NOV 1 3 1931

38e Année. N° 20.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 OCTOBRE 1931

		Pages.
rges Goyau	*Origines de l'École française de Rome.*	721
éral Mordacq. . .	*Souvenirs sur Joffre et Clemenceau* . .	735
ile Henriot.	*La Veuve des Gladiateurs*.	765
n Kochnitzky . . .	*Fiume, ou la dernière Croisade* (fin).	780
ymond Isay.	*Art et Colonies*.	818
bert de Traz	*A la poursuite du Vent.* — II	849
n Weelen	*Rochambeau avant Yorktown*	889
ude Berton	*Victorien Sardou*.	911
adimir d'Ormesson	*M. Laval à Berlin*	926
nçois Porché . . .	*Le Mouvement dramatique*.	935
ry Bidou	*Le Mouvement littéraire*.	946

Copyright 1931 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Judith

par JEAN GIRAUDOUX

Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une Natio

par JULIEN BENDA

Journal intime

par KATHERINE MANSFIELD

Chômages

par JEAN COUTROT

Le Tunnel de Gibraltar

par GUILLAUME GRANDIDIER

La Bataille des Lacs de Masurie

par WINSTON CHURCHILL

LES ORIGINES

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

Lorsque, en 1829, Frédéric-Guillaume, prince héréditaire de Prusse, qui bientôt allait régner à Berlin sous le nom de Frédéric-Guillaume IV, donnait son patronage à la fondation sur le sol romain de l'Institut de Correspondance archéologique, cette création devait avoir un caractère international. La Société dite des Hyperboréens Romains, berceau de l'Institut, était due à l'initiative du philologue allemand Gerhard, et l'on avait vu tour à tour Niebuhr et Bunsen, ministres de Prusse auprès du Saint-Siège, s'intéresser à l'érudite tentative. Mais tout en même temps un jeune Français qui n'avait pas encore trente ans, le duc de Luynes, mettait à la disposition de l'œuvre nouvelle son esprit de curiosité scientifique et son esprit de générosité, et le duc de Blacas, ambassadeur du roi de France auprès de la cour des Deux-Siciles, apportait, lui aussi, un précieux concours, grâce au crédit dont il jouissait auprès des cours italiennes. Blacas devenait président de l'Institut de Correspondance archéologique. Luynes était nommé secrétaire de la section française. Et dans la notice historique qu'en 1833 publiait le jeune Institut, Panofka, secrétaire de la direction, se faisait un devoir d'écrire : « Nous ne pouvons terminer cette notice sans exprimer notre vive reconnaissance à messieurs les membres de la section française. Ils sont presque les seuls qui, dès le commencement, ont apprécié toute l'importance de cette fondation littéraire.

Dans les années précédentes, si difficiles, l'Institut aurait sans doute succombé si, à côté des sacrifices énormes de la direction, la confiance active des membres de la section française n'était pas venue à son secours. » La France savante, la France archéologique était ainsi présente en terre romaine, dans un Institut dont l'éclosion même honore le souvenir de Gerhard. Les Annales de l'Institut étaient rédigées en italien et en français; la plupart des publications étaient exécutées par des artistes de Paris. Cette présence française, cependant, avait je ne sais quoi de précaire : la France, en ce foyer de science, ne se sentait pas véritablement chez elle; elle constatait qu'après la disparition du duc de Luynes, qui à plusieurs reprises, par ses libéralités, avait sauvé l'Institut d'une ruine imminente, le Comité de direction ne comprenait plus aucun Français, hormis le numismate de Witte, Belge d'origine et Français par adoption, et que tous les autres membres étaient des Allemands.

Moins de vingt ans après, en 1846, la France organisait l'École d'Athènes; Sainte-Beuve commentait le « concordat littéraire » ainsi établi entre le génie latin et la terre athénienne[1]; et chaque année on allait voir de jeunes Français, savants déjà ou qui aspiraient à le devenir, voguer vers la Grèce et faire escale trois mois durant en Italie. On regretta bientôt qu'un commun abri leur fît défaut, et une direction, et des conseils. L'épigraphiste Léon Renier suggérait à Napoléon III qu'il serait bon que la halte de ces jeunes hommes sur les bords du Tibre se prolongeât davantage, et qu'au milieu même de ces jardins Farnèse que l'Empereur faisait explorer pour y retrouver le palais des Césars, on établît une sorte d'institut épigraphique et archéologique. Mais pour son voyage à travers l'antiquité, le jeune Anacharsis, dans le livre célèbre de l'abbé Barthélemy, avait, dès le début, trouvé des guides, un Timagène, un Apollodore; ces successeurs d'Anacharsis ne connaîtraient cette bonne fortune qu'à Athènes, où les attendait une École dûment outillée; ils devaient, à Rome, se débrouiller comme ils pouvaient.

D'aucuns, d'ailleurs, s'y débrouillaient fort bien : tel ce

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, III, p. 478-484; Radet, *l'Histoire et l'Œuvre de l'École d'Athènes*, p. 23-25.

jeune Albert Dumont, qui passait une année à la Villa Médicis avant de gagner Athènes. Il y nouait avec Chaplain une amitié dont plus tard l'archéologie bénéficiera, et sous l'impression de ses juvéniles ferveurs, il écrivait avec un splendide enthousiasme : « L'histoire, vue d'ensemble, est le plus magnifique des panoramas. On devient ancien, on devient Grec, Lydien, Romain. Pour le moment, je suis Égyptien, j'allais dire momie... Je comprends les Allemands qui vivent pour des vases étrusques, des morceaux de statues ou des briques. Dans ces statues, sous ces marbres, il y a un monde d'idées, un monde de rêves, et aussi un monde de réalités. »

L'année 1870 modifiait la face de l'Europe et celle de la Ville Éternelle; et l'avenir qu'elle préparait allait modifier aussi, pour les archéologues, les conditions du travail. A peine le roi de Prusse était-il proclamé empereur sous le nom de Guillaume Ier, que, le 2 mars 1871, une ordonnance impériale, datée de Versailles, transformait l'Institut de Correspondance archéologique de Rome en un établissement national, relevant de l'Académie de Berlin. Théoriquement, et bien que l'usage de la langue allemande demeurât encore exclu des séances publiques, le caractère international de cet Institut était désormais effacé; et pratiquement, l'archéologie française n'avait plus dans Rome aucun centre où elle pût espérer une autre place que celle d'invitée. Quant aux jeunes étudiants qui, sur le chemin d'Athènes, avaient la consigne de s'attarder un peu en Italie, ils continuaient d'être sans mentor.

***

Le sentiment de ces deux lacunes — volontiers il eût dit : de ces deux détresses — obsédait l'esprit de Félix Ravaisson, conservateur des Antiques au musée du Louvre. Puisque nous avons une école à Athènes, réfléchissait-il, pourquoi n'en aurions-nous pas une à Rome? Moins d'un an après nos défaites, il saisissait de cette idée Jules Simon, ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de Thiers. Il parut à Ravaisson qu'il serait opportun de chercher, parmi les anciens membres de l'École française d'Athènes, un

homme de pensée et d'action qui pût avoir les vertus d'un initiateur et installer enfin la France archéologique dans cette Rome, où depuis deux cents ans, à la villa Médicis, la France artistique rayonnait. Ses regards s'arrêtèrent sur cet Albert Dumont qui avait réalisé dans Athènes les beaux rêves conçus à Rome, et qui déjà s'était illustré par ses travaux sur les banquets funèbres et par sa dissertation sur les inscriptions éphébiques, source d'enrichissements pour la chronologie athénienne. En juillet 1872, Ravaisson jetait un coup de sonde, priait Albert Dumont de lui préciser, dans une note, comment il concevait cette nouvelle création. Dumont se mit au travail, et les archives du ministère de l'Instruction publique gardent le texte de ce précieux document, d'où l'École française devait éclore.

Dumont commençait en constatant que désormais l'Institut archéologique de Rome était complètement sous la dépendance de la Prusse, si bien qu'aujourd'hui, disait-il, les Français en sont exclus. Il observait que l'Allemagne possédait seize chaires d'histoire de l'art et d'archéologie, dont trois à Strasbourg. En face d'une pareille organisation, qu'y avait-il en France?... Dumont déjà — on le sent entre les lignes — rêvait que la fondation projetée fût comme une pépinière où notre enseignement supérieur irait chercher des professeurs pour ces disciplines jusqu'alors trop négligées.

D'avance il tendait l'oreille vers les objections que devait susciter en France un pareil projet.

On allait dire : « Pourquoi cette importance accordée à des travaux d'érudition? » Et l'on ajouterait, peut-être d'une voix plus basse : « Nous ne pouvons pas lutter. »

Albert Dumont, par la réponse qu'il faisait à ces deux catégories de critiques, nous apparaît, dans le recul des temps, comme l'un des plus vaillants représentants de ce vouloir-vivre dont s'animait, au lendemain de nos désastres, la France intellectuelle. Nous aspirions à regagner, par un surcroît d'activité dans le domaine de la pensée, et des recherches savantes, ce que nous avions perdu d'influence dans le domaine de la politique : notre fierté nationale, si douloureusement meurtrie, allait se complaire en cette méthode de relèvement, méthode bien conforme aux tra-

ditions généreuses de notre génie, puisqu'elle devait profiter aux intérêts de la science universelle.

A quoi bon tant d'érudition? questionnaient les sceptiques. Albert Dumont ripostait : « Ces études corrigent ce que l'éducation exclusivement littéraire a souvent de vague et d'oratoire. »

Pourrons-nous lutter? questionnaient les pessimistes. Albert Dumont ripostait : « Les personnes qui s'effraient de l'activité allemande oublient les qualités qui nous sont propres. Nous pouvons faire aussi bien que l'Allemagne; nous pourrions faire mieux si nous le voulions. »

La fondation nouvelle, telle qu'il l'envisageait, aurait pour but de « conserver en Italie nos relations érudites; de créer une section française, indépendante, cette fois, de l'Institut archéologique de Rome; de servir au progrès de l'École d'Athènes, et de développer en France les études d'antiquité ».

Donc, précisait-il, il faut créer : 1° Un Institut de Correspondance archéologique de France à Rome; 2° une École préparatoire d'archéologie et d'histoire de l'art. L'Institut publierait un bulletin mensuel et un volume annuel d'Annales; les élèves de l'École d'Athènes auraient ainsi, pour leurs publications, un débouché. Savants et collectionneurs italiens pourraient dès lors partager entre la France et l'Allemagne leurs communications érudites. Quant à l'École, elle fonctionnerait à la Villa Médicis; un an durant, elle préparerait les élèves de l'École d'Athènes; et les livres dont elle devrait être pourvue enrichiraient la bibliothèque de la Villa.

Des difficultés pourraient surgir et surgiraient, Dumont n'en doutait point. Mais « en deux ans, affirmait-il, l'institution marcherait d'elle-même; elle ferait honneur au pays; la France frappe beaucoup les étrangers chaque fois qu'au milieu des circonstances que nous traversons elle fait pour la haute culture intellectuelle des sacrifices que des pays plus heureux ne s'imposent pas ».

On ne pouvait définir avec une plus sobre éloquence la mission scientifique que la France vaincue persistait à s'imposer. Albert Dumont, à l'appui de la vocation même dont elle prenait ainsi de plus en plus nettement conscience, évoquait ses propres souvenirs, et rappelant les pérégrinations

que récemment il avait faites en Thrace, il écrivait : « Dans notre récent voyage, on s'étonnait beaucoup que notre pays décrétât des missions au lendemain de nos épreuves; ce n'était pas sans respect qu'on nous entretenait actuellement de ce sujet. »

Il concluait : « L'Institut de Correspondance et l'École auraient sur nos élèves d'Athènes une influence qui centuplerait les services qu'on en peut attendre. La nouvelle création de la France à Rome devrait avoir pour préoccupation constante d'associer à de fortes études d'érudition les qualités françaises de méthode et de clarté, le sentiment que nous avons du côté humain des choses, notre habitude des conceptions générales, et ainsi se faire dans la science une place honorable. Si, comme je le crois, cette création est indispensable, toute la question est de savoir si on peut trouver un autre moyen plus simple et plus pratique d'arrêter en Italie et en Grèce l'envahissement de la science allemande, si active, si dédaigneuse, si ignorante des qualités que nous pouvons opposer aux siennes. »

Ainsi se déroulait la note d'Albert Dumont. Très nettement, on le voit, elle assignait à la fondation nouvelle un but pédagogique et un but scientifique. En tant que poursuivant la première de ces fins, l'École projetée se réduirait, modestement, au rôle de portique de l'École d'Athènes : les élèves qui passeraient là une année garderaient Athènes pour pôle, tout en ayant Rome pour résidence. Tout au contraire, l'Institut de Correspondance devait, sur sol italien, accomplir, avec des méthodes françaises, une tâche qui, si la France eût laissé faire, fût devenue, en 1871, une sorte de monopole de la science germanique.

***

Ce lumineux dessein apparut comme urgent, du jour où on le vit ainsi précisé par la limpide intelligence d'Albert Dumont. Émile Burnouf, alors directeur de l'École d'Athènes, était d'avance acquis[1]. Tous deux, en juin 1872, voyaient Jules Simon; et Ravaisson, le 3 septembre de la même année, proposait définitivement à celui-ci la nomination d'Albert Du-

1. Sur les dispositions de Burnouf, voir Radet, *op. cit.*, p. 174-175.

mont. On voulut tout de suite inaugurer les stages d' « Athéniens » sur terre romaine; dès le mois de novembre, Bayet devenait l'hôte de la Villa Médicis; mais en décembre, le peintre Hébert, qui dirigeait alors l'Académie de France à Rome, exprimait ses craintes que la Villa ne pût offrir à cette catégorie d'hôtes un accueil durable, et l'on prévoyait qu'il faudrait envisager, à plus ou moins longue échéance, d'autres conditions d'aménagement.

Jules Simon avait hâte de faire sanctionner par un décret cette série de projets; il le préparait, on semblait tout proche du terme. Mais, hélas! le 11 février 1873 le projet de décret revenait de Versailles avec ces mots de la main de Thiers : « Ceci demande explication. Ce projet ne cache-t-il pas la pensée de placer quelqu'un à Rome avant Athènes, c'est la charrue avant les bœufs. Nous ne sommes pas riches. » Il fallut les instances de Dumont, et de Du Mesnil, et de Barthélemy-Saint-Hilaire, pour que Thiers devînt propice[1]. Enfin, le 25 mars 1873 paraissait un décret présidentiel ainsi conçu : « Considérant qu'un séjour de trois mois en Italie est une préparation insuffisante aux études générales des membres de l'École française d'Athènes; considérant qu'il importe d'assurer aux membres de la dite École en résidence à Rome des conseils et une direction : 1° Les membres de l'École française d'Athènes, avant de se rendre en Grèce, séjourneront une année en Italie; 2° un savant choisi en raison de la spécialité de ses travaux est chargé de faire à Rome, pour l'instruction de ces jeunes gens, un cours d'archéologie d'après un programme proposé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Les membres de l'École d'Athènes, pendant leur séjour à Rome, sont tenus de suivre cet enseignement; 3° le savant dont il est parlé dans l'article 2 correspond avec le directeur d'Athènes; 4° les membres de l'École française d'Athènes sont, comme par le passé, logés à la Villa Médicis. » Les conséquences immédiates de cet acte officiel étaient la mesure ministérielle du 1er avril, qui chargeait Albert Dumont du cours d'archéologie requis par le décret; l'élaboration par l'Académie des Inscriptions d'un programme du cours, que Wallon, récemment devenu secrétaire perpétuel, transmettait

1. Radet, *op. cit.*, p. 175-177.

le 25 avril au ministre de l'Instruction publique et qui préconisait les études de topographie, de céramographie, de technologie antique et d'épigraphie; et la création, pour Albert Dumont, à la date du 24 juin, du titre de « sous-directeur de l'École d'Athènes chargé du cours d'archéologie à Rome ».

Le livre posthume d'Albert Dumont : *Notes et discours*, nous a conservé l'allocution qu'il prononçait à l'ouverture de ce cours. Il annonçait trois conférences par semaine : « La première consacrée à l'archéologie générale et l'histoire de l'art, la seconde à l'épigraphie, la troisième à la discussion des travaux des élèves et à la préparation de leurs voyages en Grèce et en Orient... ». « La préparation que vous apportez à Rome, leur disait-il, est surtout littéraire. On vous a peu parlé des monuments; la langue de l'archéologie vous est inconnue; les problèmes qui composent cette science vous sont presque tous étrangers; il faut tout au moins que vous en preniez une connaissance générale. » Il leur remontrait comment « il est même de brillantes périodes qui n'auraient pas d'histoire si la connaissance des antiquités ne nous permettait de les restituer »; il les invitait à savoir « se renfermer dans des sujets spéciaux, parfois même en apparence très restreints »; et il leur démontrait qu'entre l'étude des lettres et l'archéologie il n'y avait « pas la moindre antithèse à établir », qu'au contraire leur éducation classique les préparait à bien voir les monuments, et que Rome, musée de l'histoire universelle, était un endroit d'élite pour traiter des questions d'archéologie en ayant sous les yeux les documents originaux.

Dix-huit mois se passaient, et le décret du 26 novembre 1874, rendu par le maréchal de Mac-Mahon, sur la proposition du vicomte de Cumont, ministre de l'Instruction publique, assignait au nouvel établissement le titre d'École Archéologique de Rome et le plaçait sous la direction d'Albert Dumont.

***

La jeune École se détachait ainsi, peu à peu, du tronc athénien; elle acquérait sa personnalité propre, sa vie propre; elle cessait d'être une annexe, une succursale, elle devenait

même plus et mieux qu'une avenue vers la Grèce[1]. Wallon, qui avait, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, fait tracer, naguère, les premiers programmes de travail, devenait, en mars 1875, comme titulaire du portefeuille de l'Instruction publique, le chef suprême de la maison; le 20 novembre, il faisait rendre un décret d'après lequel elle s'appellerait désormais l'École française de Rome; à l'avenir elle accueillerait, outre les membres de première année de l'École d'Athènes, six membres appartenant personnellement à l'École de Rome, et qui prendraient Rome et l'Italie comme sujet d'études. Il était stipulé qu'au mois de septembre de chaque année l'École normale supérieure, l'École des chartes et l'École des hautes études proposeraient chacune un ou plusieurs candidats pour l'École française de Rome; que ces candidats devraient être, ou agrégés, ou munis des diplômes spéciaux à leurs études; que sur la proposition du directeur de cette École, ils seraient nommés pour un an; que la pension de membres leur serait renouvelée une seconde ou une troisième fois, selon le succès et les exigences de leurs travaux.

Le statut de l'École de Rome était ainsi fixé et, tout en même temps, le champ d'action de cette École s'élargissait. On prévoyait que ceux qui seraient, à proprement parler, membres de la nouvelle institution, ne devraient plus borner leurs études aux monuments antiques que l'Italie renferme, mais les étendre, aussi, aux manuscrits des bibliothèques. Il suffisait, en effet, de se rappeler l'histoire même de la science française, pour y trouver, déjà, la révélation d'une partie de ces trésors. Il semblait que Mabillon, que Montfaucon, par les voyages même qu'ils avaient faits au delà des Alpes en

1. En fait, suivant les précisions données dans l'excellent livre de M. Radet, p. 204, deux promotions seulement d'Athéniens, celle de 1873 et celle de 1874, reçurent à Rome l'initiation préalable. Deux autres, celle de 1875 et celle de 1876, continuèrent à passer en Italie la première année de pension, mais sans y trouver les conseils et les secours dont avaient bénéficié les précédentes. Le rapide développement que prirent dans notre enseignement supérieur français les études d'archéologie et autres sciences auxiliaires de l'histoire permit bientôt aux élèves de l'École d'Athènes d'acquérir en France même, avant leur départ, les notions qu'avait offertes à leurs camarades de 1873 l'enseignement d'Albert Dumont. Avec la promotion « athénienne » de 1877, la règle d'une année de séjour à Rome cessa d'être appliquée, et l'on en revint, dans la pratique, à la clause d'un simple voyage de trois mois établi par le statut de 1859.

1685 et 1698, eussent d'avance frayé la route et d'avance indiqué des pistes aux jeunes érudits du XIXe siècle; et puisque les magnifiques collections savantes groupées par les Bénédictins de Saint-Maur avaient bénéficié de ces explorations transalpines, on pouvait escompter que de nouvelles fouilles dans les dépôts de manuscrits des grandes et petites villes italiennes ne seraient pas moins fructueuses. Comment aurait-on pu oublier les bonnes fortunes de Lacurne de Sainte-Palaye, trouvant, au delà même des Alpes, en 1739 et 1749, d'incomparables matériaux pour son glossaire de l'ancienne langue française, et celles de La Porte du Theil, qui, de 1776 à 1793, dépouillait à la Vaticane, au château Saint-Ange, à la Vallicellane, plus de vingt mille in-folio manuscrits? Les dix-huit mille résumés ou copies de pièces manuscrites que doit aux recherches de La Porte du Theil la Bibliothèque Nationale de Paris attestaient tout ce que les collections italiennes offraient de ressources au travail historique. Puisque au cours des deux siècles antérieurs, des bonnes volontés isolées avaient pu moissonner de pareilles richesses, il était permis d'espérer qu'un groupe permanent de jeunes travailleurs, soumis à une discipline scientifique, devenant peu à peu les dépositaires d'une tradition, et s'honorant enfin d'être en rapports permanents avec les représentants les plus illustres de la haute culture italienne, pourraient à leur tour tirer de leurs pèlerinages scientifiques de réels et glorieux avantages pour les intérêts généraux de la science.

Le décret qu'avait fait signer Wallon fermait en quelque mesure ce que l'on pourrait appeler la préhistoire de notre École de Rome. Déjà cette préhistoire, quelque brève qu'en fût la durée, s'était révélée féconde : c'est sous les auspices d'Albert Dumont que l'activité scientifique d'un abbé Duchesne, que celle d'un Eugène Müntz, d'un Bayet, d'un Collignon, d'un Gustave Bloch, d'un Clédat, d'un Riemann, avaient pris leur élan; et déjà les doctes mémoires que recevait d'eux en 1875 l'Académie des Inscriptions annonçaient que la France possédait enfin, dans Rome, un laboratoire de recherches qui deviendrait pour elle un sujet de fierté. Les archives du ministère de l'Instruction publique conservent une lettre d'Albert Dumont, écrivant dès le 14 juin 1875 :

« J'ai lieu d'espérer que les mémoires auront l'approbation de l'Académie. Dans tous les cas, ils témoignent d'un zèle que je n'ai pas eu à stimuler, mais à modérer. » Dumont ajoutait que les membres de l'École — tel était le nom que désormais on donnait aux élèves — étaient très fatigués, qu'Homolle étudiait les villes étrusques, que Riemann et Clédat étaient à Naples, Duchesne et Müntz à Florence. Il suggérait que le mois de juin devait être à l'avenir une date limite, et qu'il fallait que la vie scolaire commençât désormais plus tôt. « Je n'ai rien à dire de la discipline, continuait-il. La confiance des membres de l'École m'a toujours évité de leur donner des ordres précis. » Et il se réjouissait de pouvoir conclure : « Nous avons reçu des deux gouvernements établis à Rome des marques d'estime et des faveurs dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir. Sous tous ces rapports la situation de l'École est excellente. »

Le bilan que traçait ainsi Albert Dumont allait avoir la portée d'un adieu; car avant même que l'année 1875 ne s'achevât, Dumont devenait directeur de l'École d'Athènes, et Auguste Geffroy lui succédait. Celui-là s'effaçait, ayant posé les assises; celui-ci allait construire l'édifice.

***

Ayant rencontré, dans les dossiers qui concernent, au ministère de l'Instruction publique, les premiers temps de l'École, des lettres importantes signées de Geffroy, j'ai pu constater qu'on lui doit faire une gloire, non seulement de la création des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, non seulement du zèle qu'il mit à découvrir quelques mécènes pour aider aux premières publications de l'École, mais aussi de la vigilance avec laquelle il sut maintenir en toute sa largeur, en toute son intégrité, l'immense champ d'études ouvert à l'École française de Rome par le ministre Wallon.

Au printemps de 1879, Geffroy croyait entrevoir, chez quelques savants de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une certaine surprise que l'un des membres de l'École — c'était George Duruy — n'eût pas fait d'archéologie. Prenant aussitôt la plume, il faisait observer au ministre que

l'École française, ouverte par le décret de 1875 à des représentants de l'École des Chartes, ne pouvait dès lors être uniquement destinée aux études archéologiques. « Nous nous appelons, insistait-il, École française de Rome et non École d'archéologie; nous sommes une École d'érudition, dont le cadre paraît devoir se modeler d'après les ressources très variées qu'offrent, non seulement le sol, mais les bibliothèques et archives de l'Italie. » Et la lettre se poursuivait par cette phrase un peu mystérieuse : « L'Académie n'ignore pas qu'il nous est interdit de laisser savoir publiquement quels privilèges nous avons obtenus, quels admirables documents nous avons en main pour un grand travail que les diverses générations de l'École se transmettront, je l'espère. »

La liasse même où nous trouvions ce document nous en livrait bientôt l'explication, dans un certain nombre d'autres lettres, où Geffroy demandait des crédits pour l'impression des Registres pontificaux. Il y en avait une du 10 juin 1880, où le cri d'appel retentissait comme un cri d'alarme. « Nous pouvons nommer, écrivait-il, les érudits allemands qui, après s'être vu refuser ces Registres pendant quatre années, sachant que M. Elie Berger achève son travail, vont se présenter de nouveau. Ils prendront les meilleures pièces et les publieront dans l'*Archiv* de Pertz ou en fascicules. » Le regretté vicomte Delaborde, dans les pages qu'au livre du cinquantenaire de l'École de Rome il consacre aux « membres » médiévistes, nous fait mesurer la haute valeur du présent que sut conquérir, pour la science française, la ténacité d'Auguste Geffroy : du jour où étaient obtenues les facilités d'accès aux Archives, du jour où elles permettaient la publication des Registres, l'éclat qui allait en rejaillir sur notre École française la garantissait à jamais contre tout péril de voir limiter son champ d'études.

De fait, lorsqu'en 1902 les travaux des membres des Écoles françaises d'Athènes et de Rome commencèrent d'être mentionnés et analysés dans le discours annuel du président de l'Académie des Inscriptions, on entendit Philippe Berger, qui cette année-là présidait, déclarer que l'École de Rome se distinguait « par une allure plus libre et une plus grande variété de recherches. Elle est en quelque sorte, continuait-il, l'image de la

Ville Éternelle, où l'on trouve superposés aux ruines encore vivantes de la Rome antique les chefs-d'œuvre de la Rome des papes et de la Renaissance ».

***

Dans une lecture qu'il faisait à l'Académie des Sciences morales, en septembre 1876, sur l'institution dont avec une rare maîtrise il orientait l'avenir, Auguste Geffroy se plaisait à envisager, au delà même des préoccupations érudites, « les occasions magnifiquement offertes d'une culture désintéressée et supérieure ». « Un des plus habiles antiquaires de Rome, disait-il, raconte volontiers qu'au début de sa carrière certaines paroles dédaigneuses de Mommsen avaient failli le décourager pour toujours, mais qu'ayant lu à vingt-cinq ans la lettre de Chateaubriand à M. de Fontanes au milieu de la campagne romaine, il avait repris possession de lui-même et retrouvé son évidente vocation. » Auguste Geffroy considérait qu'au delà de l'École et de sa bibliothèque, il existe une atmosphère romaine qui, elle aussi, est une école; une atmosphère féconde en suggestions parce qu'elle est riche de souvenirs; une atmosphère dont l'irrésistible séduction attire vers les Sept Collines, de génération en génération, poètes et romanciers, artistes et essayistes, écrivains religieux et publicistes politiques; une atmosphère si complexe et si diverse, si conquérante et tout en même temps si distrayante, qu'il était tout prêt à comprendre que certains, venus à Rome avec une vocation, s'en fussent allés avec une autre vocation... Dans cette Cosmopolis qu'est Rome, bifurquer vers une autre direction que celle que tout d'abord on suivait, c'est encore subir l'empreinte de Rome et l'impulsion de Rome.

Pareille au Milliaire d'Or d'où partaient jadis toutes les routes menant aux extrémités du monde romain, l'École française de Rome, en son demi-siècle d'existence, fut, pour ceux qu'elle abrita, le point de départ des destinées intellectuelles les plus diverses; et sur cinq membres de l'Académie française qui gardent un exquis et reconnaissant souvenir de leur étape du palais Farnèse, j'en note deux au moins qui, pour avoir suivi des voies plus ou moins divergentes de celles

que paraissait leur ouvrir, tout naturellement, le *studio* du deuxième étage, et pour avoir fortuitement négligé l'étude des types mycéniens en Italie et particulièrement en Étrurie, ou bien celle du règne de Dioclétien, n'admettraient nullement qu'on les considérât comme des transfuges[1]. Car de ce qu'il y eut d'imprévu dans leurs orientations et dans leurs carrières, ils aiment à faire honneur à tout ce que leur offrait d'excitations fécondes ce centre incomparable qu'est Rome, centre diplomatique, centre religieux, centre de politique universelle. « On ne se promène pas impunément sous les palmiers. » Auguste Geffroy citait volontiers ce proverbe oriental, en l'appliquant aux magiques attraits que réserve la Ville Éternelle, et aux multiples perspectives qu'elle ménage. L'École française de Rome peut dire de ses membres les plus volages — mais non les moins attachés — qu'ils ne se sont pas promenés impunément sous les palmiers.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

1. De ces desseins interrompus, la trace subsiste dans les deux rapports que présentaient à l'Académie des Inscriptions M. Henri Weil, en 1895, et M. Müntz, en 1900 : brins de lauriers académiques qui n'ont jamais fleuri!

SOUVENIRS
SUR JOFFRE ET CLEMENCEAU

Le général Mordacq, qui doit publier prochainement le quatrième volume de ses *Mémoires sur le Ministère Clemenceau*, a bien voulu nous réserver quelques passages de cet intéressant ouvrage. Le premier des extraits que l'on va lire se réfère au séjour que fit le général à la Bourboule en août-septembre 1919. Il rencontra là le maréchal Joffre, avec qui il eut de nombreuses conversations.

ENTRETIENS AVEC LE MARÉCHAL JOFFRE

Après les fêtes de la Victoire (juillet 1919), le maréchal Joffre était revenu à la Bourboule, où sa plus jeune fille suivait un traitement, et j'eus la grande chance et en même temps l'honneur extrême de me promener fréquemment avec lui, le matin, dans les parcs de l'établissement. De quoi pouvaient s'entretenir deux soldats si ce n'était de la guerre et de l'armée nouvelle?

C'est bien ce que nous fîmes. J'avais trouvé le Maréchal en excellente santé. L'air de l'Auvergne lui était des plus favorables. Puis il trouvait là ce calme, cette tranquillité, cette simplicité de vie qu'il avait toujours tant recherchés et qu'il recherchait maintenant plus que jamais. A la Bourboule, où il était très connu, habitants et baigneurs, quand ils le rencontraient, le saluaient respectueusement, mais avaient le tact de le laisser circuler et se promener comme le moindre d'entre eux et sans se précipiter sur son passage. Le Maréchal leur était très reconnaissant de pouvoir ainsi marcher « comme

tout le monde » et en profitait pour rester de longues heures dans ces beaux parcs qui entourent la petite cité balnéaire. C'est là, plutôt que chez lui, que nous nous livrâmes à nos longues causeries.

Les fêtes de la Victoire. — Le Maréchal me parla, tout d'abord, des fêtes de la Victoire, qui l'avaient beaucoup impressionné. Dans ce long parcours triomphal, depuis le Bois de Boulogne jusqu'à la place du Château-d'Eau, pas une note discordante. Cette foule si vibrante, si débordante d'enthousiasme, n'avait qu'une idée : témoigner sa reconnaissance à ceux qui lui avaient apporté la victoire, mais elle était très préoccupée aussi de donner à chacun d'eux la part qui lui revenait. Ce fut encore une des grandes satisfactions du maréchal Joffre de constater que toutes les fois qu'on l'acclamait, on acclamait immédiatement après, et aussi chaleureusement le maréchal Foch, qui marchait à côté de lui, et réciproquement, de voir que, quand la foule commençait par ce dernier, elle continuait ensuite par son propre nom.

Le traité de paix. — Nous parlâmes naturellement du traité de paix et le Maréchal me confia que l'on était venu le trouver fréquemment pour qu'il intervînt et donnât son avis. On insistait, en général, pour que cet avis fût opposé aux clauses arrêtées par le Conseil des Quatre. Le maréchal Joffre, avec son bon sens habituel et son esprit discipliné, avait simplement répondu qu'avant d'être maréchal, il était soldat, et que, par conséquent, il ne donnerait un avis que lorsque le chef du gouvernement le lui demanderait. Il estimait, en effet, que s'il appartenait aux généraux de conduire les opérations, c'était aux gouvernements et aux diplomates qu'incombait la charge de négocier les traités de paix.

Le Conseil supérieur et le ministère de la Guerre. — J'orientai fréquemment la conversation sur la réorganisation du Conseil supérieur de la guerre et de l'état-major de l'armée, et exposai au Maréchal les grandes lignes des projets auxquels je travaillais. Il me donna, à ce sujet, les plus sages conseils et se montra très partisan de l'ensemble de cette organisation, à

condition toutefois, eut-il bien soin d'ajouter, qu'il y ait, au ministère de la Guerre, un ministre qui *commande*, ce qui, évidemment, n'a pas toujours été le cas, et je fus le premier à le reconnaître. En tout cas — et comme corollaire — il estima, lui aussi, qu'il était indispensable, si l'on voulait que l'armée fût vraiment commandée, que l'autorité du ministre fût maintenue intégrale et non diluée entre plusieurs personnages. Il lui parut sage également de limiter, autant qu'on le pourrait, le nombre des membres du Conseil supérieur de la guerre. Quant à la situation à donner aux maréchaux, je vis bien que cette question était assez embarrassante à traiter avec lui, mais je compris que, tout en étant très désireux de faire partie de ce Conseil, il espérait bien que les maréchaux seraient appelés à y donner des avis, mais sans y exercer certaines fonctions réclamant une activité et un labeur que l'on ne pouvait plus exiger d'hommes de leur âge. C'est précisément cette opinion du maréchal Joffre qui m'incita à proposer plus tard à M. Clemenceau de nommer les trois maréchaux présidents honoraires du Conseil, ce qui ne les aurait astreints qu'à venir siéger les jours de séance et à exprimer leur avis. L'un d'eux pouvait être, d'ailleurs, vice-président effectif.

L'armée nouvelle. — La question de l'armée nouvelle revint très fréquemment dans nos conversations. Lui aussi estimait qu'après une telle guerre, le service d'un an s'imposait, d'autant plus que notre immense domaine colonial pouvait nous fournir les ressources nécessaires pour compléter à 600 000 soldats l'armée de demain (250 000 coloniaux, 200 000 Français du contingent annuel et 150 000 rengagés, spécialistes ou gradés). Mais cette armée du temps de paix ne serait que l'embryon de l'armée de campagne, de l'armée de la nation, d'où nécessité de former constamment des cadres et de bons cadres, donc grande importance des écoles — à remanier d'ailleurs complètement — et obligation de pousser à fond l'instruction de nos officiers pendant leur carrière tout entière. Cela, on ne pouvait l'exiger et le faire qu'en donnant à ces derniers une situation matérielle et morale répondant au rôle important qu'ils allaient jouer dans le pays. Sur ce

point encore, en coloniaux que nous étions tous les deux, nous tombâmes d'accord pour estimer qu'il fallait fondre les deux armées actuelles, métropolitaine et coloniale, en une seule, et donner à nos officiers, appelés à passer une partie de leur carrière loin de France, des avantages sérieux répondant, par exemple, à ceux des officiers anglais avant la guerre : possibilité de quitter l'armée à quinze ans de service avec un petit capital, retraite à partir de vingt ans de service, très majorée après vingt-cinq et trente ans, assurant en somme une honnête aisance, congés de longue durée, avec solde, au retour des colonies, etc...

Ce n'est certes pas la perspective de rester plus de trente années en garnison à Quimper-Corentin ou à Romorantin qui est susceptible d'attirer dans l'armée des jeunes gens instruits et travailleurs. Les faits sont là d'ailleurs pour le montrer : en ce moment, en Angleterre, le recrutement des officiers se fait plus facilement que jamais; en France, il est complètement tari.

Le Maréchal approuva également la nouvelle organisation de notre haut enseignement militaire : Centre des Hautes-Études et École de Guerre. Les hommes mis à la tête, le général Debeney et le colonel de Belhaigue, lui inspiraient toute confiance.

Quand nous en arrivâmes à l'organisation du haut commandement, je n'eus pas, par contre, grand succès auprès du Maréchal, du moins en tout ce qui concernait le rajeunissement des cadres. Je lui exposai vainement la crise que nous allions traverser, au point de vue avancement, et la situation vraiment pénible où allaient se trouver nos officiers supérieurs d'ici deux ou trois ans. Il fut d'avis que les limites respectives de soixante ans pour les généraux de division et cinquante-huit pour les généraux de brigade étaient un peu exagérées et que la prorogation de la loi d'avril 1917 lui paraissait, à ce point de vue, largement suffisante.

Quand j'abordai ensuite l'organisation du haut commandement pendant la guerre et insistai en particulier sur les méfaits, au cours de la période des tranchées, du groupe d'armées, qui, pour beaucoup de généraux comme moi, avait constitué un véritable « sabot d'enrayage », lequel, en plusieurs

circonstances, avait été des plus néfastes, je trouvai, dans le Maréchal, un chaud défenseur de cet organe de commandement, qu'il estimait, dans une guerre pareille et sur des théâtres d'opérations aussi vastes, absolument indispensable. Je lui citai vainement le cas du général Mangin et de bien d'autres, dont le tempérament offensif et les qualités de chef ardent avaient été souvent paralysées, annihilées même par des commandants de groupe d'armées trop prudents, trop timides, trop sages même. Rien n'y fit. Je n'arrivai pas à convaincre le vainqueur de la Marne.

Cette incursion dans le domaine du haut commandement nous avait conduits forcément à faire des personnalités et à émettre des opinions sur certains chefs. Je ne saurais les rapporter ici, mais je puis dire toutefois que, certainement, peu d'hommes, dans l'armée française, connaissaient aussi bien que le maréchal Joffre, à tous points de vue, le personnel des généraux. Évidemment, il avait été bien placé pour atteindre ce but, mais il y a lieu de remarquer que les grands chefs connaissent et apprécient certainement moins bien les officiers sous leurs ordres que les camarades eux-mêmes de ces derniers : *Vox populi, vox Dei.* Je fus cependant très étonné, toutes les fois que je parlai au Maréchal d'un officier général, de constater qu'il avait sur lui exactement la même opinion que nous, généraux. Je crois que le Maréchal devait, en grande partie, cette parfaite connaissance de ses subordonnés à son ancien chef de cabinet, le colonel Bel, qui, spécialement chargé du personnel officiers, était doué d'une mémoire extraordinaire doublée d'une très grande finesse, ce qui lui avait permis d'arriver à connaître son « annuaire » par cœur et de le bien connaître.

Le Maréchal, bien que vivant dans une sorte de tour d'ivoire depuis le moment où il avait quitté le commandement en chef des armées, était cependant au courant de toutes les questions à l'ordre du jour. Il me parla, en particulier, de l'excellent effet qu'avaient produit, dans l'armée, les mesures récentes prises par M. Clemenceau pour récompenser, le plus largement possible, soit par des galons, soit par des croix ou médailles, tous les braves gens qui, au cours de cette guerre, avaient fait leur devoir et qui, cependant, avaient été

oubliés. Car, ainsi qu'il me le répéta maintes fois, au sujet d'autres questions : « Une des principales causes de notre succès dans cette guerre, c'est que tout le monde, depuis le simple poilu jusqu'au général, a donné à bloc, tant qu'il a pu et tout ce qu'il a pu. Il faut donc que les récompenses soient larges. »

J'ai trouvé à ces paroles, dans la bouche du maréchal Joffre, une telle grandeur, doublée d'une telle modestie, que j'ai tenu à les rapporter littéralement.

Souvent aussi, nous évoquâmes les morts, tous les braves qui étaient tombés, cimentant ainsi la victoire de leur sang et dont l'absence maintenant nous faisait tant défaut. Je lui rappelai ses trois officiers d'ordonnance : le général Renouard, mort de chagrin en pleine guerre, après une carrière des plus brillantes et sans avoir vu la victoire; le lieutenant-colonel de Galbert, tué à la tête de ses chasseurs à pied, un des officiers les plus complets que j'aie connu et que j'avais pu apprécier puisqu'il avait été mon élève comme élève-maréchal; enfin, le colonel Bel. D'humble origine, ce dernier avait eu une jeunesse très pénible, mais, à force de travail, de caractère et de ténacité, il s'était fait lui-même et était devenu l'un des officiers supérieurs les plus en vue de l'armée française; lui aussi avait été tué au milieu de ces chasseurs à pied qu'il aimait tant! C'était avec ces trois officiers d'ordonnance que le général Joffre, en août 1914, avait pris le commandement des armées françaises.

La reddition de Maubeuge. — Puisque nous venions d'évoquer le passé, j'en profitai pour amener la conversation sur les premiers mois de la guerre. Je commençai par la reddition de Maubeuge, dont l'enquête était en cours et pour laquelle le Maréchal allait être convoqué. « J'ai, me dit le Maréchal, une très grande estime pour le général Fournier, que je connais depuis de très longues années; je suis absolument convaincu qu'il a fait tout ce qui était humainement possible en pareilles circonstances. Les moyens dont il disposait étaient plus que faibles : les troupes, pas habituées encore à ce marmitage intense auquel le poilu s'est fait peu à peu; le matériel insuffisant à tous points de vue. Le rôle de Maubeuge était celui

de toutes les places fortes. Puisqu'elle ne pouvait plus servir de point d'appui pour les armées d'opérations, ce rôle était dès lors un rôle de durée, de résistance pendant un temps X... L'enquête montrera si le général Fournier a rempli complètement sa mission. Personnellement, j'en suis persuadé, puisqu'il a retenu pendant quelques jours de gros effectifs allemands, qui, sans lui, auraient pris part à la bataille de la Marne. Voilà ce que je dirai devant le conseil de guerre. Enfin, j'estime qu'étant donné que nous avons gagné la guerre, que nous sommes victorieux, si doute il y a, il faut faire ce que la justice exige en pareil cas : être indulgent. »

C'est ce que firent d'ailleurs, plus tard, les juges du conseil de guerre devant lequel comparut le général Fournier. D'après ce que j'ai entendu dire, la déposition du vainqueur de la Marne exerça sur eux, à tous points de vue, une très grosse influence.

Notre artillerie en 1914. — La reddition de Maubeuge nous avait conduits à parler de la formidable artillerie lourde dont disposaient les Allemands au début de la guerre, et, par contre, de notre pénurie à ce point de vue.

« Depuis de longues années, me déclara le Maréchal, je demandais l'organisation d'une artillerie lourde puissante et vous le savez très bien, puisque vous avez appartenu, en 1911 et 1912, au 3e bureau de l'état-major de l'armée. Ce fut sans succès et cela malgré les avertissements que les officiers envoyés pour suivre les opérations dans les Balkans, en 1912 et 1913, rapportaient de ces théâtres de guerre. Je me heurtais toujours à cet engouement pour le canon léger, pour le 75, dont la mobilité, disait-on, suppléerait au faible rendement de son projectile par rapport à celui du canon lourd. Dès le début de la guerre, on constata vite que, malgré sa mobilité et son emploi sur la ligne même des tirailleurs, il ne pouvait empêcher nos poilus de recevoir d'énormes projectiles allemands lancés par des canons placés à 10 et 15 kilomètres et que nous ne pouvions contrebattre faute de portée suffisante de nos propres pièces. Le nombre des Rimailho, des 105 ou des 120 dont nous disposions était absolument insuffisant. Je fis donc le nécessaire pour que, d'abord on envoyât immédiatement

aux armées tous les canons de l'intérieur de gros calibre (places, côtes, etc...) pouvant être utilisés, puis, que l'on commençât, sans tarder, la fabrication de 155 et de 105. La guerre de tranchées qui commença bientôt, me rassura; elle allait avoir pour résultat de nous donner du temps pour fabriquer ce qui nous manquait : matériel et munitions. Mais je dois dire que ce qui me rassura surtout, ce furent les comptes rendus des commandants d'armée montrant que le poilu avait tenu bon partout, sous les bombardements les plus violents de l'artillerie lourde allemande. C'était là une preuve formelle de la supériorité du soldat français sur le soldat allemand, puisqu'il tenait déjà tête à ce dernier sans avoir le matériel permettant de répondre au puissant matériel ennemi. Voilà qui me donnait bon espoir pour l'avenir. Que ne pourrait-on faire avec nos poilus le jour où on combattrait à matériel égal? »

Les plans de guerre en 1914. — Nous en vînmes enfin à parler des plans de guerre de 1914, français et allemand. Le Maréchal savait très bien qu'en 1912 j'avais quitté la section du plan, au 3e bureau de l'état-major de l'armée, parce que j'avais toujours soutenu, dans mes écrits d'ordre stratégique, que la masse principale des armées allemandes passerait sûrement par la Belgique, hypothèse que n'admettait pas, en principe, l'état-major de l'armée. D'où, le fameux plan XVII, permettant, grâce à des variantes, de porter la masse principale de nos forces, soit vers l'Est, soit vers le Nord. Ce n'était pas là la manœuvre stratégique telle que je la concevais. J'avais donc demandé à quitter le ministère et avais été nommé commandant en second de l'École de Saint-Cyr. Une fois là, j'avais recouru au seul moyen qui me restait pour soutenir mes idées : au livre, et j'avais écrit le volume intitulé *la Guerre au vingtième siècle*[1], où je préconisais, une fois de plus, la concentration principale de nos forces sur le front belge. J'avais donc été bon prophète, et par cela même, je ne pouvais trop insister auprès du Maréchal sur le fameux plan en question. Cependant, ses réponses à certaines allusions

1. Berger-Levrault, 1914.

très discrètes que je lui fis m'incitent à croire que le commandant en chef ne pensait pas que l'aile droite des armées allemandes s'étendrait aussi loin vers l'Ouest (au delà de la Sambre) et que, même dans ce cas, il espérait parer au danger, grâce à l'armée de réserve que la variante du plan lui permettait de faire intervenir sur cette partie du théâtre des opérations. Enfin, à la suite de ces entretiens, j'eus encore une autre impression, c'est que le Maréchal comptait sur un succès rapide des 3e (Ruffey), 4e (de Langle de Cary) et 5e armées (Lanrezac). Il est bien certain, dès lors, qu'agissant sur les lignes de communication des armées allemandes d'extrême droite (armées von Bülow et von Kluck), elles les auraient placées dans une situation particulièrement délicate, pour ne pas dire très grave. Quoi qu'il en soit, je ne pus avoir, à ce sujet, des précisions très nettes. Les aura-t-on jamais? Je me le demande quelquefois.

Le dispositif stratégique français. — La question de la répartition des forces dans le plan XVII m'avait également beaucoup intrigué et je m'étais toujours demandé — comme beaucoup d'autres officiers d'ailleurs — pourquoi les auteurs de ce plan avaient divisé nos forces sensiblement en deux parties égales, sur les deux fronts dangereux : Belgique et Vosges. Cette répartition simple, facile, mais à peu près uniforme, donc en cordon, il faut dire le mot, ne paraissait pas indiquer une idée de manœuvre très nette et, en tout cas, une intention très arrêtée du haut commandement. On se rappelle, en effet, que les 1re et 2e armées, qui occupaient le front Est, comprenaient dix corps d'armée et quatre divisions de cavalerie, et que, sur le front belge, les 3e et 5e armées comptaient huit corps d'armée et cinq divisions de cavalerie (le corps de cavalerie inclus), ou bien onze corps et six divisions de cavalerie, si l'on considère la 4e armée (qui était en seconde ligne), comme orientée vers le front belge.

En tout cas, on ne voit pas trace dans ce dispositif stratégique initial du principe napoléonien fondamental (que l'on a appelé depuis : principe de l'économie des forces) : « Consacrer au but principal le maximum de ses forces et au but secondaire le minimum. » Je ne saurais trop le répéter :

on ne distinguait pas, dans ce dispositif, le but stratégique principal.

Nous reproduisons, pour mémoire, ce dispositif du plan XVII :

Cinq armées, 1 corps de cavalerie, des divisions de réserve :

1re *armée.* — 5 corps, 2 divisions de cavalerie. Q. G. : Épinal; général Dubail.

2e *armée.* — 5 corps, 2 divisions de cavalerie, 1 groupe de 3 divisions de réserve. Q. G. : Neufchâteau; général de Castelnau.

3e *armée.* — 3 corps, 1 division de cavalerie, 1 groupe de divisions de réserve. Q. G. : Verdun; général Ruffey.

4e *armée.* — 3 corps, 1 division de cavalerie. Q. G. : Saint-Dizier; général de Langle de Carry (en seconde ligne).

5e *armée.* — 5 corps, 1 division de cavalerie, 2 divisions de réserve. Q. G. : Rethel; général Lanzerac.

Un corps de cavalerie (3 divisions). Q. G. : Mézières; général Sordet. Chaque armée disposait d'artillerie lourde (120 et 155).

Douze divisions à la disposition du général Joffre : 3 divisions actives (Alpes ou Afrique) et 9 divisions de réserve (3 à Vesoul, 3 à Sissonne, 1 à Mailly, 2 à Paris).

Avec les divisions alliées (6 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie belges, 4 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie anglaises), le général Joffre disposait donc de 82 divisions d'infanterie et de 12 divisions de cavalerie contre 85 divisions d'infanterie et 10 divisions de cavalerie allemandes (sur le front français).

Le plan XVII a-t-il été imposé? — Dans mes entretiens avec le Maréchal, j'essayai plusieurs fois d'aiguiller la conversation sur cette question si délicate de la répartition initiale des forces dans le plan XVII, mais chaque fois que j'abordais ce sujet, je sentais très bien qu'il y avait là certains à-côté sur lesquels le vainqueur de la Marne était décidé à ne pas s'étendre.

Un jour enfin, je crus avoir la solution de l'énigme. Devant mon insistance, le Maréchal, esquissant un léger sourire, finit par me dire : « Allons, vous qui avez tant travaillé la politique et la stratégie et leur influence réciproque, vous devriez être

fixé. Vous savez fort bien qu'avec notre régime politique d'avant guerre, le généralissime désigné ne pouvait réaliser tout ce qu'il désirait et que, lui aussi, était obligé de faire certaines concessions. Politique... et stratégie, avez-vous écrit maintes fois : c'est donc la politique qui prime et qui donne les directives à la stratégie... » Puis le Maréchal se tut et presque aussitôt, semblant regretter de s'être laissé arracher cette confidence, il changea le sujet de conversation.

Il est fort probable que, dans ses *Mémoires*, qui ne sauraient tarder à paraître, le Maréchal s'expliquera sur cette question capitale du plan XVII.

En attendant, il faut bien reconnaître qu'un déploiement stratégique face à la Belgique, avec des forces relativement minimes en Lorraine et sur les Vosges, impliquait, dès le temps de paix, l'aménagement, sur la fontière belge, de toute une série de travaux : nouvelles voies ferrées, raccordements, doublement de ponts, quais de débarquement, magasins, etc... qui, fatalement, auraient attiré l'attention de l'Allemagne et de la Belgique. C'était, à un certain point de vue, l'aveu, sur le terrain même, que la France envisageait l'éventualité de la violation du territoire belge.

La Belgique pouvait s'en émouvoir et l'Allemagne exploiter cette situation pour justifier le passage de ses armées sur le sol belge, passage auquel elle attachait tant d'importance qu'elle le considérait non seulement comme capital mais encore comme inéluctable[1].

La situation, pour la France, était donc particulièrement délicate. Il est bien certain cependant qu'un gouvernement fort aurait eu beau jeu pour répondre, en l'occurence, que de tels travaux n'avaient qu'un but — et c'était la vérité — être en mesure, le cas échéant, de pouvoir répondre à la violation de la Belgique par l'Allemagne.

Mais encore faut-il voir les réalités et envisager, dans un cas aussi délicat, non seulement la situation politique, mais encore et surtout la situation psychologique, c'est-à-dire l'état d'âme de nos ministres d'avant guerre : il n'était pas

1. « L'offensive par la Belgique est pour nous une question de vie ou de mort » déclarait, le 4 août 1914, le chancelier Bethmann-Hollweg à l'ambassadeur d'Angleterre.

brillant. Nous étions loin d'avoir des gouvernements forts, des gouvernements énergiques; le recul de 10 kilomètres, imposé à notre généralissime dès le début de la lutte, montre nettement que le cabinet d'alors était, au contraire, prêt à toutes les concessions, à toutes les faiblesses pour éviter la guerre.

On ne pouvait donc demander ni à lui ni à ses prédécesseurs de prendre des décisions hardies et, en particulier, les précautions stratégiques nécessaires, indispensables même, pour sauver le pays de l'invasion.

Ce fut bien là — j'en suis persuadé — la pensée du maréchal Joffre, quand il me parla de l'influence de la politique sur la stratégie!

Notre haut commandement fut donc conduit à prendre des demi-mesures et à établir un plan (sorte de plan-omnibus) permettant, grâce à des variantes, de remédier à son défaut initial. Comme tout plan de ce genre, il exposait aux risques les plus graves.

Je continue à croire néanmoins — comme je l'ai déjà exposé — que notre haut commandement, tout en envisageant cette éventualité de la violation de la Belgique par l'Allemagne, était cependant convaincu que cette dernière puissance n'oserait pas lancer ses armées à travers tout le territoire belge, n'en violerait qu'une faible partie et que, par conséquent, le déploiement stratégique allemand ne s'étendrait guère au delà de la Meuse. Toujours les mêmes illusions françaises sur la mentalité d'outre-Rhin!

Quoi qu'il en soit, il est évident que, dans l'établissement du plan XVII, la politique a exercé sur la stratégie une influence beaucoup trop considérable, influence qu'elle ne doit jamais avoir en pareil cas. Son rôle était d'indiquer le but à atteindre, qui était simple : battre l'ennemi. Les moyens à employer et par conséquent la répartition des forces ne la regardaient pas. Seule la stratégie, après s'être assurée des possibilités politiques, devait avoir voix au chapitre.

Le plan allemand. — Quant au plan allemand, nous en parlâmes à cœur ouvert. Du point de vue stratégique pur, le Maréchal ne lui adressait, en tant que conception, aucune critique grave : « On pouvait, certes, le concevoir sous une

autre forme, mais tel qu'il avait été établi, il était digne des élèves du maréchal de Moltke. Du point de vue exécution, c'était une autre affaire : celle-ci avait été très au-dessous de la conception. L'emploi de la cavalerie en masse avait été à peu près négligé et le prélèvement des deux corps d'armée, avant la bataille de la Marne, avait constitué une faute grave, qui, d'ailleurs, avait été chèrement payée. Pas de discussions à ce sujet, répétait le maréchal Joffre. Quant à l'infléchissement de l'aile droite allemande (von Kluck) pour éviter Paris et envelopper les armées françaises, au point de vue théorique pur, rien à dire : c'était évidemment de la bonne stratégie, mais encore fallait-il ne pas mépriser l'adversaire au point de ne pas assurer, vers l'Ouest, sa sûreté stratégique. Une fois de plus, le mépris de l'adversaire, c'est-à-dire l'orgueil, avait perdu les Allemands. »

Je suis persuadé que le maréchal Joffre, en appréciant si généreusement la conception du plan allemand, a entendu par là la conception de von Schlieffen, qui, on le sait, avait été singulièrement modifiée par ses successeurs et, en particulier, par le général de Moltke.

Von Schlieffen a toujours préconisé l'offensive en Belgique et l'enveloppement par la droite, c'est-à-dire la manœuvre par l'Ouest. D'où le renforcement maximum des armées allemandes de droite et la limite à Strasbourg de la concentration. Ses successeurs l'ont étendue jusqu'à la frontière suisse.

La plupart des écrivains français qui, bien que n'ayant pas encore à leur disposition des documents suffisants, ont eu cependant la prétention d'écrire l'histoire de cette guerre, ont montré que les Allemands, au début, avaient pratiqué le fameux mouvement de la double tenaille, essayant ainsi d'envelopper par les deux ailes les armées françaises. Bien que nous ne possédions pas encore les ordres du G. Q. G. allemand, qui, seuls, permettront de travailler sur des certitudes, les faits ont toutefois montré que c'est bien à cette manœuvre que les Allemands ont eu recours. D'ailleurs le général von Freytag-Loringhoven, bien placé au G. Q. G. pour être constamment renseigné, dans une brochure parue en 1917, le reconnaît nettement :

Le plan d'enveloppement par les deux ailes, sur lequel était basé le plan de destruction des armées françaises, s'est heurté, devant la tenaille de la gauche, au barrage fortifié de Lorraine qui n'a pu être renversé.

Mais ce qui est complètement faux, malgré les affirmations de la plupart de nos historiens (véritablement bien pressés!), c'est que ce plan d'opérations (manœuvre par les deux ailes, par une double tenaille), ait été celui de von Schlieffen. Cerveau de premier ordre, un des rares généraux européens qui aient travaillé la stratégie avec bon sens et méthode, le général von Schlieffen ne pouvait tomber dans une pareille erreur. C'est ce que nous dit d'ailleurs Delbrück, dans sa brochure *Ludendorff peint par lui-même*[1] :

Au lieu de cela, on fit le choix d'une troisième solution. On prolongea, non pas l'aile droite, mais l'aile gauche, que l'on étendit jusqu'à la Suisse. Le plan de Schlieffen devint ainsi sans âme, pourrait-on dire. Car ce qui le caractérisait, ce n'était pas la traversée de la Belgique en elle-même, mais bien la force de son aile droite et la faiblesse de son aile gauche. Avec notre nouveau plan, au contraire, nos forces se trouvèrent réparties d'une façon sensiblement égale sur tout le front.

Ludendorff, à son tour, déclare :

A l'ouest l'avance allemande se termine par une retraite. L'aile droite allemande était trop faible et sa manœuvre d'enveloppement ne fut pas assez large. Il aurait fallu renforcer cette aile par les deux corps prélevés en Alsace et en Lorraine. C'est ce que prévoyaient d'ailleurs les travaux du comte Schlieffen[2].

Nous avons encore, à ce sujet, un témoignage intéressant de von Hindenbourg (*Mémoires*) :

Toute une série d'événements défavorables se prononça contre nous. Je compte parmi eux l'affaiblissement de l'idée fondamentale de notre plan, d'après laquelle notre armée devait se concentrer avec une aile droite très puissante, et de même aussi l'échec de notre

1. Traduction du commandant Kœltz, p. 17.

2. D'après des documents récents, de Moltke aurait dirigé également en Lorraine, dès le 14 août, six divisions d'Ersatz qui, d'après le plan de Schlieffen, étaient destinées à l'aile droite allemande, surtout pour réparer ses pertes.

aile gauche trop fortement constituée, échec provoqué par l'initiative intempestive du commandement subordonné[1].

En 1922, Ludendorff, dans son livre : *Conduite de la guerre et politique*, a donné des précisions particulièrement intéressantes sur les plans de concentration de von Schlieffen et du colonel-général de Moltke :

Si nous comparons les plans de concentration du comte Schlieffen et du colonel-général de Moltke, nous arrivons au résultat suivant :

En 1905, le comte Schlieffen voulait concentrer en cas d'une guerre sur deux fronts : à l'ouest, 62 divisions; à l'est, 10 divisions.

En 1914, le colonel-général de Moltke concentra : à l'ouest, 70 divisions[2]; à l'est, 9 divisions[3].

Sur les divisions concentrées sur le front occidental, les effectifs suivants étaient destinés :

A l'attaque au Nord de Metz-Thionville :

En 1905 : 54 (63) divisions[4];

En 1914 : 54 divisions.

A la concentration en Lorraine :

En 1905 : 8 (9) divisions.

En 1914 : 16 divisions.

Il faut ajouter à cela comme réserve d'armée :

En 1914 : 6 divisions et demie d'ersatz.

Le comte Schlieffen avait songé, lui aussi, à employer des divisions d'ersatz, mais il n'avait rien prévu pour leur formation méthodique.

1. C'est encore von Kuhl qui déclare : « Le plan de Schlieffen était simple. Ce plan devait être exécuté avec la plus grande décision. Toutes les autres considérations devaient plier devant lui. L'exécution, en 1914, n'a pas répondu aux espérances. On ne réussit pas à transporter à temps de la gauche à la droite les forces superflues; l'aile droite de l'armée resta trop faible et s'affaiblit encore par des prélèvements. On peut se demander s'il n'eût pas été préférable de concentrer nos forces plus à l'aile droite. »

2. Y compris le IXe corps de réserve, qui arriva sur le front occidental au milieu d'août.

3. Le colonel-général de Moltke tira donc de son appréciation de notre situation des conséquences manifestement plus radicales que le comte Schlieffen, en ce qui concernait les forces à laisser sur le front oriental. Il fait cependant observer qu'en 1905 la vraisemblance d'une guerre sur deux fronts n'existait pas pour le comte Schlieffen, attendu que la Russie était accrochée. C'est pourquoi je me demande si le comte Schlieffen aurait effectivement concentré 10 divisions contre la Russie, s'il avait établi un plan de concentration simultané sur nos fronts Est et Ouest, ou s'il avait eu réellement à exécuter ce plan (note de Ludendorff).

4. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de divisions que le comte Schlieffen aurait concentrées sur le front occidental en cas de guerre sur ce seul front.

Pour renforcer l'aile gauche de l'armée allemande, le colonel-général de Moltke avait également ordonné de construire la position de la Nied, entre Metz et la Sarre. Le comte Schlieffen avait, lui aussi, songé à cette position, mais, autant que je me le rappelle, sans ordonner de la construire.

Le colonel-général de Moltke aurait dû diminuer les effectifs destinés à opérer en Lorraine : il aurait ainsi pu attaquer en France et en Belgique avec des forces sensiblement égales à celles que le comte Schlieffen avait prévues pour le cas où la Russie était immobilisée.

On voit donc que le colonel-général de Moltke, au lieu des 8 ou 9 divisions que von Schlieffen avait destinées à la Lorraine, en consacra 22 et demie à cette partie secondaire du front. Ce fut une faute, et toutes les raisons qu'invoque Ludendorff, dans le livre précité, pour expliquer cette déformation du plan de von Schlieffen, ne sont valables ni politiquement ni stratégiquement.

On ne saurait oublier enfin que Ludendorff, de 1908 à 1913 (janvier), a rempli au grand état-major de Berlin les fonctions de chef de la 2e section, section qui correspond à peu près à la section du plan de notre 3e bureau de l'É.-M. G. Il est donc en grande partie responsable de la conception du plan de concentration allemand de 1914. Ludendorff s'en est tellement rendu compte qu'il cherche à se défendre et déclare très nettement (toujours dans le même ouvrage)[1] :

Je n'avais aucune raison de proposer une modification à notre plan de cencentration, attendu qu'avec celui de de Moltke on pouvait faire beaucoup de choses à la condition que le haut commandement dirigeât énergiquement les opérations.

Il dit encore[2] :

Ce n'est pas en cela (l'accumulation des divisions en Lorraine, donc la dispersion) que réside la cause de l'échec de notre campagne qui visait à obtenir la décision en France, mais bien dans le fait que notre haut commandement ne fut pas à la hauteur de sa tâche.

Faibles arguments. Les faits sont là et montrent nettement que la manœuvre stratégique des armées allemandes avait de très fortes chances de réussir, si cette droite avait eu les moyens

1. Page 92.
2. Page 90.

d'assurer sa sûreté stratégique, c'est-à-dire avait compris 3 ou 4 corps d'armée de plus.

Il est assez curieux de constater que notre plan XVII renferme la même erreur initiale, puisque, dans notre déploiement stratégique, nous avons laissé plus de 24 divisions, c'est-à-dire près de la moitié de nos forces, en Lorraine et dans les Vosges, c'est-à-dire sur un front très secondaire où aucune offensive ne pouvait nous conduire à un résultat, sinon décisif, tout au moins important.

En résumé, aussi bien chez les Allemands que chez les Français : violation du principe de l'économie des forces aboutissant, des deux côtés, à la dispersion d'abord, à l'insuccès ensuite.

Donc, à défaut des ordres eux-mêmes qui seuls, en pareil débat, peuvent constituer une base sérieuse, une base scientifique, nous avons jusqu'ici des opinions particulièrement qualifiées qui semblent bien démontrer que la manœuvre par les deux ailes, la fameuse double tenaille fut bien la conception du général de Moltke, mais qu'elle fut loin de répondre au plan primitif du général von Schlieffen, plan qui, au point de vue purement stratégique, peut être considéré comme un véritable modèle, parce qu'il est basé sur le bon sens et sur la situation stratégique, c'est-à-dire sur les situations militaire, maritime, politique (extérieure et intérieure), économique et enfin psychologique, autant de données qui, toutes, doivent entrer en ligne de compte quand on met sur pied un plan de guerre[1].

Ainsi que me le faisait remarquer le maréchal Joffre, le prélèvement des deux corps d'armée allemands pris dans l'Ouest, au moment de la bataille de la Marne, pour être envoyés dans l'Est (Russie) avait constitué une faute stratégique des plus graves. Tout le monde actuellement est d'accord à ce sujet. Mais cette faute est d'autant plus impardonnable

1. Le général von Kuhl (d'abord chef d'état-major de von Kluck, puis, pendant la plus grande partie de la guerre, chef d'état-major du prince Ruprecht), le 16 novembre 1922, dans une conférence au ministère de la Guerre à Berlin, déclara : « Le comte Schlieffen avait voulu réunir toutes les forces disponibles à l'aile droite et en *arrière d'elle*, avec le dessein d'envelopper, coûte que coûte, avec cette aile, l'aile gauche française. »

que ces deux corps d'armée, ainsi que nous le savons maintenant, étaient loin d'être absolument nécessaires au commandant en chef des armées allemandes sur la frontière russe. Le général Hoffmann, qui, à ce moment-là, faisait partie de l'état-major de ces armées, fournit à ce sujet, dans son livre *la Guerre des occasions perdues*[1], un témoignage des plus intéressants et surtout des plus sûrs :

L'un des derniers jours de la bataille de Tannenberg[2], le général Ludendorff me fit venir à son téléphone. Il avait été demandé par le colonel Trappen, chef du « bureau Opérations » au grand quartier général. Ludendorff me dit : « Prenez le second écouteur, afin que vous puissiez entendre ce que me veut le colonel Trappen et ce que je vais lui répondre. »

Le colonel Trappen fit savoir que trois corps d'armée et une division de cavalerie de l'armée de l'Ouest étaient destinés à renforcer la VIIIe armée, et il demanda sur quel point les transports devaient être dirigés. Le général Ludendorff donna les indications nécessaires, mais déclara expressément que nous n'avions pas un besoin indispensable de ce renfort ; que si l'Ouest éprouvait des difficultés quelconques à les fournir, ces corps devaient rester là-bas. Le colonel Trappen déclara qu'on pouvait se passer de ces troupes à l'Ouest.

Le lendemain, à peu près la même scène se répéta. Le colonel Trappen appela — j'avais le second écouteur du téléphone de campagne — et fit savoir que, seuls, le XIe corps et le corps de réserve de la garde, ainsi que la VIIIe division de cavalerie viendraient, mais que, par contre, le Ve corps d'armée, annoncé hier encore, serait employé dans l'Ouest.

Le général Ludendorff fit remarquer derechef que les corps arriveraient trop tard pour la bataille maintenant en cours et, qu'en cas de besoin, nous pourrions nous tirer d'affaire seuls, même contre Rennenkampf, que, par conséquent, le commandement suprême ne devait pas se préoccuper de l'Est, si les corps étaient nécessaires à l'Ouest pour amener une décision plus rapide.

Je tiens à reproduire tout particulièrement ces deux conversations, parce qu'on prétend souvent que le commandement suprême de l'armée ne s'est résolu à « l'envoi fatal » des deux C. A. que sur la demande de secours et l'insistance de l'Est.

Et, pour terminer mon entretien de ce jour-là avec le maréchal Joffre, j'ajoutai : « Et ce fut la victoire de la Marne, gagnée par tout le monde... sauf par vous. » Le Maréchal ne

1. Page 41.
2. Donc entre le 26 et le 29 août 1914.

put s'empêcher de sourire. Il me répondit simplement : « On m'appelle cependant quelquefois le vainqueur de la Marne. » — Oui, et si vous l'aviez perdue, repris-je, on n'aurait pas manqué de vous appeler : le vaincu de la Marne. Alors, pour la masse, la cause est entendue. » Ce qui n'empêcha pas le Maréchal de me répéter encore, à ce sujet, cette phrase si belle dans sa simplicité : « Oui, mais il ne faut pas oublier que si nous avons gagné la guerre, nous ne le devons pas seulement à quelques hommes, mais à tous ces braves gens, officiers et soldats, qui ont tout fait, tout sacrifié pour sauver le pays. »

Hindenbourg et Ludendorff. — Je mis également la conversation — et cela assez fréquemment — sur le maréchal Hindenbourg et le général Ludendorff. Je rapportai au Maréchal tous les renseignements d'ordre militaire et surtout d'ordre psychologique que, depuis l'armistice, j'avais recueillis sur leur compte. Cela ne semblait pas l'intéresser beaucoup. Pour Ludendorff, en particulier, que personnellement j'ai considéré et considérerai toujours comme un homme de premier ordre, un cérébral avec toute l'étoffe d'un grand chef, je n'arrivai pas à faire partager ma conviction au Maréchal, qui, un jour même, me déclara tout simplement « qu'à son avis, étant donnés les moyens et ressources de tous genres dont avait disposé le haut commandement allemand pendant cette guerre et surtout au début, il ne s'était pas montré très fort. »

Je dois avouer que je ne partage pas l'avis du Maréchal, surtout après tous les renseignements que j'ai recueillis au cours de ces dernières années sur le général Ludendorff.

Cependant, les premiers jours de septembre étaient arrivés. Mon séjour à la Bourboule tirait à sa fin, car le docteur Wicart, qui me soignait, allait être obligé de quitter lui-même la petite ville d'eau. J'allai prendre congé du Maréchal et de la Maréchale Joffre, excellente personne, aussi simple que bonne, d'une franchise sans égale et particulièrement connue pour sa fidélité à ses amis. Que de fois ne m'a-t-elle pas répété : « Je préfère avoir peu d'amis, mais en avoir de bons, » pensée qui dépeint bien le caractère de celle qui l'a exprimée!

L'ÉLECTION A LA PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE
(17 janvier 1920).

La réunion préparatoire (16 *janvier*). — Vers 16 heures, M. Wormser apprit les résultats du congrès préparatoire tenu au Sénat pour désigner, selon l'usage, le candidat à la présidence de la République : M. Clemenceau avait obtenu 389 voix contre 408 à M. Deschanel. Sautant aussitôt dans une auto avec M. Pietri, qui se trouvait dans son bureau, il se rendit au ministère des Affaires étrangères. Ils rencontrèrent le Président dans le grand escalier et lui annoncèrent la nouvelle; celui-ci l'accueillit avec le plus grand calme, avec la sérénité la plus complète et ne répondit que ces quelques mots : « C'est bien. Rentrons. »

Une fois dans la voiture, M. Wormser lui fit remarquer que tout espoir ne devait pas être abandonné, mais M. Clemenceau lui coupa la parole : « N'insistez pas, je vous en prie. Toute cette affaire s'est passée très normalement. Le Parlement s'est prononcé. Le sort en est jeté. Je n'ai qu'à m'incliner. N'en parlons plus. » Et il changea de conversation.

Rentré au ministère, il monta tranquillement à son bureau, où il pria MM. Wormser et Pietri de le suivre, mais à peine y avaient-ils pénétré que l'on annonça les ministres qui rentraient du Sénat.

Ils furent introduits et firent au Président, dans tous ses détails, le récit de la réunion préparatoire. Il écouta sans les interrompre une seule fois et quand ils eurent terminé, il leur posa sa question habituelle : « Conclusion? »

« Conclusion, répondirent les ministres, c'est que rien n'est perdu, bien au contraire même. L'écart des voix est peu sensible. Il suffira que vous manifestiez la moindre intention, que vous fassiez preuve de la plus faible réaction, en un mot que, cette fois, vous posiez nettement votre candidature pour ramener les hésitants et obtenir le succès. — C'est possible, objecta le Président, mais ce n'est pas mon avis. Je veux être conséquent avec moi-même. Si je n'ai pas posé ma candidature, c'est que j'avais pour cela de bonnes raisons. Elles sont, en ce moment, plus valables que jamais. Vous

m'avez tous puissamment engagé à laisser faire cette démarche par mes amis, me faisant valoir — avec juste raison, je le reconnais — que je devais subordonner mes désirs particuliers à l'intérêt général du pays qui exigeait, plus que jamais, pour assurer l'exécution du traité de Versailles, une personnalité comme la mienne, capable de tenir tête à Lloyd George et aux hommes d'État américains. J'ai suivi vos conseils — et cela m'a coûté, je vous l'assure. Enfin je l'ai fait et ne regrette rien. Je me suis donc laissé porter. Tout à l'heure le Parlement a décidé, je n'ai qu'à m'incliner. N'insistez pas; ma résolution est inébranlable... »

Les ministres insistèrent cependant jusqu'au moment où le Président leur fit comprendre qu'ils devaient se retirer. Ils passèrent alors dans une pièce voisine, où ils délibérèrent à nouveau.

La lettre de désistement. — Resté seul avec MM. Wormser et Pietri, M. Clemenceau prit aussitôt une feuille de papier et rédigea la lettre suivante adressée à M. Léon Bourgeois, président de l'Assemblée nationale :

Monsieur le Président de l'Assemblée nationale,

Je prends la liberté de vous informer que je retire à mes amis l'autorisation de poser ma candidature à la présidence de la République et que, s'ils passaient outre et obtenaient, pour moi, une majorité des voix, je refuserais le mandat ainsi confié.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération. G. CLEMENCEAU

On ne pouvait écrire une lettre plus nette et plus digne. Elle restera comme l'une des plus belles manifestations de la mentalité du Président.

Après l'avoir rédigée, M. Clemenceau la lut à MM. Pietri et Wormser.

Ce dernier reprit alors, avec plus de force et plus de précision, une argumentation qu'il avait déjà présentée pendant le trajet en voiture du Quai d'Orsay au ministère de la Guerre : « M. Deschanel, à la réunion préparatoire, avait fait son plein. Il en serait le lendemain, à Versailles, comme en 1913 : M. Pams, à la réunion préparatoire, était arrivé lui aussi en tête et n'en

avait pas moins été battu au Congrès. L'élection de M. Clemenceau, au premier tour et par plus de 500 voix, n'était pas seulement possible, mais certaine. »

M. Wormser demanda donc, instamment, au Président de ne pas refuser, par avance, le mandat qu'on allait lui conférer *malgré lui* : « Une décision aussi catégorique de sa part, ajouta-t-il, allait fatalement paralyser l'action de tous les parlementaires influents qui, depuis plusieurs jours, n'avaient cessé d'affirmer qu'ils feraient certainement triompher contre tous et contre M. Clemenceau lui-même *celui qu'ils jugeaient indispensable au pays.* »

Le Président resta ferme comme un roc : « J'en ai fait assez, déclara-t-il; personne ne peut rien me demander de plus. »

Là-dessus il appela M. Martet[1] et le pria d'aller remettre lui-même à M. Bourgeois la lettre préparée, à laquelle il ne changea pas une virgule, et où il eût suffi de supprimer les mots « s'ils passaient outre et obtenaient pour moi une majorité de voix, je refuserais le mandat à moi confié » pour modifier très probablement la face des choses... et les destinées ultérieures de la France.

L'insistance des ministres. — M. Martet avait eu à peine le temps de faire enregistrer la lettre et de partir, que M. Pams demanda à être introduit près de M. Clemenceau.

Au nom de ses collègues, il déclara : qu'après avoir examiné à fond la question, ils ne pouvaient se ranger à l'opinion de leur chef. Il ne fallait pas oublier, en effet, que plus de 120 parlementaires hésitaient et n'avaient pas voté. Il y avait donc de grosses chances pour qu'ils lui apportent leurs suffrages s'il n'interdisait pas de poser sa candidature.

« Permettez-moi de vous dire, mon cher Pams, riposta le Président, que vous avez de singulières illusions. Si ces 120 parlementaires n'ont pas cru devoir se déranger aujourd'hui pour moi, c'est qu'ils sont bien décidés à ne pas voter en ma faveur demain. Puis, je vous le répète, ma décision est irrévocable. D'ailleurs Martet est déjà parti porter à M. Bourgeois ma lettre de désistement. Vous voyez donc qu'il est inutile d'insister. »

1. Secrétaire particulier de M. Clemenceau.

M. Pams, en effet, n'insista plus et se retira.

A ce moment même je fis mon entrée et je trouvai dans le bureau du Président MM. René Renoult, Ignace, Raux, Tardieu, Jeanneney, Mandel, Dutasta, Berthelot, Pietri, Michel Clemenceau, qui venaient d'entrer. Dès que le Président me vit : « Eh bien! général, nous sommes battus! » Et moi de répondre : « Pas encore, monsieur le Président, c'est la bataille. Cela ne va pas. Donc il faut attaquer. C'est la méthode que nous avons toujours employée pendant la guerre; elle est bonne, elle a fait ses preuves. — En tactique peut-être, en politique non. D'ailleurs le sort en est jeté. Je viens d'envoyer ma lettre de désistement. »

L'état d'âme de M. Clemenceau. — A ce moment M. Martet pénétrait dans le bureau et annonçait qu'il avait rempli sa mission et remis la lettre à M. Bourgeois.

Puis vinrent les journalistes, au moment où M. Clemenceau se levait pour rentrer chez lui.

A toutes leurs questions il répondit : « Je crois avoir fait tout mon devoir. Le pays jugera. En tout cas je ne veux pas me diminuer en essayant de gouverner contre une majorité. »

En l'accompagnant jusqu'à la porte je ne pus m'empêcher de lui dire : « C'est égal, monsieur le Président, pour une Chambre qui vous doit son élection, voilà une belle rosserie. J'en ai rarement vu de semblables. Au scrutin public vous auriez obtenu certainement 700 voix. Au scrutin secret vous en avez eu la moitié. Voilà qui en dit long sur l'infamie humaine.... et surtout parlementaire. »

Et M. Clemenceau de répondre : « Vous voilà encore avec vos éternelles illusions! Moi, je suis fixé. Au cours de ma longue carrière j'en ai vu bien d'autres. Puis il faut bien prendre les hommes tels qu'ils sont! »

Là-dessus, je le vois encore mettre son chapeau sur l'oreille, prendre le bras de son fils Michel et, toujours le même, s'écrier, en se tournant vers M. Pietri et moi : « Et maintenant, mes amis, Evohé! »

La visite de M. Deschanel (17 *janvier*). — Vers dix-sept heures, M. Clemenceau était de retour à Paris. Il venait à peine de

rentrer dans son bureau, où je m'étais hâté de le rejoindre, que M. Deschanel, qui rentrait de Versailles, où il avait été élu Président de la République, se faisait annoncer.

M. Clemenceau réfléchit un instant, puis, se tournant vers l'huissier : « Dites que je n'y suis pas. » Et comme je paraissais étonné : « Non, non, je ne veux pas le recevoir... Puis, tenez, rendez-moi le service de prendre Godin et Wormser et d'y aller vous-même. » Je ne pus m'empêcher d'insister pour le faire revenir sur sa décision, mais il me fit comprendre que c'était inutile.

Je descendis donc, avec MM. Godin et Wormser, au rez-de-chaussée. M. Deschanel arriva bientôt et on le fit entrer dans le cabinet de M. Godin. Malgré l'amitié qui me liait au nouveau Président de la République depuis de longues années, j'avoue qu'il me fut impossible de lui adresser des félicitations. Il ne m'en donna d'ailleurs pas le temps. A peine, en effet, eus-je prononcé les quelques paroles en usage, en pareil cas, pour excuser M. Clemenceau, que M. Deschanel, des plus aimables, avec une flamme de très grande joie dans le regard, me pria de transmettre au Président du Conseil ses compliments (le mot compliments, bien qu'étrange en pareil cas, n'avait certainement rien d'ironique dans sa pensée), avec tous ses regrets de ne pas l'avoir rencontré. Il ajouta : « Vous voudrez bien lui dire également que je suis très étonné de tout ce qui vient d'arriver. Il y a cinq à six jours je ne m'en doutais certainement pas. »

Quand je rapportai ces paroles à M. Clemenceau, il ne put s'empêcher de sourire. « Mais c'est de la *folie*! Il me prend pour un imbécile! Il doit bien savoir cependant que je suis au courant de tous ses agissements depuis deux mois! Décidément, j'ai très bien fait de ne pas le recevoir. Cela a mieux valu à tous points de vue. »

LES DERNIERS JOURS DU MINISTÈRE
(janvier 1920).

Pourquoi M. Clemenceau serait allé à l'Élysée. — Évidemment, M. Clemenceau, personnellement, ne tenait pas beau-

coup à aller à l'Élysée. Très fatigué à tous points de vue, à la suite de ces deux années si lourdes de présidence du Conseil, il avait véritablement besoin de repos. D'autre part, cette existence essentiellement protocolaire heurtait par excellence la passion de l'indépendance qui constituait un des traits les plus frappants de son caractère. D'un autre côté, une grande partie de son entourage et de ses proches — il faut bien le dire — le poussait ardemment à briguer les premières fonctions de l'État; cela était humain.

Cependant, ce ne sont pas ces dernières influences qui l'ont conduit à envisager l'éventualité de son élection à la plus haute magistrature.

Depuis le mois de janvier 1920, j'ai longuement réfléchi à la question et je me suis rappelé certaines conversations que j'avais eues avec lui, soit en décembre 1919, soit dans les premières semaines de janvier 1920, et qui ne laissent aucun doute sur les raisons qui l'ont incité à se laisser porter à la Présidence.

Je me souviens très bien que, pendant ces dernières semaines du ministère, sa grande préoccupation ne fut certes pas l'élection en vue, mais bien la situation extérieure. Elle le préoccupait beaucoup et il ne cessait de m'en parler. Lui éloigné de la Conférence, M. Lloyd George, qui y siégeait depuis la fondation, allait forcément y prendre la présidence et une très grande influence. Or, M. Clemenceau ne voyait personne en France capable, à cette époque, de lui tenir tête, d'autant plus que le Premier anglais, très au courant maintenant de toutes les grandes questions de politique extérieure, très fin, très habile et, d'autre part, très ondoyant, changeant constamment d'avis, décontenancerait facilement des partenaires qui ne le connaîtraient pas bien.

Puis, il y avait l'Amérique, et c'était là, surtout, la question délicate. L'Amérique, à la suite d'une campagne menée très habilement par les Allemands et à la suite des maladresses de certains Français, semblait s'éloigner de nous. Le moment était mal choisi, car la France traversait à cette époque, et très probablement pour longtemps encore, une crise financière, dont les États-Unis seuls pouvaient l'aider à triompher. Il fallait donc, à tout prix, empêcher la grande République sœur,

après nous avoir sauvés une fois, de nous laisser maintenant livrés à nous-mêmes. « Voilà pourquoi, ajoutait M. Clemenceau, si j'allais à l'Élysée, j'entreprendrais presque immédiatement en Amérique un long voyage. Je crois y jouir d'une assez grande popularité. J'y ferais une véritable tournée-réclame avec force discours et force manifestations. Je suis persuadé que la France en tirerait de gros bénéfices, dans toute l'acceptation du terme. » Il ajoutait, comme toujours, son grain de sel traditionnel : « Bien entendu, mon cher ami, vous viendriez avec moi et nous ferions la parade. Pendant que je battrais la grosse caisse, vous joueriez des cymbales... La France vaut bien que l'on fasse cela pour elle. »

Le Président avait vu juste. Ce voyage s'imposait tellement, que le gouvernement français, plus tard, se décida à le faire faire, mais trop tard, et par une personnalité qui ne pouvait recueillir les résultats envisagés par M. Clemenceau, d'autant plus que plusieurs mois s'étaient écoulés, qui furent mis à profit par la propagande allemande.

M. Clemenceau me fit souvent comprendre que, cette œuvre achevée, il demanderait alors au pays de lui laisser prendre enfin un repos bien gagné.

C'étaient donc un an, deux peut-être au grand maximum, à passer au palais de l'Élysée. Je ne crois pas que M. Clemenceau ait envisagé une plus longue durée de son séjour. Deux années étaient d'ailleurs largement suffisantes, à mon avis, pour lui permettre de réaliser son programme et de désigner ensuite aux suffrages du Congrès l'homme qui lui paraîtrait le plus digne de continuer la tâche.

Les événements ultérieurs ont montré combien la France doit regretter que le Président n'ait pu réaliser ce programme, qui constituait d'ailleurs, pour lui, ni plus ni moins qu'un nouveau sacrifice à son pays.

Les causes de l'échec. La visite de M. Groussau. — Dans les premiers jours de janvier, M. Clemenceau reçut la visite du député Groussau, accompagné de quelques parlementaires catholiques des régions du Nord. Les souvenirs du Président au sujet de cette visite restèrent toujours des plus précis.

M. Groussau fit tout d'abord comprendre que ses amis et

lui ne demandaient qu'à voter pour M. Clemenceau, mais que son élection soulevait, pour eux, un véritable cas de conscience, ce qui les avait incités à venir très loyalement s'en expliquer avec lui. Puis, très franchement, après ces préambules, M. Groussau posa la question de l'ambassade du Vatican. Oui ou non, M. Clemenceau était-il partisan de son rétablissement?

Après avoir écouté sans interrompre une seule fois, le Président répondit « qu'il ne voulait pas s'occuper de l'élection à la Présidence de la République, pour la bonne raison qu'il ne posait pas sa candidature et que, par conséquent, il laissait chacun libre de voter suivant sa conscience et suivant ce qu'il croirait devoir faire dans l'intérêt du pays.

Ceci posé, il pourrait s'en tenir là et mettre fin à l'entrevue. Il n'en ferait cependant rien, parce qu'il avait toujours été et serait toujours l'homme des situations nettes et que, d'autre part, il n'avait pas l'habitude de se dérober aux responsabilités présentes ou futures. Or, au cours de sa longue carrière parlementaire, il n'avait jamais cherché à dissimuler ses idées au sujet du Vatican; ce n'est pas maintenant qu'il chercherait à biaiser, bien au contraire. Il tenait donc à déclarer qu'il était plus que jamais opposé au rétablissement de l'ambassade auprès du Saint-Siège.

Il ne fallait d'ailleurs pas chercher, à cette opinion, un motif d'ordre religieux. Ses mobiles étaient d'ordre purement politique ou, plus exactement, d'ordre national.

Au cours de la guerre il avait pu se rendre compte, peut-être mieux que personne, que les prêtres catholiques avaient fait plus que leur devoir envers le pays et il ne pouvait éprouver, à leur égard, que le plus grand respect.

Mais il n'en était pas de même pour le Vatican, qui, non seulement ne s'était pas contenté d'une neutralité que l'on était en droit d'attendre et même d'exiger du représentant du Christ, mais qui, en maintes circonstances, avait pris nettement parti pour nos ennemis et n'avait jamais eu la moindre parole, le moindre geste de protestation contre les atrocités commises par eux, soit en Belgique, soit en France. Enfin l'histoire de France était là, tout entière, pour rappeler les luttes de notre clergé lui-même contre les tentatives continuelles

de Rome cherchant à intervenir dans les affaires intérieures du pays. La question gallicane ne datait pas d'aujourd'hui.

Il ne fallait donc pas lui demander, à lui, Clemenceau, de tolérer la présence à Paris d'un représentant du pape, d'un nonce, avec droit de regard et par conséquent emprise complète sur l'Église française. Ce serait grave, très grave même au point de vue national.

Une telle situation, il ne la tolérerait jamais... et il n'était pas le seul Français à professer cette opinion! Certes, il était le premier à reconnaître qu'en présence d'une force comme celle que représentait la Papauté, la France avait tout intérêt à maintenir des relations avec le Vatican. Mais il était facile, pour conserver cette excellente tradition, d'organiser un simple organe de renseignements, de liaison, d'observation entre la France et la Papauté, soit directement, soit en passant par l'intermédiaire de notre ambassade en Italie. »

M. Groussau reprit la parole et développa un nouvel argument : « Il savait, de source certaine, que les nouveaux députés et sénateurs de l'Alsace et de la Lorraine tenaient, de la façon la plus absolue, au rétablissement de l'ambassade au Vatican et qu'ils se montreraient intransigeants sur cette question. M. Clemenceau, après la magnifique séance de la Chambre du 8 décembre dernier, après le discours si poignant qu'il avait prononcé pour leur souhaiter la bienvenue au Parlement, allait-il les mettre ainsi au pied du mur et leur infliger un tel cas de conscience? »

Le Président répliqua « qu'il n'y avait là aucun cas de conscience, puisqu'il ne s'agissait pas d'une question d'essence religieuse, mais purement nationale, ce que comprendraient certainement les représentants de l'Alsace et de la Lorraine... si toutefois on voulait bien le leur expliquer.

« En tout cas rien ne pourrait le faire revenir, personnellement, sur une décision qui était basée non seulement sur tout son passé politique, mais encore sur des faits récents, qu'en tant que Français il ne pouvait oublier. Il était convaincu, d'ailleurs, que tous ceux de nos compatriotes qui, comme lui, plaçaient la patrie avant tout, et surtout avant tout sentiment personnel, partageaient cette conviction. » Il fit enfin comprendre que la fin de l'entrevue était arrivée.

La réponse, cette fois, était tellement nette, que M. Groussau n'insista plus. Mais, dès ce moment, sa résolution et celles de ses amis furent prises et, très probablement, ne furent que confirmées par les instructions qu'aurait envoyées, à peu près à cette même époque, le Vatican, par l'intermédiaire du cardinal Gasparri et sur la demande de M. Deschanel.

L'INCIDENT LLOYD GEORGE-DESCHANEL (22 janvier).

Pendant les quelques jours qui suivirent, je fis de fréquentes visites à M. Clemenceau, d'autant plus qu'il allait partir incessamment pour l'Égypte, alors que moi-même je devais aller prendre possession de mon nouveau commandement à Wiesbaden (le 30e corps d'armée).

Le 23 ou le 24 janvier, M. Clemenceau me raconta le malencontreux incident qui venait de se produire entre MM. Lloyd George et Deschanel.

Pendant les premières semaines de janvier la Conférence de la Paix avait siégé presque sans interruption et M. Lloyd George se trouvait encore à Paris au moment de l'élection à la Présidence de la République. Avant de repartir pour Londres, il considéra comme de son devoir d'aller présenter ses félicitations au nouveau Président de la République.

L'entrevue, au début, fut des plus courtoises, mais quand M. Lloyd George vint à faire allusion à toutes les questions importantes qui restaient encore à régler entre la France et l'Angleterre, M. Deschanel lui coupa presque immédiatement la parole et se lança dans une violente diatribe contre le Royaume-Uni. Il n'hésita pas à déclarer qu'à son avis, au cours de toutes les négociations qui avaient eu lieu jusqu'ici, la France s'était beaucoup trop effacée devant la Grande-Bretagne, et, surtout, beaucoup trop facilement inclinée devant ses prétentions; que l'on ne devait cependant pas oublier que c'était la France qui avait principalement supporté tout le poids de la guerre et que c'était également surtout à ses soldats et à ses généraux que l'on devait la victoire. Il espérait donc bien qu'à l'avenir on en tiendrait compte. En tout cas, il

s'emploierait tout entier à faire donner à la France les compensations auxquelles elle avait tant de droits. Il continua sur ce ton assez longuement, au grand ahurissement de M. Lloyd George qui, certes, ne s'attendait pas à une telle réception.

Faisant appel à tout son sang-froid, le Premier anglais ne prononça pas un mot, se leva et se rendit aussitôt chez M. Clemenceau, à qui il raconta l'entrevue, en lui annonçant qu'il était bien décidé à ne pas laisser passer sans protester cet affront fait à son pays. M. Clemenceau le calma et lui fit remarquer que, depuis quelque temps, M. Deschanel donnait des marques d'une nervosité singulière, à laquelle seule il était possible d'attribuer une pareille « sortie », que rien ne pouvait expliquer et surtout justifier.

L'affaire, heureusement, fut en partie arrangée, mais M. Lloyd George n'en exigea pas moins que *la Conférence siégeât désormais à Londres*, ce qui, au point de vue diplomatique, produisit le plus mauvais effet et constitua un véritable échec pour la France.

A ce moment-là, la maladie de M. Deschanel n'en était pas arrivée, évidemment, au point d'obliger les siens à le mettre dans une maison de santé, mais les premiers symptômes commençaient à se manifester et la France en subissait les conséquences. Voilà l'impasse où avait abouti le Parlement en élisant aux plus hautes fonctions de l'État... un malade!

GÉNÉRAL MORDACQ

LE RÉTIAIRE

ET

LA MARCHANDE DE COURONNES

OU

LA VEUVE DES GLADIATEURS

à M. Émile Espérandieu.

Parvenu, le long des remparts, au sommet du mont de la Fontaine qui domine l'antique Nemausus, qu'aujourd'hui nous appelons Nîmes, Lucius Pompeius s'arrêta pour contempler le paysage. La ville s'étendait à ses pieds, enveloppée d'une poussière d'or, dans les rayonnements du soir. Des vapeurs violettes s'élevaient, çà et là trouées de soleil, et, dominant l'immense étendue des toits roses, la blancheur des marbres éclatait au fronton des temples et des monuments innombrables. C'était le troisième jour des fêtes de Bacchus; et à cette occasion, des cérémonies et des jeux occupaient sans trêve la ville. Demain, lui-même, Pompeius, il combattrait dans les arènes, qu'on apercevait au delà des arbres, hérissant le ciel glorieux des statues, des tours et des oriflammes disposées au-dessus de leur faîte comme les fleurons d'une couronne. Le souvenir des victoires qu'il y avait remportées remplissait l'esprit du jeune homme. Et pourtant il se sentait triste, ayant atteint sa vingt-cinquième année depuis la veille, car il savait que la plupart, dans sa profession, dépassaient rarement cet âge; et sa frêle épouse, Optata, assise près de

lui sur le fragment d'une colonne, s'inquiétait de le voir distrait et silencieux devant elle. Devinant ses sombres pensées, que suscitait sans doute en lui l'attente du combat prochain, mais ne voulant rien dire qui pût affaiblir son courage, elle lui prit la main, sans parler. Pompeius abaissa les yeux sur la jeune femme, et lui sourit. Il l'aimait, l'ayant épousée depuis peu. C'était pour lui plaire qu'il faisait cette promenade; car elle avait voulu se rendre dans les jardins de la Fontaine, pour se mêler à la foule heureuse de ces fêtes, et assister à la sortie des flamines, à l'heure où ils descendraient les degrés de la basilique de l'impératrice Plotine. Pompeius songeait qu'il eût été plus raisonnable, en cette veille d'un jour où il aurait besoin de toutes ses forces, de demeurer chez lui dans le repos, à recevoir les soins des masseurs et à prendre conseil du laniste qui l'assistait en ses combats, ou bien de s'exercer à la paume dans le sphéristère, jeu propre à l'entretien des muscles souples et de la légèreté à la course. Cependant, comme il était jeune, et que le souvenir de ses succès le rendait confiant et dispos, écartant les idées chagrines, il s'étira avec paresse, pour sentir ses muscles agiles jouer librement, à l'ordre de sa volonté, dans sa chair, le long de ses bras durs et de ses jambes vigoureuses. Il s'était entraîné, le matin, comme tous les jours : le laniste l'avait trouvé en bonne forme et s'était montré satisfait. Il sourit à cette pensée, et se ramassant tout à coup, comme s'il avisait devant lui quelque invisible adversaire, il fit le geste du rétiaire lançant son filet, avec sûreté et de loin, avant de bondir, le trident levé, sur sa prise.

Lucius Pompeius était un homme libre. Il avait choisi ce métier par goût, attiré par les risques honorables des jeux dangereux, et le désir des applaudissements de la multitude dans les cirques. Il était de Vienne, fils d'un nautonier du Rhône; et lui-même il avait longtemps, en son enfance, jeté l'épervier dans le fleuve, apprentissage naturel du rétiaire. Il se souvenait avec plaisir de ses premiers combats, contre ses camarades, sur la place, et de son habileté à les vaincre, en les enveloppant de son réseau, à l'imitation des gladiateurs qu'il voyait avec tant de joie, aux jours de fête, lutter dans l'amphithéâtre de sa ville. Depuis, il s'était aventuré

parmi eux sur l'arène, et neuf fois déjà avait remporté, par son agilité et son adresse courageuse, la victoire.

Ces images, et le bruit rappelé des triomphes, qui toujours bruissait orgueilleusement en lui comme une mer, bannirent de son imagination les soucis. Et tirant à lui, de la main, sa compagne proche et souriante, il la pressa du bras contre son épaule. Mais voyant qu'elle regardait dans la direction de la Fontaine, d'où montaient, à travers les arbres du mont, des chants, des rires et le brouhaha de la foule, il accéda à son désir et l'entraîna joyeusement, rieuse en dévalant sur ces pentes, vers le spectacle où elle souhaitait de se confondre.

***

Non loin du Temple de Diane, brillant de marbres polis et de statues dorées ou peintes, à l'abri d'une colonnade fermée et d'un double hémicycle de cyprès, s'élevait un autel modeste, dédié aux Nymphes et à Priape, où les jeunes gens touchés de Vénus avaient coutume de porter leurs offrandes et leurs vœux, pour assurer à leurs amours la faveur de ces divinités bienveillantes. C'est là que Pompeius avait pour la première fois fait la rencontre d'Optata. Ce souvenir les fit sourire en même temps, et en apercevant l'enclos où avait pris naissance leur tendresse, ils s'arrêtèrent, à l'idée que leur promenade et le hasard les avaient naturellement conduits en ce lieu comme à une sorte de pèlerinage. Mais cherchant des yeux la fleuriste qui se tenait habituellement à proximité du portique, ils s'étonnaient de ne pas la voir, derrière son étal portatif, quand ils s'entendirent appeler; et ils l'aperçurent, non point à sa place accoutumée, mais devant une boutique neuve, élevée depuis peu vis-à-vis de la colonnade.

— Par Mercure! — s'exclama gaîment Pompeius en avisant la vieille femme, — les amoureux ne chôment pas, à ce que je vois! Et les affaires vont! La belle échoppe que tu as là!

— Achevée d'aujourd'hui, — dit la vieille. — C'est toi qui m'étrennes! Mais dis-moi un peu ce que tu penses de mon enseigne?

Elle montra du doigt, au fronton de son magasin, une pierre taillée qu'on venait d'y assujettir nouvellement, et dont le marbrier, debout sur l'étal, le grattoir et le ciseau

aux doigts, achevait de parfaire la sculpture et de nettoyer l'inscription. Il s'écarta, afin que Pompeius pût lire. On voyait sur la pierre blanche un éventaire fleuri, et le portrait de la marchande, parfaitement reconnaissable, tenant une couronne à la main; et autour d'elle, gravée en belle et grasse capitale, sa devise : *Non vendo nisi amantibus coronas* que Pompeius déchiffra à haute voix : « Je ne vends de couronnes qu'aux amoureux. » Ce qui fit Optata éclater de rire et battre des mains, l'idée de l'amour lui étant agréable.

— Le tour est bon, — dit le jeune homme. Et de la tête il adressa un signe d'approbation au sculpteur.

Or, tandis qu'il examinait le marbre, et les fleurs charmantes qui trempaient dans les jarres de terre, à la devanture, et qu'Optata hésitait entre les plus belles, afin de les porter en don sur l'autel de Priape et des Nymphes, un grand garçon, large d'épaules et bronzé de visage, vint s'accouder à côté d'elle sur l'étal, et se mit, d'un air égrillard, à la dévisager effrontément. C'était, lui aussi, un gladiateur, nommé Aptus; non point un rétiaire, comme Pompeius, mais un thrèce, de ceux qui descendaient dans l'arène lourdement armés et casqués. Il était alexandriote, arrivé de la veille à Nemausus pour les fêtes. Il faisait partie d'une équipe célèbre à Rome par sa valeur et ses succès. Pompeius l'ayant avisé sans plaisir, voyant qu'il regardait de près la jeune femme, le reconnut pour l'avoir déjà rencontré le matin, avec d'autres de sa compagnie, aux arènes, où il examinait le sable de la piste et supputait la contenance du théâtre. Le rétiaire lui fit un petit salut de la tête, et pour lui montrer qu'il l'avait reconnu, l'interrogea seulement d'un mot, que justifiaient la forte-carrure d'Aptus et son origine exotique, aisément discernable à son visage safrané.

— Thrèce?

L'autre répondit d'un signe affirmatif, sans quitter sa pose nonchalante.

— Et toi? — dit-il en interrogeant à son tour Pompeius, en qui, à ses balafres, il avait distingué aussi un homme du métier.

Pompeius ne répondit qu'en esquissant le geste de celui qui lance un filet.

— Ah! pêcheur! — fit Aptus, avec un méprisant sourire.

— Comme tu dis : pêcheur, — repartit Pompeius, d'un air de tranquille assurance, non moins dénuée d'ironie, devant l'adversaire possible.

Aptus se contenta de hausser les épaules :

— On verra demain, — émit-il.

Il avait combattu à Rome, dans le Colisée. Un amphithéâtre, celui-là! Cela valait la peine d'y paraître. Ce cirque contenait cent mille spectateurs. Et des gens qui savaient *gueuler*, même en présence de l'empereur, et apprécier un beau coup. Cependant l'art du gladiateur se perdait; le nombre des véritables connaisseurs diminuait de jour en jour. Sans parler de ces naumachies ridicules, qui transformaient les pistes en aquarium, jeu pour amuser les enfants, la faute en était principalement imputable aux chrétiens; l'habitude de les livrer aux bêtes dans les cirques où ils se laissaient misérablement déchirer, comme des lâches, en troupeau, les yeux tournés vers le ciel et la bouche farcie de cantiques, en satisfaisant la canaille enivrée d'un sang répandu à flots, mais sans art, faisait perdre le goût des beaux combats menés dans les règles. Les traditions s'abîmaient. Les vrais gladiateurs étaient contraints d'effectuer des tournées dans les provinces, où il n'y avait que de petits amphithéâtres, comme celui de Nemausus, bon tout au plus à réunir vingt mille amateurs. Encore étaient-ils bien capables de discerner si le combat était sincère, et si même un vaincu tombait avec grâce?

— Au moins, je vois qu'on a de quoi se consoler dans ce pays, — conclut Aptus, — car il y a de jolies filles.

Ce disant, il s'était rapproché encore d'Optata, et tout à fait indifférent à la présence de Pompeius, s'ingéniait par ses roulements d'yeux à lui faire entendre qu'il la trouvait de son goût. Puis, changeant de posture, avisant les fleurs étalées, il en ramassa toute une brassée et jeta quelques pièces de monnaie à la vieille.

— Quoi! — fit en s'indignant celle-ci, — ne sais-tu pas lire?

Elle lui désigna l'enseigne. « Je ne vends de couronnes qu'aux amoureux. »

— Qui te dit que je ne le suis pas? s'écria le thrèce. — Veux-tu dire que tu ne vends qu'aux couples? Qu'à cela ne tienne!

Et raflant une large jonchée, dont se trouva du coup dégarnie plus qu'à moitié la longueur du comptoir, il la mit tout entière aux mains d'Optata étonnée, qui disparut presque sous la gerbe.

Pompeius blêmit sous l'affront. Il s'élança, saisit la jeune femme par le bras, et la tira violemment en arrière; elle en laissa tomber tout son chargement de fleurs à ses pieds, cependant qu'Aptus, aux trois quarts renversé sur l'éventaire, se tordait de rire. La vieille se mit à crier, à cause de sa marchandise saccagée; le sculpteur intervint, et se glissant entre les deux hommes, il prit à parti Pompeius.

— Allons, — dit-il, — pensez un peu à ce que vous faites! Il sera bien temps de vous gourmer demain dans les arènes. Aujourd'hui, ce ne seraient que des coups perdus, et d'ailleurs, les Nymphes n'aiment pas qu'on se batte devant elles.

En effet, l'étroite enceinte où ils se trouvaient était sacrée. Il ne convenait d'y paraître qu'animé de sentiments pieux et tendres. Pompeius, rongeant sa colère et tenant toujours Optata par la main, l'entraîna, non sans jeter un mauvais regard à l'alexandriote, indifférent et ricaneur, tandis que la marchande en maugréant ramassait ses fleurs méprisées. Aptus regardait s'éloigner la jolie fille, au bras du peu considérable rétiaire; et il souriait en lui-même, sachant bien qu'il l'avait troublée.

***

Optata et Lucius Pompeius marchaient l'un auprès de l'autre, en silence. Ils sentaient obscurément entre eux deux le désir d'un tiers. Pompeius était irrité. Et son irritation venait bien moins de la scène absurde et de l'insolence d'Aptus, que de la rêverie où il sentait plongée à son côté la jeune femme. Elle était triste, en vérité : émue et triste. Elle ne savait pourquoi d'ailleurs. Elle pensait seulement au thrèce vigoureux qui lui avait sans vergogne montré d'elle un désir si abrupt et si peu contenu. Et l'impression bizarre qu'elle en conservait entretenait en elle un trouble. Elle aimait, certes, Pompeius. Mais jamais encore on ne l'avait regardée d'une manière à ce point ardente et audacieuse, et elle imaginait avec une sorte de regret la force étrange et mystérieuse dont l'inconnu, d'un

regard, l'avait pénétrée. Elle imagina sa terreur à l'idée d'être serrée entre les bras de ce colosse; cette terreur n'était pas dépourvue d'attrait; et à cette idée seulement, comme si quelque chose se brisait et fondait en elle, de la nuque aux reins, elle frémit.

Bientôt, au détour du rempart, la masse de l'amphithéâtre apparut. Le soir était tombé, un soir de mai, tiède et poussiéreux, chargé de langueurs parfumées, couvrant de sa mélancolie les choses et ce qui n'était plus déjà que le souvenir d'un beau jour. La plus grande part du monument baignait dans l'ombre, et ses blocs semblaient teints de mauve. Seul un dernier rayon couronnait les plus hautes pierres, au-dessus des deux taureaux agenouillés, encastrés à demi de chaque côté du fronton dont le triangle coiffe la porte impériale. Pompeius, en levant les yeux, remarqua la longue bande lumineuse, d'instant en instant amincie, qui ceignait en tournant la corniche. Elle ne fut plus bientôt qu'une ligne, puis elle disparut tout à fait, et soudain, changeant de couleur, les vastes blocs, jusque-là d'or et de flamme sur le ciel rosé, devinrent sombres. Un petit nuage, immobile et noir, comme la fumée d'un bûcher, flottait au-dessus des arènes, dans l'air animé de nul souffle. Un pressentiment vint encore endeuiller le cœur du jeune homme.

— Demain... — murmura-t-il. Puis, élevant la main, il salua le cirque immense, et s'en remit aux dieux du reste.

Toutefois, il lui fallut donner, presque malgré soi, un tour aux funèbres pensées qui l'obsédaient, et s'adressant à Optata :

— Écoute, — lui dit-il, — si je tombe, cette fois ou une autre, il faudra m'élever un cippe. Ce tailleur de pierre est habile. Tu lui commanderas mon monument. Il inscrira dessus mon nom, mon âge et le nombre de mes victoires.

— Quelle idée! — s'écria Optata, qui, compatissante à sa tristesse, se rapprocha de Pompeius et lui serra le bras contre le sien.

Pompeius sourit mollement. En formulant son vœu, il avait fait de la main gauche, en retenant du pouce l'annulaire et le medius repliés contre sa paume, l'index et le cinquième doigt tendus, la jettature, propre à contrebalancer l'effet des paroles maléficieuses, où l'on est bien forcé parfois d'énoncer l'idée d'un malheur, afin qu'il ne se réalise pas.

Puis tous deux regagnèrent leur demeure; et après avoir ranimé le feu devant les lares, s'étant couchés, ils s'étreignirent..., ce qui est une folie de la part d'un homme qui le lendemain doit se battre. Mais Pompeius était irrité de ce qu'un autre eût montré à sa femme qu'il la désirait; et la sentant absente, à cause de cela sans doute, il lui semblait nécessaire de lui prouver, en la comblant, que lui seul était son amant, et seul avait des droits sur elle.

***

Le jour suivant, quand il apparut dans le cirque, où retentissaient les trompettes et les cris d'une foule excitée, innombrable et pressée sur les gradins de pierre, jusqu'au faîte, Pompeius ignorait encore quel adversaire le sort lui avait donné à combattre. Mais dès qu'il aperçut, à l'autre extrémité de l'arène ovale, l'homme qui s'avançait vers lui, sortant du passage opposé, il ne fut nullement étonné de reconnaître Aptus, à sa stature, avant d'avoir même vu son visage. Un pressentiment ne l'avait pas trompé : il était sûr que ce serait celui-là et nul autre. Aussitôt, la haine qu'il avait de lui l'exalta et banda dans son cœur sa force, ainsi qu'un arc. Il serra fortement le trident qu'il portait au poing; et le sang lui battit avec violence aux artères gonflées. Pompeius n'avait jamais senti la peur; mais il comprit à cet instant que le combat serait terrible et qu'un des deux devait mourir. Il était parvenu au centre de la piste, où arrivait aussi Aptus à sa rencontre. S'étant rejoints, selon l'usage, ils se tournèrent en même temps vers la loge impériale, où, parmi les questeurs et les décurions de la ville, le représentant de César, Tribonius Galba, proconsul de la Narbonnaise, avait pris place et présidait aux jeux. Ils le saluèrent, le bras levé, d'un même geste, en prononçant à forte voix les paroles accoutumées : *Ave Caesar, morituri te salutant.* Et tous deux savaient qu'en dédiant ainsi par avance leur sang et leur vie à César, ils accomplissaient un rite pieux et tutélaire, car de tous temps les combats de gladiateurs étaient donnés en l'honneur du maître de l'Empire, pour le maintien de sa santé et la continuation de sa gloire. Ils restèrent ainsi un instant, immobiles et le bras

levé, attendant que le proconsul fît un signe, qui ouvrît entre eux le combat. Tribonius ayant donné, avec une lenteur majestueuse, le signal, ils saluèrent une seconde fois, puis Aptus abaissa la visière grillée de son casque, et Pompeius, de la main droite, saisit par le bord le filet qu'il portait plié en rouleau sur son épaule, après avoir fermement assujetti à son poignet la corde et vérifié le libre jeu du nœud coulant. La trompette retentit encore; les combattants s'écartèrent; et dans son porte-voix, le maître des jeux lança aux galeries, en les désignant tour à tour, les noms des deux gladiateurs, que leurs partisans applaudirent. Alors, franchissant la barrière qui ceignait la piste, et derrière laquelle attendaient les soigneurs et les valets de cirque, les deux lanistes, celui d'Aptus et celui de Pompeius, accoururent, chacun d'eux se rapprochant de son champion, afin de l'encourager au combat et de lui prodiguer des conseils.

Suivant la tactique en usage chez les rétiaires dans l'arène, Pompeius d'abord prit du champ, de manière à se présenter devant son ennemi en ayant le soleil dans le dos et à n'être pas gêné de ses rayons. Il était nu, les hanches et le bassin seulement ceinturés de cercles de fer, un triple bracelet d'airain au biceps gauche, et l'épaule du même côté protégée d'un carré de cuir à clous de cuivre; il tenait de la senestre le trident abaissé; il n'avait d'autre arme que ce trident, et une dague passée de biais dans sa ceinture, dont il se servirait pour égorger son ennemi, s'il réussissait à l'immobiliser d'un coup adroit, sous son réseau. En courant, d'une façon légère, le long du podium, tout en disposant le filet en plis réguliers sur son épaule, afin qu'il se déployât aisément tout entier en cercle devant lui lorsque l'instant serait venu, il répondait d'un visage assuré à ses partisans, à ceux qui l'ayant vu déjà du haut des gradins dans ces arènes, l'acclamaient, enthousiastes certes, mais intéressés à sa victoire, à cause des enjeux mis sur lui.

Il passa devant le groupe des gladiateurs qui avaient déjà combattu, accoudés debout à la barrière, les vainqueurs couronnés à côté des vaincus absous en raison de leur belle conduite, et à qui le peuple avait fait grâce. Il longea, un peu plus loin, les quarante nautoniers du Rhône, dont une

inscription désignait la place, accordée gratuitement à leur corporation, au premier rang, par les décurions nemausiens. Plusieurs étaient de Vienne comme lui, mais tous comptaient parmi ses plus chauds admirateurs, et le firent voir en saluant son passage devant eux, de vivats, de cris bienveillants et d'encourageantes facéties. Pompeius répondit à tous joyeusement. Mais avant d'aborder l'adversaire, il voulait recevoir encore, comme un présage favorable, le regard ami d'Optata; il l'aperçut, à l'angle du premier portique, assise au-dessus du couloir par où l'on retirait de l'arène le corps des victimes. Il lui sourit; elle était pâle. Elle vit son regard, et porta en réponse un doigt sur ses lèvres.

Alors, content, il avisa Aptus, immobile au milieu du cirque et qui l'attendait lourdement. Il avait le chef entièrement coiffé jusqu'aux épaules du large casque au cimier décoré d'un poisson tordu et grimaçant; le torse pris dans la cuirasse; la jambière d'airain ceignait sa jambe droite, l'autre était nue; le bras droit enroulé du ceste, et le corps à moitié recouvert du haut bouclier rectangulaire et semi-cylindrique, il tenait dans sa main l'épée courbe, ornée de deux crochets aigus sur son tranchant concave, afin d'élargir les blessures. Ainsi fait, caparaçonné, plaqué de fer, et rougeoyant de feux sous le soleil, il avait l'air d'une grosse langouste en bataille.

Pompeius courut brusquement vers lui, comme pour l'attaquer en face. Aptus fit tournoyer son glaive en biais, au-dessus de sa tête, afin de parer le pli dangereux du filet : mieux valait le recevoir sur l'épée. Mais à peine arrivé à portée du thrèce, le rétiaire fit un vif écart de côté, qui obligea l'homme de fer à rompre, pour conserver son ennemi devant lui. C'était le combat de la force pesante et de la ruse ailée. Pompeius, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, tournait en sautillant autour d'Aptus, le trident bas, la main droite au bord du filet, guettant la posture la plus favorable où le lancer, pour en couvrir son ennemi. Les lanistes s'étaient rapprochés, à courte distance, exhortant, excitant les hommes. Aptus pivotait gauchement sur lui-même, le bouclier tendu, et décrivant dans l'air de larges cercles protecteurs avec sa rondache. On vit Pompeius s'élancer, porter avec vigueur un coup de trident sur son adversaire, dans le dessein de

l'étourdir, en l'atteignant à l'aile du casque, où sa tête était prisonnière. Aptus releva son écu, qui amortit le choc, sous lequel l'airain heurté rendit un son dur, mais le coup dévia, et Pompeius fit un saut en arrière, juste à temps pour éviter l'épée d'Aptus, qui trancha le vide devant lui. Alors, se remettant en garde, il recommença de danser, de droite et de gauche, et à le voir sautiller ainsi, autour du thrèce, on eût dit le combat burlesque d'une sauterelle et d'un crabe. Puis le rétiaire s'arrêta, et du bout de son harpon tendu, se mit à ferrailler le sable dans les pieds de l'autre, comme par dérision et par jeu, ainsi que les bestiaires font aux taureaux ahuris, pour les exciter et les disjoindre avant de porter l'estocade. Aptus s'avança, sans hâte, écartant le harpon avec son épée. Pompeius ne le quittait pas des yeux, et les tenant fixés sur son masque, il s'efforçait de chercher son regard à travers les trous, pour le prévenir en ses desseins. Il reculait, avec lenteur, courbé en deux, prêt à bondir, le trident bas, qu'il releva soudain pour atteindre l'ennemi aux jambes. Celui-ci s'ébranla lourdement, chargeant Pompeius. Mais le rétiaire léger, dont nul poids n'entravait la démarche, en deux bonds fut hors de portée, aux rires de tous les spectateurs, égayés de ce jeu narquois. Ce que voyant, pour ajouter au ridicule de son poursuivant, Pompeius entonna gaiement le refrain traditionnel des rétiaires, quand ils veulent narguer le secutor :

Non te peto! Peto piscem!
Quid me fugis, Galle?
Ce n'est pas toi que je veux! C'est ton poisson!
Pourquoi me fuis-tu, Gaulois?

En vérité, ce « Gaulois » ne convenait guère, adressé à un thrèce d'Égypte. Mais la chanson s'exprime ainsi. Et l'allusion au poisson qui décorait le casque de l'alexandriote était assez bonne pour faire passer les délicats sur l'inexactitude du détail; d'autant que Pompeius, illustrant son propos du geste, avait lestement déplié, d'un tournement d'épaule et d'un coup de poignet, le filet, et, le faisant girer en l'air, au-dessus de sa tête, comme une fronde, l'avait déployé dans toute sa forme et sa rondeur. Ce que voyant, il se fit un grand cri de satisfaction dans le théâtre, car les specta-

teurs attendaient ce geste, qui annonçait que le combat entrait dans une phase nouvelle, et que les choses allaient prendre un tour plus sérieux.

— Gaulois toi-même! — vomit Aptus surexcité par le danger et par les rires, et dont la voix, sortant des profondeurs du casque, retentit comme un mugissement de bronze. — Approche un peu, au lieu de danser hors de ma portée, comme une sauterelle! Me prends-tu donc pour une ablette, avec ta résille?

Pompeius cessa de chanter, et se mit à courir en cercle autour de son ennemi, avec une rapidité accrue, se rapprochant à chaque tour, tandis que l'autre faisait volte-face, de peur d'être coiffé par derrière. Puis soudain, comme un arc décoche la flèche, le rétiaire détendu lança le filet, qui s'épanouit en l'air comme une méduse dans la vague, et s'abattit en sifflant, tandis que du bras vivement rejeté en arrière, Pompeius tirait la courroie engagée dans le nœud coulant. Aptus avait levé le bouclier, pour détourner le coup, prêt à l'abandonner, s'il se sentait pris, mais le réseau glissa.

— Manqué! — cria le laniste, — tire en arrière!

Le sabre du thrèce dessina tout autour de lui une arabesque étincelante; mais Pompeius avait redressé son trident, et Aptus qui allait bondir, s'arrêta. Une acclamation formidable accueillit la double parade, et le rétiaire recula, poursuivi du thrèce, pour reprendre en main son filet et le disposer dans ses plis. Il ne songeait plus à chanter. La sueur ruisselait sur ses membres nus frottés d'huile. Irrité de sa maladresse, il tremblait de fureur et de haine, et ne quittait pas du regard son adversaire menaçant. Deux fois encore il lança le filet, mais sans réussir davantage; et sa nervosité croissait, d'autant que le laniste, auprès de lui, multipliait à son endroit les exhortations et les injures, et que les assistants murmuraient. Il reprit une troisième fois son élan, décidé à ce coup d'en finir. Le réseau vola, épanoui, et Pompeius croyait avoir coiffé son adversaire, quand Aptus, d'un prompt revers de lame, trancha le filet de corde par le milieu, dont une partie seulement retomba sur le bord saillant de son casque, et si heureusement pour lui qu'il ne pouvait embarrasser ses mouvements : la moitié du réseau rompu flottait sur son dos comme une

crinière. Le rétiaire furieux, voyant la partie désormais compromise, ayant perdu la plus utile de ses armes, perdit aussi toute réflexion, et rempli d'égarement, se jeta d'un bond au devant du thrèce, dans l'espoir de le bousculer en le frappant de sa lance aux trois pointes, qu'Aptus reçut à plein dans son bouclier. Le choc fut si dur que le trident se rompit, et que les deux hommes s'écroulèrent. Ce qui s'ensuivit fut confus; nul des spectateurs dressés et vociférant n'aurait pu dire exactement qui des deux, emmêlés à terre, et se tordant l'un l'autre au cœur d'un nuage de poussière, allait emporter l'avantage. Pompeius n'avait plus en main que sa dague, dont il s'efforçait vainement de percer Aptus à la gorge, en l'atteignant entre le gorgerin du casque et le rebord de la cuirasse; Aptus, de tout son poids, cherchait à rouler sur son ennemi, en froissant de sa lourde armure sa chair nue... Les deux lanistes, auprès d'eux, criaient et jetaient des conseils. Le groupe enfin s'immobilisa. Pompeius était étendu sous le thrèce, qui maintenait de son genou bardé la main du vaincu au poignard inutile, l'écrasant de son bouclier. Le sang de Pompeins ruisselait de sa face; il étouffait et se sentit perdu. Il entendait les cris hostiles de la foule, et voyait déjà les poings innombrables se tendre, le pousse abaissé vers l'arène. Levant les yeux, il crut apercevoir, sur le gradin au pied duquel il avait roulé dans sa chute, Optata qui détournait la tête, un pan de sa tunique rabattu sur son visage, et qui élevait elle aussi un poing au pouce renversé... Il ferma les yeux. La trompette retentit enfin, qui mettait un terme au combat; et le thrèce vainqueur, dénouant son étreinte, se redressa, attendant que le proconsul, de sa haute loge, décidât.

C'était le troisième combat de la journée. Deux vaincus courageux, déjà, s'étant bien battus, avaient obtenu grâce. Le peuple, fatigué de clémence et déçu, réclamait la mort. Le proconsul porta les yeux autour de lui; il ne vit que des poings abaissés. Devant la volonté du peuple aussi certaine, il ne lui appartenait pas de choisir. Il leva lentement la main, et l'abaissa, le pouce tourné vers la terre. Alors Aptus jeta son bouclier, et se penchant vers Pompeius, d'un seul coup de son glaive court, lui trancha la gorge.

Puis les esclaves apparurent, munis de crochets et de cordes; et en ayant attelé le cadavre, ils l'entraînèrent, en le faisant glisser sur la piste, vers le spoliaire où devaient être jetés et dépouillés les corps des vaincus, tandis que l'épée haute et la visière de son casque relevée, où le maître des jeux venait de poser la couronne, Aptus répondait aux acclamations dont les assistants unanimes saluaient, une fois de plus, sa victoire.

***

Optata réclama le corps de Pompeius pour lui donner comme il convient la sépulture. Elle accomplit correctement les rites, et lava le mort de ses mains, non sans verser de justes larmes. Puis, ayant porté au tombeau ce qui restait de son époux, elle se souvint du vœu qu'il avait exprimé, relatif à son monument, la veille du fatal combat. Elle se mit en quête d'un sculpteur, et n'en connaissant point, elle eut l'idée de demander à la marchande de couronnes du temple de Priape et des Nymphes l'adresse de celui qui avait taillé et gravé son enseigne. Il accepta le pieux travail dont elle offrait de le charger; et à peu de là, une stèle s'élevait sur la tombe encore toute fraîche de Lucius Pompeius. On y lisait exactement ceci :

Retiarius. — Lucius Pompeius, VIIII, natione Viannesis, annorum XXV. — Et plus bas, dans un caractère plus petit : *Optata, conjux, de suo dat.* Ce qu'il faut lire en notre langue : « Au rétiaire Lucius Pompeius, né à Vienne, neuf fois vainqueur, mort à vingt-cinq ans — sa femme Optata a élevé ce monument de ses deniers. »

Est-il certain que la jeune femme de Pompeius, le jour du combat, comme Pompeius l'a cru voir, ait renversé le pouce ainsi qu'elle le vit faire à chacun dans ce moment-là autour d'elle, et décidé ainsi, pour sa part, que celui qui l'avait aimée n'était plus à ses yeux digne de vivre? C'est ce qu'après dix-huit cents ans et davantage il est impossible de dire. On rapportera seulement que cette même Optata, veuve de Lucius Pompeius, dut consentir à peu de là d'épouser en secondes noces le thrèce Aptus d'Alexandrie, vainqueur et meurtrier de son premier mari. Les vainqueurs seuls, quand ils sont

beaux, sont les plus dignes d'être aimés. C'est du moins ce qu'il apparaît au jugement des plus savants épigraphistes, une fois qu'ils ont visité, à Nîmes, où les pierres parlent, le précieux Musée Lapidaire. On y voit, en effet, un deuxième cippe, semblable au premier, où l'on peut lire, tout de même, cette autre inscription :

Trex. — Aptus, natione Alexandrinus, XXXVII. Optata, conjux, de suo.

Ce qu'il y a lieu de traduire, pour les personnes qui n'entendent plus le latin : « Au thrèce Aptus, d'Alexandrie, trente-sept fois vainqueur, — sa femme Optata a élevé ce monument de ses deniers. »

On conclut qu'Aptus, fixé à Nîmes par l'amour, y mourut à son tour, après une glorieuse carrière, dans le cirque, et que sa veuve entendit lui rendre, avec une fidèle exactitude, les mêmes honneurs qu'elle avait une fois déjà rendus à son premier époux. Elle n'a point changé la formule. On ne sait pas autre chose d'elle. C'était sûrement une femme d'ordre, mais elle manquait un peu d'imagination.

ÉMILE HENRIOT

FIUME

OU

LA DERNIÈRE CROISADE[1]

Le 12 septembre 1919, le navire anglais portant un premier contingent de policiers maltais était dans les eaux du Carnaro, à l'heure même où Gabriele d'Annunzio entrait dans Fiume.

Seuls, ceux qui étaient là peuvent décrire ce que fut l'entrée, *la santa entrata.*

Un cortège frénétique escorta la voiture du libérateur jusqu'au palais du Gouvernement. Là, de brèves palabres s'engagèrent; au nom de l'état-major interallié, un général italien tenta de faire rebrousser chemin au poète. Il lui représenta la gravité de la rébellion, ses conséquences possibles. « *Vous qui êtes si intelligent, vous devriez pourtant comprendre...* — *Ah! vraiment,* répondit d'Annunzio, très calme, *je suis si intelligent...* VERAMENTE... » Et il ne bougeait pas. Dans l'entre-temps, les *granatieri* prenaient possession du palais. Bientôt, les pavillons alliés étaient amenés, avec tous les honneurs. Seul le drapeau italien flottait sur la ville. Le Commandant, les légionnaires, la population n'avaient plus qu'à veiller à l'organisation, à la défense de la cité conquise.

L'impression — à Rome et dans l'univers entier — fut énorme. M. Nitti entra dans une violente colère et menaça de foudroyer les rebelles. Il est juste d'observer à ce propos que — contrairement à ce que l'on a cru longtemps en Occident et aux États-Unis — le Gouvernement italien ne cessa — du 11 septembre 1919 aux journées sanglantes de décem-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

bre 1920 — de se comporter en ennemi des légions fiumaines. Si Nitti et Giolitti n'ont pas eu plus tôt recours à la force pour se défaire de Gabriele d'Annunzio, c'est qu'ils craignaient par-dessus tout les complications, à l'extérieur, et plus encore à l'intérieur du pays. Cette attitude hostile du gouvernement central distingue l'expédition de Fiume d'autres « coups de main » semblables, comme l'occupation de Wilno par le général Zeligowsky.

Pendant quinze mois, la ville italienne et ses défenseurs n'ont dû compter que sur leurs ressources propres. Une aide matérielle pouvait leur venir du dehors. Les émigrés italiens d'Amérique, la Croix Rouge, les souscriptions publiques comme celle du *Popolo d'Italia* furent d'un grand secours aux assiégés. Pour ce qui est de la résistance morale, légionnaires et fiumains durent vivre sur leur propre fonds.

Ce qu'il y a de véritablement extraordinaire dans cette entreprise, c'est que l'enthousiasme délirant de la première journée se soit maintenu, ait conservé son intensité.

Fiume a souffert, heureuse de souffrir pour « l'Amour qui n'est pas aimé ».

***

Avec l'isolement, l'exaltation s'accroît : la vie incertaine se colore d'un héroïsme quotidien qu'illumine la présence pathétique du Commandant.

On n'est pas sans danger sublime pendant tant de mois.

C'est ainsi que se crée, petit à petit, cette atmosphère de perpétuel 14 juillet qui saisit le nouveau venu. Cortèges et retraites aux flambeaux, fanfares et chansons, acclamations, danses, fusées, feux de joie, flots d'éloquence.

Dans les humbles demeures de Cittavecchia, les femmes ont enlevé les images sacrées. C'est devant le portrait de Gabriele d'Annunzio que brûlent les petites lampes.

V

Je me suis complètement fiumanisé (c'est ainsi que l'on dit).

Je vis désormais de la vie ardente des légionnaires; je cherche à leur ressembler le plus possible.

Les travaux et les jours se succèdent; le reste du monde

nous apparaît comme quelque chose de gris et de vague, l'*aer perso* dont parle Dante.

Acteur ou spectateur, compagnon ou observateur, disciple ou frondeur, je jouis infiniment de voir ce que je vois, d'entendre ce que j'entends.

Je considère attentivement le prodigieux phénomène dans ses grandeurs et dans ses petitesses, dans sa puissance et dans sa faiblesse. La vision nette et exacte des choses est ce qui frappe le plus en lui.

Les légionnaires ne sont pas indignes d'un tel chef.

Les légionnaires... une armée qui n'a rien d'une armée, une garnison qui ne ressemble pas à une garnison... des insurgés qui sont peut-être aussi des chouans... des gardes blancs qui sont plutôt des gardes rouges... des rebelles qui sont des soldats disciplinés... des pirates qui ne pillent que pour nourrir des affamés...

Les légionnaires... vétérans de quatre années de guerre, volontaires adolescents qui ont déserté les bancs de l'école pour s'enrôler... bataillons entiers, fatigués de mener une vie morose dans la « zone d'armistice » et qui ont suivi dans l'*impresa* leurs lieutenants de vingt ans.

Les légionnaires... officiers supérieurs un peu étonnés de se trouver là, et qui ont accepté l'étrange situation... et les limogés qui sont accourus... et les aviateurs qui ont amené leurs avions dans la montagne, dans l'aire inaccessible de Grobnicko... et les officiers de marine qui rentrent le soir dans leur étroite maison d'acier, et ceux qui se sont réunis pour former cette étrange et turbulente cohorte du *battaglione ufficiali* et qui passent des journées entières dans des cafés plus ou moins à musique... et les quelques privilégiés, desservants du temple, familiers des êtres du palais, qui vont et qui viennent dans l'air torride des seize ou vingt bureaux, le jour, la nuit (les heureux, les rares, les élus — je suis du nombre, seul civil parmi eux — qui peuvent, à toutes minutes, entendre, voir, entrevoir ou deviner le Commandant).

Et ceux qui ne viennent jamais au palais où fleurissent l'intrigue, la jalousie, la calomnie, ceux qui demeurent avec leurs soldats aux avant-postes; modestes, sacrifiés... les plus enthousiastes peut-être!

Les légionnaires... étrange réunion d'hommes de tout âge, de toute condition sociale, de toutes les régions de l'Italie. Ils étaient huit cents le 12 septembre, ils furent mille le lendemain, puis deux mille, cinq mille, huit mille. Il en venait de tous côtés, de la mer, de la terre et du ciel! Bientôt ils furent trop dans la ville bloquée et affamée; le Commandant fit annoncer que l'on n'acceptait plus de volontaires. Fiume, isolée du reste du monde, refermait à son tour ses portes sur sa souffrance. Désormais, nous pouvions nous compter, nous observer les uns les autres. Nous sommes les pèlerins du même sanctuaire, les passagers du même navire. Où allons-nous? Qui pourrait le dire?

Quels sont nos « buts de guerre »? Il serait difficile de préciser...

Au-dessus de nous, il y a Gabriele d'Annunzio qui nous guide.

A quel parti politique s'apparentent les légionnaires? A tous les partis, je crois. Nationalistes et internationalistes, militaristes et antimilitaristes, républicains et monarchistes, conservateurs et syndicalistes, cléricaux et anarchistes, impérialistes et communistes, il y a de tout parmi nous.

***

A un congrès de la Troisième Internationale, à Moscou, un délégué italien se mit à parler de la prochaine révolution sociale en Italie et à vanter la puissance du parti « socialiste officiel ». Lénine interrompit brusquement l'*onorevole* : « Il n'y a en Italie de révolutionnaire que Gabriele d'Annunzio. »

***

« Je voudrais qu'un régiment de légionnaires fiumains défilât devant un colonel anglais », écrivit un jour un correspondant du *Morning Post*. Certes, il eût été bien surpris, le colonel britannique, comme l'eût été à sa place n'importe quel colonel de n'importe quelle armée du monde!

Poignard au flanc, la gorge nue, les cheveux démesurément longs, les *arditi*, avec leur chaperon noir et leur chemise de

toile noire, ne ressemblent pas aux militaires de ce siècle.

Les *arditi* ne constituent qu'une minorité parmi les légionnaires. Mais au fur et à mesure que la vie fiumaine s'organise, les autres contingents subissent l'attraction de cette troupe extraordinaire.

Cavaliers et fantassins, colonels et caporaux, artilleurs, aviateurs et jusqu'au poète américain Henry Furst, tout le monde veut être *ardito*; tout le monde veut porter sur la manche gauche le glaive brodé. Bientôt, les légionnaires acquièrent une silhouette qui leur est propre. Nuances imperceptibles tout d'abord. Les *bersaglieri* arborent les mêmes plumes et courent de la même façon; les officiers de cavalerie du régiment *Piemonte Reale* conservent leur grâce hautaine, les *granatieri* leur sobre élégance... pourtant, quelque chose est changé en eux : un nouvel esprit les anime.

Et peu à peu, l'uniforme se métamorphose en même temps que les âmes. Un jour, les fantassins échancrent leur tunique : des parements rabattus le col nu surgit, que le vent marin fera de bronze. Plus tard, ils voudront tous porter le poignard à la ceinture.

L'été, le commandement de Fiume s'emparera des dépôts abandonnés par les alliés; dans les tentes fauves de l'*Armée d'Orient*, nous nous taillerons des uniformes de parade et de fantaisie; les *arditi* eux-mêmes modifieront leur tenue; plusieurs officiers parsèmeront d'étoiles d'argent le sombre chaperon et se barreront la poitrine de fourragères noires. Un nouvel esprit les anime...

Il y a beaucoup d'officiers à Fiume. Énormément. Mais les sous-officiers croissent en nombre; en effet, le commandement crée des caporaux, des sergents, des adjudants. Il faut bien le reconnaître : l'aspect de ces personnages chamarrés de galons, la poitrine ornée de rubans multicolores, est étrange. Décorations de guerre, témoignages d'une valeur éprouvée; ruban de Fiume, amarante, jaune et bleu; ruban noir des *arditi*; et voici le ruban de Zara, écarlate.

Tout au bout de Fiume, dans le delta de l'Eneo (le fameux *Porto Baros* dont il sera tant question dans la suite), les *arditi* parmi les *arditi* se sont retranchés : *Compagnia d'Annunzio, la disperata!* Quelle vie de joie et de jeux ils mènent,

dans leurs baraquements isolés, devant la mer, ou sur les collines qu'ils escaladent en courant!.. Les voici, le torse nu, sur l'arène de Cantrida, s'exerçant au lancement des grenades, aux sauts en hauteur; d'un coup de sifflet, celui qui les commande, Rossi-Passavanti, les rassemble ou les disperse.

Ils défilent devant le Commandant; d'un geste unique, deux cents mains brandissant des poignards se tendent vers lui; le pavillon noir s'incline et deux syllabes hurlées par deux cents poitrines, résonnent devant la mer :

A NOI!

***

Il y a une femme parmi les *arditi* de la *d'Annunzio*. Une femme portant sur une étroite jupe « gris-vert » la tunique aux revers noirs. Elle est « lieutenant », participe aux marches, aux exercices; avec une grâce virile, cette âme bien trempée se plie aux nécessités du blocus. Veillant au moral et à la discipline de « ses » troupes, plaidant leur cause auprès du commandant, on la voit sans cesse aux côtés de Rossi-Passavanti. Un roman s'ébauche. Un beau jour, le chef de la *disperata* épousera la marquise Incisa di Camerano; c'est Igliori, le futur lieutenant de Mussolini, qui prendra le commandement de la *compagnia d'Annunzio*.

***

Accoutumés que nous sommes aux cortèges, aux défilés, aux cérémonies fascistes, les fastes des *arditi* fiumains ne nous surprennent plus guère. Ce mode de vivre nous apparaissait alors dans toute sa nouveauté. C'était une sorte de création lyrique, chaque jour renouvelée, une exaltation collective, ingénue, spontanée comme les premiers poèmes des peuples jeunes. Gabriele d'Annunzio, que les légionnaires saluaient alors du nom de *Duce*, imprimait le sceau de son génie à toutes les manifestations de ses fidèles.

Que ceux-là mêmes (ou tout au moins beaucoup d'entre eux) soient devenus deux ou trois ans plus tard les partisans d'une autre cause ne doit pas nous étonner outre mesure. Ils

retrouvaient les uniformes, les chansons, les acclamations, les coiffures et jusqu'aux tournures oratoires qui leur étaient chers; il leur était accordé de fronder, de mépriser et enfin de combattre le gouvernement établi. Il leur fut donné de marcher sur Rome, comme la légion de Ronchi avait marché sur Fiume. Ils croyaient donc — en toute bonne foi — poursuivre la même lutte et servir le même idéal.

Ainsi, les soldats d'Austerlitz et de Wagram, qui étaient les engagés volontaires de 92, auraient été bien surpris d'apprendre qu'ils ne défendaient plus la Révolution en « veillant au salut de l'Empire ».

***

Les légionnaires supportent mal les vexations que leur infligent l'armée régulière et les autorités. Bientôt, la vengeance s'organise : et ce sont les *beffe* inoubliables, les fameux coups de main : *colpi di mano*, la plus grande joie des *arditi*, la rage folle des bureaucrates et des gendarmes; parcs d'automobiles dévalisés, camions volatilisés, trains que l'on fait dévier de leur route. Un jour, des patrouilles débarquées à Volosca, sur la côte istrienne, s'emparent de quarante-six énormes chevaux de trait et les amènent à Fiume. Une autre fois, à quelques kilomètres de la ville, une embuscade d'*arditi* arrête l'auto du général Nigra, qui est conduit au palais sous bonne escorte. On l'y retient trois jours, on le traite de la façon la plus courtoise, histoire de lui prouver que nous ne sommes pas ces *manigoldi*, ces bandits dont il a dit tant de mal.

***

La Croix Rouge italienne ravitaille la population civile. Mais les légionnaires, de quoi vivent-ils? Les souscriptions ouvertes en Italie ont produit des sommes considérables. Le seul *Popolo d'Italia* a recueilli plusieurs millions que le directeur de ce journal, Benito Mussolini, est venu apporter lui-même au Commandant. Les colonies italiennes de l'Argentine et du Brésil ont envoyé des fonds aussi. Malgré cela, nous manquons de vivres et de vêtements. Que faire? *Colpi di*

mano! Il y a la piraterie. Pendant des siècles, les *Uskocchi*, les pirates du Carnaro, ont rançonné les galères de la Sérénissime.

Pourquoi donc aurions-nous une flotte et des « Mas » gracieux et rapides?

Parfois nos marins viennent éteindre un phare dans les parages de Laurana, en Istrie. Derrière les rochers de Cherso, dans la nuit sans lune, le lévrier des mers épie. Quelques instants suffisent pour arraisonner un navire et lui imposer le chemin de Fiume. A nous le « cargo » rempli de blé! A nous le transport chargé de munitions, à nous le transatlantique bourré de richesses! On trouva de tout à bord du *Persia* qui faisait route vers l'Extrême-Orient : des conserves, des cartouches et du champagne destiné à l'état-major de l'amiral Koltchak, des pneus, des bottines et même un ambassadeur assez étonné de l'aventure et que l'on relâcha le jour même.

***

Un soir, grand émoi au palais de Fiume : murmure lointain; une rumeur qui grandit, ombres en marche, lumières dansantes; piétinements précipités. Une cohorte tumultueuse envahit le vestibule, s'élance dans les vastes escaliers; ce ne sont pas les Djinns, ce sont les *Uskocchi*. Ils portent à la lueur des torches le butin précieux : deux coffres pesants qu'ils viennent de saisir à bord d'un bateau en route pour l'Albanie. Les serrures tiennent bon, ne cèdent pas; enfin, elles sont forcées : rixdales et doublons se répandent soudain, et les billets en liasses.

Les caissiers de l'expédition font emporter le trésor (près de trois millions). D'ailleurs, il n'y a rien à craindre : pas une de ces mains crispées sur le fer ne se refermerait sur le plus sordide de ces billets de vingt sous, pas une! Les torches fument; on se croirait dans la halle d'un viking nordique. Et voici le Commandant. Un chant s'élève, le chant des *arditi* :

Giovinezza, giovinezza
Primavera di bellezza.

La jeunesse, le printemps, la beauté? N'est-ce pas le même chant qui, jadis, fleurissait aux lèvres du Magnifique?

Quant'è bella giovinezza
che ci fugge tuttavia[1].

VI

Vaste, confortable, quelconque. Le voilà décrit, le palais de Fiume.

Affreusement quelconque.

Ce ne sont que festons... et du plus mauvais goût. Un double escalier de marbre conduit au grand atrium vitré, qui voudrait être de style Renaissance et qui ressemble au hall d'un établissement hydrothérapique. Je vous fais grâce de la salle à manger, du salon blanc, des trois *loggie* de marbre jaune, au premier étage, donnant sur l'atrium.

Il y a de beaux tapis au pied de l'escalier; et deux brûle-parfums chinois, de bronze : mais on cessera de les voir vers la fin du mois de novembre.

Le reste... à tous les murs de toutes les salles, des magnats sont accrochés; énormes, joufflus, barbus, dédaigneux, renfrognés; tous les gouverneurs de Fiume, depuis le début du XVIIe siècle!

***

N'entre pas qui veut au palais, *a palazzo* comme disent les légionnaires; des sentinelles veillent à toutes les issues. Il faut franchir plusieurs rangs de gardes pour arriver au deuxième étage où demeure le Commandant, où il reçoit ses visiteurs, où ne peuvent accéder sans se faire annoncer que les officiers d'ordonnance et les secrétaires.

Ardisco non ordisco[2], est-il écrit sur le papier à lettres, sur les proclamations. *Ardisco non ordisco*, répètent les articles de journaux... hélas! La fière devise cesse d'être vraie au bas de l'escalier jaune. Cinquante, soixante officiers, très jeunes pour la plupart, ont connu tout à coup la griserie du pouvoir,

1. Combien est belle la jeunesse qui nous fuit sans cesse.
2. *J'ose, je ne trame pas*, ou encore : *hardir non ourdir*.

l'orgueil de devenir « de petits personnages ». Des clans se forment; des clans qui se combattent et se dénigrent entre eux. Chacun de nous a ses protecteurs et ses protégés, ses flatteurs et ses envieux. Ceux qui sont le plus près du Commandant (surtout les plus jeunes) sont en butte aux attaques sournoises ou impétueuses de tous ceux qui voudraient être à leur place. Que n'a-t-on pas dit de notre cénacle, de la Cour byzantine de notre Basileus? Le *Tempo* de Rome n'a-t-il pas gravement annoncé que nous avions séquestré le Porphyrogénète?

Non, vraiment, il ne saurait être question de Byzance...; il suffit de faire un tour à la *mensa* pour s'en convaincre. Il y a trois salles à manger au *Comando*. Je fais partie de la *mensa* nº 1, celle même du Commandant. La table y est frugale; le pain presque noir; le café détestable. Le Commandant déjeune ou dîne souvent dans sa chambre; alors sa place reste vide. La *mensa* nº 1 est plutôt morne. Seuls, les chefs de service ont droit d'y prendre place; beaucoup sont des colonels, des majors. Parmi tous ces uniformes, mon veston fait tache. On me propose à plusieurs reprises de devenir sous-lieutenant de la *Légion Dalmate*, corps irrégulier dont fait partie mon collègue américain Furst! Je refuse. Mon costume me confère une indépendance complète et même un certain prestige.

Plusieurs fois par semaine, l'aspect de la *mensa* change; la table se couvre de fleurs et de cristaux dorés.

Nous sommes trente, trente-cinq, quelquefois quarante.

Il y a des visiteurs, des visiteurs venus de loin, et le Commandant ne manque jamais de les traiter à sa table. On ajoute des hors-d'œuvre au programme. On fait venir des gâteaux de chez Piva, le pâtissier breveté (il a reçu des lettres-patentes autographes, agrémentées d'une devise latine : *Etiam ex amaro dulcedo*). Il y a du champagne ou quelque chose dans ce genre (*le Persia!*) et même des pralines. On invite deux ou trois Fiumains d'importance : quelquefois aussi leurs femmes.

Une heure. Les invités déambulent dans l'atrium comme s'ils attendaient le train. Des coups de gong retentissent — grand branle-bas. — D'une petite porte surgit tout un cortège, comme lorsque midi sonne à l'horloge de la cathédrale de Strasbourg : d'Annunzio, son officier d'ordonnance, ses secré-

taires; présentations. Les assistants, soudain silencieux, sont tout étonnés de le trouver aimable, souriant, accueillant; ils s'attendaient peut-être à le voir paraître sur une *sedia gestatoria*.

Le comité *pro-Fiume* de Bologne, ou de Naples ou de Venise. Un député ayant échoué aux dernières élections — un journaliste de Chicago, son kodak à la main; ou bien encore un poète japonais, un écrivain français, voyageur ès lettres, ou une propagandiste belge. A chacun le mot qu'il faut, le sourire qui charme.

Je me rappelle tout ce qu'il a dit ou presque!

J'ai un aide-mémoire : un petit carnet bleu qui ne me quitte jamais; à table, je le pose ouvert sur mes genoux, sous ma serviette; par moments, j'écris un mot au crayon, à l'aveugle.

Un jour, le manège est découvert; on se moque de moi; le Commandant rit; au fond, il est enchanté.

Tout ce qu'il dit n'est pas mémorable; mais on n'oublie aucune de ses paroles.

Le moment des discours arrive. Il se lève. Tout le monde se lève. Vocatifs enflammés : « O vous qui venez de... », et surgissent devant nous la *Rossa Bologna*, la *dolce Venezia*, la *Firenze di Dante*; souvent un adjectif possessif s'ajoute au nom de la ville : la *dolce mia Venezia, mia Firenze*. Il remercie les visiteurs d'être venus et leur donne le message oral : « Vous direz à vos concitoyens que Fiume, que les légionnaires, que le monde, que moi... ». Les étrangers entendent nommer leurs gloires nationales : Shakespeare et Milton, Abraham Lincoln, Victor Hugo, le roi Albert; il y en a pour tous les clochers et pour toutes les patries. Au moment de l'*Alala* final, lancé en chœur par tous les convives, bien des yeux se remplissent de larmes. Les orateurs répondent avec plus ou moins d'éloquence. Une fois, Harukichi-Schimoï dit des vers japonais.

Cette scène se répète devant moi plusieurs fois par semaine. Et pourtant, dans ces improvisations sur un thème qui ne varie pas, dans ce motet sur un *continuo* sans fin, que de trouvailles heureuses, que d'expressions fraîches comme des framboises ou sonores comme des cloches!

De quel enchantement sommes-nous le jouet? A quelle

source mystérieuse Gabriele d'Annunzio va-t-il puiser tant de trésors?

Indeficienter. L'urne jamais tarie...

Il a dit un jour :

« Le secret de Fiume est la vérité du monde. »

Nous retournons au travail; un petit escalier mal éclairé mène au deuxième étage. Le Commandant rentre dans sa chambre.

Et voici la *Segreteria particolare.*

Pauvre, pauvre Eugénio Coselschi! Mutilé de guerre, je crois que le délicat poète florentin a dû faire preuve de plus d'abnégation, de plus d'héroïsme, de plus de résignation dans les antichambres de Fiume que dans les tranchées du Carso. Je fus pendant trois mois le témoin de son martyre, le spectateur compatissant de sa souffrance sans fin.

Que fait le secrétaire particulier? Tout. Il règle les audiences, établit le programme de la journée, trie le courrier, soumet au Commandant les extraits de la presse italienne et étrangère; et il reçoit les visiteurs. Les visiteurs? Les hommes politiques, les personnages militaires, voire ecclésiastiques, les journalistes, les amis personnels; les émissaires, les solliciteurs, les admirateurs; les admiratrices! Et ce n'est pas tout : les raseurs, les tapeurs, les maîtres-chanteurs, les aventuriers; les aventurières! Comment reconnaître le bon grain? Comment répondre à cette foule inexorable, qui ne laisse pas un instant de répit, qui afflue de tous les points de l'univers devant cette porte, et qui s'assied, et qui s'installe, et qui se prépare à un siège en règle! Chacun a un pli à remettre, un message urgent à délivrer : il faut qu'il voie d'Annunzio, ne fût-ce qu'un instant. Presque toujours, il s'agit de choses futiles! Comment refuser sans froisser, promettre sans avoir l'intention de tenir, faire patienter sans décourager, trouver un prétexte plausible ou non? Simuler des sorties qui n'ont pas lieu, inventer des migraines qui n'existent pas? Coselschi se tire d'affaire avec une maîtrise prodigieuse. Ce n'est jamais la faute du Commandant, qui ne demanderait pas mieux, qui voudrait, qui serait heureux... Conciliant et courtois, le *segretario particolare* ne refuse ni les paroles de consolation, ni les gestes d'affectueuse exhortation : sa voix a les accents d'une

affliction sincère, d'une sympathie navrée quand il s'agit d'éconduire... « Le Commandant a promis... » Le Commandant promet toujours. Et comme il se trouve dans l'impossibilité matérielle de tenir ses promesses sans nombre, tout se passe comme si le seul coupable était Coselschi.

Pauvre, pauvre Coselschi! Sur sa tête s'amoncellent les ressentiments et les rancunes.

Un autre, à sa place, ne serait pas demeuré trois jours. Coselschi réussit à se maintenir pendant près de neuf mois...

Un jour de mauvaise humeur, Gabriele d'Annunzio le renvoie d'une façon cruelle. Il ne le fera pas coudre dans un sac de cuir et précipiter dans le Carnaro, comme ses ennemis avaient menacé de faire eux-mêmes si la *segreteria* n'était pas supprimée et le secrétaire éloigné.

Quelques semaines plus tard, le Commandant ne sera que trop heureux de retrouver Eugénio, plus dévoué, plus attaché, plus fidèle que jamais, militaire et pourtant humain, avocat prudent et malgré cela poète mélodieux.

***

Les personnages les plus inattendus et les plus singuliers défilent devant nous. Un Piémontais vient proposer un système politique et philosophique destiné à donner le bonheur aux hommes. Il s'agit de créer une institution universelle et impériale sur le type du Sénat romain.

Un poète a composé une ode d'environ cinq cents vers en l'honneur du Commandant. Il prétend lui lire son ouvrage. Le voici, long, émacié, sanglé dans une redingote noire, son rouleau de papier dans la main gantée de noir; on dirait la statue d'un homme d'État, près d'une gare.

Il insiste, il se désespère, il vient de si loin... Coselschi s'attendrit... il verra d'Annunzio pourvu qu'il renonce à lui réciter son poème et se contente de lui offrir le manuscrit. Le poète est amené dans l'antichambre. La porte s'entr'ouvre.. accueillant comme toujours, le Commandant s'avance... mais une voix caverneuse s'élève, solennelle, prophétique :

O vate che dal ciel...

Malheur! Le poète avait appris son ode par cœur!

Il n'y eut pas moyen de l'arrêter...

***

Une autre fois, une délégation de sous-officiers apporte une harangue latine; elle commence ainsi :

NOS LEGIONARES...

L'auteur des *Élégies romaines* laisse passer sans broncher l'énorme faute de latin : quand la lecture est terminée, il offre un de ses livres *all' eccelentissimo umanista.*

***

Mais en général les visiteurs sont moins pittoresques.

Gabriele d'Annunzio est surtout populaire dans les classes moyennes; étrange destinée du génie : l'auteur des *Laudi* est prophète en son pays, mais il est un prophète bourgeois. Cela se comprend. Plus que ses vers, ses romans sont lus, lus et relus avec amour par des millions de lecteurs. Le *Piacere*, le *Fuoco* exaltent surtout les imaginations bourgeoises; le peuple ignore les mystères du luxe et de la vie mondaine et ne désire pas les connaître. Et les gens du monde ne se reconnaissent pas toujours beaucoup dans les « chromos » dannunziens. Ces rivières de brillants, ces parures de rubis, de béryls et de turquoises ne ravissent que le seul Stelio Effrena.

Les visiteurs italiens du Commandant se recrutent surtout dans les classes moyennes : institutrices, employés, fonctionnaires, commerçants; en résumé, les lecteurs du *Piacere* plutôt que ceux des *Laudi* ou des *Elegie romane.*

***

Mais ses correspondants! Il reçoit des centaines de lettres tous les jours : et nous sommes seuls à les lire!

Donne ch'avete intelletto d'amore... n'écrivez pas au poète, c'est inutile... Les admirations les plus bizarres se manifestent : un parfumeur envoie douze tubes de pâte dentifrice... un ouvrier canadien envoie un dollar et s'excuse de ne pouvoir donner davantage... un petit garçon japonais demande des timbres et il appelle le Commandant « son oncle ».

Un Italien établi à Buenos-Ayres écrit : *Depuis des années je lis et j'admire vos œuvres, que je conserve à la place d'honneur, entre les livres de Matilde Serao et ceux de Carolina Invernizio.*

Une dame annonce qu'elle a une maladie des yeux et demande un conseil, peut-être un remède, à Gabriele d'Annunzio.

Tous les genres épistolaires connus sont représentés : depuis la lettre d'amour werthérienne jusqu'à la déclaration en style *Pilules Pink* qu'on lit à la dernière page des journaux.

Une folle, accoucheuse dans le Finistère, nous bombarde de missives incohérentes.

Des personnages fameux écrivent quelquefois des lettres stupides; mais la discrétion s'impose...

***

A l'occasion de « l'expédition de Zara » je rédigeai mon premier communiqué. Je n'ai pas pris part à cette promenade marine qui fut l'occasion d'un serment fameux et donna lieu à un retour mémorable : triomphe naval, cortège de navires fleuris et pavoisés... je n'ai pas pris part à ce voyage et, n'étant pas historien, je n'en parlerai pas. Mais comment oublier ce contre-torpilleur enseveli sous les chrysanthèmes roses, flottant sur l'eau comme une mince corbeille!

***

Le Commandant est satisfait de mon travail; le 28 novembre, je reçois l'*Encomio Solenne* : je suis cité à l'ordre de l'armée.

VII

Un petit bruit doux et régulier : une lime d'orfèvre; la plume égratigne le grand papier à devise historiée; la plume capricieuse qui s'arrête parfois, reprend sa course : burin, poinçon, stylet. Très vite la large feuille blanche se pare d'une arabesque, puis une autre feuille blanche, puis une troisième (d'Annunzio n'écrit jamais au verso des pages). La main très pâle, où luisent deux émeraudes cabochons, est crispée sur

l'instrument du travail, comme si l'écrivain voulait faire passer les effluves nerveux de son corps dans le morceau de bois insensible, dans ce fer minuscule et terrible. Un léger *crescendo* : un trait pesant et droit souligne la signature autoritaire, déchiquetée comme la Dent du Midi. Un instant de silence — il relit rarement et ne rature jamais — une parole brève, et puis, de nouveau, une feuille blanche... Un petit bruit doux et régulier...

Il me suffit de fermer les yeux pour revoir le papier à devise : *Hic manebimus optime* ou *Cosa fatta capo ha* ou *Ardisco non ordisco*, et pour le revoir, lui, Gabriele d'Annunzio, assis à sa table et penché sur le métier.

Comme une mélodie intérieure dont les accents ne doivent jamais se perdre, sa voix persiste dans ma mémoire; sa voix, harmonieuse et douce à la fois, d'un timbre tout particulier. Quel charme dans ces inflexions suaves et pourtant bien articulées, martelant les syllabes, appuyant, sans en oublier aucune, les consonnes redoublées, faisant vibrer les voyelles! Quel charme dans cette voix lente et mystérieuse, descendant parfois à un pianissimo, murmure à peine perceptible, laissant tomber la phrase dans le brouillard d'un point d'orgue, pour la relever tout à coup, étincelante, rapide, incisive comme la lueur d'un acier dans la nuit!

Ceux qui l'ont entendue ne l'oublieront jamais.

« Mon cher ami, merci. J'ai reçu votre lettre; guérissez vite; ici, on va de misère en misère. Et sans cesse les hommes rapetissent, tandis que sans cesse grandissent les destins! Conservez-vous à l'amitié pure de votre

GABRIELE D'ANNUNZIO »

Quelques lignes... un billet fugitif... dans ma chambre de malade, j'ai entendu le cri de détresse d'une âme.

La situation fiumaine devenait très troublée au milieu du mois de décembre 1919. Les négociations entamées avec le gouvernement de M. Nitti étaient sur le point d'aboutir.

Le général Badoglio avait présenté, au nom du Gouvernement italien, un projet de *modus vivendi* que le Conseil National de Fiume avait approuvé, après avoir obtenu de légères modifications.

En résumé, le gouvernement prenait acte de la volonté exprimée par la libre ville de Fiume le 30 octobre 1919 et s'engageait : à ne reconnaître aucune solution du problème différente de celle que voulait la ville; à donner à Fiume tous les moyens nécessaires à la reprise de sa vie économique; à respecter la milice locale (légion fiumaine); enfin, à faire occuper la ville par des troupes exclusivement italiennes et à garantir l'intégrité du territoire fiumain.

Le résultat le plus tangible de ce *modus vivendi* était, pour l'astucieux Nitti, d'éliminer d'une façon élégante Gabriele d'Annunzio. On savait que le Commandant ne resterait pas dans Fiume. Il s'en irait donc à Tokio, à Venise, où il voudrait et tout serait dit.

***

Mais le peuple de Fiume ne l'entendait pas de cette oreille. Dès qu'ils surent la vérité, que l'acceptation du *modus vivendi* aurait pour conséquence immédiate le départ du Commandant, les Fiumains descendirent dans la rue. Alors, pendant plusieurs jours, se déroulèrent des scènes étranges; des centaines de femmes et d'enfants se pressaient devant la grille du palais, invoquant d'Annunzio, implorant son intervention contre le Conseil National.

Quand il sortait, une foule l'entourait, le pressait de toute part, s'accrochait à ses vêtements, pleurait. Une foule en pleurs... J'avais ri naguère à la lecture du *Boris Godounow* de Pouchkine, en songeant à ce qu'un tel spectacle avait d'absurde... Je l'ai vu, ce spectacle, je l'ai vu et je n'en ai pas été ému! Je n'ai pas compris alors la véhémence lyrique de cette foule, décidée à tout pour garder son sauveur, pour ne pas l'abandonner dans l'heure de l'épreuve. Je n'ai pas compris la leçon de cette foule. La suspicion continuelle, les violences de langage et la brutalité de certains gestes me faisaient horreur.

Les scènes de tumulte et de sauvagerie se succédaient.

Les légionnaires étaient de plus en plus excités; le bruit courait parmi eux de la prochaine arrivée de contingents français, qui attendaient la signature de l'accord entre les

troupes régulières et les rebelles pour venir occuper la ville au nom de la Conférence de Versailles.

Dans l'entretemps, le major Reina, celui qui avait été le premier aux côtés de Gabriele d'Annunzio, la nuit de Ronchi, était arrêté sous une sotte accusation de « trahison ». A la vérité, Reina, plus soldat que diplomate, n'avait jamais oublié, lorsqu'il négociait avec le général Badoglio, qu'il parlait à un supérieur et non à un « plénipotentiaire ». Il n'avait pas fait preuve de toute la fermeté nécessaire; certes, il n'était pas *in the right place*, en qualité de chef d'état-major du Commandant. Rien dans son passé de combattant valeureux, de militaire professionnel, ne le désignait pour être le porte-parole de d'Annunzio, en rébellion ouverte contre tout ce qui était contrainte, hiérarchie, routine dans l'univers. Pourtant son arrestation, exigée par une masse turbulente de jeunes officiers, me surprit douloureusement. Enfermé dans sa chambre du « Comando », voisine de celle où je travaillais, Reina attendait la décision de ses juges. La pensée qu'il y eût un *Bonivard* au palais de Fiume m'était insupportable; quelles que fussent ses erreurs, l'ancien chef d'état-major du Commandant ne méritait pas un tel traitement.

Le 19 décembre 1919, j'annonçai à Gabriele d'Annunzio ma décision de quitter Fiume. Il n'essaya pas de me retenir. « Vous étiez, me dit-il, le témoin; vous pouviez devenir l'historiographe de l'*impresa*; vous ne l'avez pas voulu. » Je lui dis mes griefs. « Je ne permets à personne de critiquer la conduite de mes officiers », répondit-il sèchement; puis il m'affirma de nouveau que le contre-torpilleur français *Touareg* se trouvait dans les eaux d'Abbazia; c'était faux, mais il était de bonne foi, ses informateurs l'ayant (à dessein peut-être) mal renseigné. « Je n'aime pas de dire aux gens des choses désagréables, déclara-t-il pour finir; ceux qui ont été mes compagnons ne cesseront pas de l'être; mais on reconnaîtra les bons Fiumains des mauvais. »

***

Le lendemain, un petit bateau m'emmenait à Volosca, près d'Abbazia, d'où je gagnai Venise sans difficultés.

Contact brusque avec la réalité; retour à la vie médiocre; lamentation de l'Europe déçue. Venise indifférente me parut le plus provincial des séjours. Si l'on y parlait de Fiume, à midi, sur la piazza, côté soleil, entre Quadri et Lavena, c'était pour colporter de ridicules histoires d'orgies néroniennes, de banquets où l'auteur des *Laudi* était tour à tour Balthazar ou Trimalcion, et ses compagnons les chevaliers de Dieu sait quelle Table ronde!

Le lendemain matin, un courrier de Fiume m'apportait des lettres : immédiatement, je reconnus la sienne.

« Mon cher ami — ici tout est redevenu tranquille; et le Conseil National m'a proclamé pour la troisième fois le sauveur de Fiume. Les déclarations du Gouvernement prouvent que moi seul j'avais vu clair. « Le borgne est roy entre aveugles. »

Votre absence nous peine, et votre travail nous manque. Nous ne désespérons pas de vous revoir ici. Le bon Furst voulait partir ce soir pour aller vous chercher. Il est désolé de ne pouvoir travailler avec vous. Et nous aussi, nous le regrettons profondément. Nous rions des fables sans nombre qui courent par le Royaume. Ici les belles heures alternent avec les tristes. Nous avons eu l'autre soir une merveilleuse assemblée nocturne sur une colline marine, à la lueur des torches. J'ai remis leur fanion aux « autoblindo ».

Revenez si vous pouvez.

Ici seulement est la lumière et la vie.

Votre

GABRIELE D'ANNUNZIO »

28-XII-1919.

***

« Nous vous attendions, nous vous attendions. »

Exclamations, joyeux tumulte : la brebis égarée est rentrée au bercail.

Je vais diriger, avec Ludovico Tœplitz de Grand Ry, le Bureau des Relations Extérieures, qui est définitivement institué le 12 janvier 1920.

Dans l'atmosphère surchauffée du palais de Fiume, les

consignes n'existent pas pour moi : à toutes les heures du jour et de la nuit, je puis franchir la triple barrière des gardes, pénétrer jusqu'au saint des saints, jusqu'à la chambre tapissée d'étendards où veille le poète. Des larmes d'encens brûlent dans une coupe de bronze; deux roses thé s'effeuillent dans une coupe de cristal, des bonbons au chocolat reposent dans une coupe d'argent où, l'été, s'exalteront des fraises. Il vaut mieux ignorer ces choses. La renommée s'attache à ces détails insignifiants. Négligeons-les.

« Dites qu'il y a des armes, des trophées. »

Il y a des livres, rares, des reliures du XVIe, sur un guéridon.

Il y a la partition de *Pelléas* ouverte sur le piano...

Une âme grossière se rira de ces attributs d'esthétisme qui ne cessent d'environner, où qu'il aille et quoi qu'il fasse, notre César poétique. C'est dans cette chambre du palais de Fiume qu'il a conçu et rédigé sa Constitution, alliance de modération latine, d'équité médiévale et de hardiesse moderne. C'est dans cette chambre qu'il faillit être tué par un obus italien, quelques mois plus tard.

***

Sur cette chambre, que de regards braqués!

Tout ce qui se dit ou se fait chez moi est connu cinq minutes après de Cantrida à Sussak; cinq jours après, de Milan à Palerme.

Tout ce que l'Italie compte de *forestieri*, d'étrangers dilettantes et de provinciaux détraqués se plaît à attribuer je ne sais quel sens orgiastique aux moindres gestes de cet homme. Or, d'Annunzio, avant d'être un poète ou un guerrier, est un travailleur, rien qu'un travailleur, le plus acharné et le plus consciencieux des artisans.

Un jour, Ludovico Tœplitz découvre une vieille *trattoria* fiumaine, *il Cervo d'oro*. On y prépare certain *risotto* aux *scampi* qui vaut le voyage. Une petite chambre est retenue au premier étage. Le Commandant y vient dîner avec six ou sept de ses compagnons, à l'abri des indiscrets. Le milieu l'amuse; il y revient. On orne la petite chambre de cretonne rouge; on dispose des rameaux de laurier pour masquer les

lézardes du crépi. Les dîners du *Cervo d'oro* deviennent une institution; un beau jour le Commandant débaptisera le *Cervo d'oro*, qui sera désormais l'*Ornitorinco*.

Rien de plus agréable, de plus calme que les dîners de l'*Ornitorinco*, groupant autour du Commandant quelques convives de bonne compagnie.

Et bientôt d'effroyables légendes prirent leur vol. Il y avait une cave tapissée de peaux d'ours blancs : là, parmi les fumées de l'encens, se déroulaient des orgies indicibles, accompagnées de libations sataniques : les paradis artificiels n'étaient pas oubliés; des tonnes de cocaïne neigeaient sur le cénacle; on buvait du sang dans des crânes. Les récitants de ces joyeuses histoires mélangeaient au hasard leurs souvenirs : Han d'Islande, Héliogabale, Attila, le parc aux cerfs et les fêtes « antiques » du vicomte d'Adelsward, tout y passait.

***

Nous aimions les soirs de l'Ornithorynque.

Là, et au cours de quelques rares promenades, de quelques fins d'après-midi au palais, nous pouvions connaître un Gabriele d'Annunzio recueilli, intime, candide; nous pouvions deviner l'eau souterraine de sa pensée, essayer de la suivre au gré de ses souvenirs, de ses méditations.

***

Ses souvenirs; j'entr'ouvre le carnet bleu. Instantanés qui pâlissent, je les préfère aux chromos douteux; ils ne peuvent donner qu'un reflet affaibli de la fresque harmonieuse.

***

Le collège Cicognini de Prato : c'est là que le petit Gabriele fut amené par son père, voilà bien des années. Ses camarades se moquaient de sa prononciation d'Abbruzze, de ses manières provinciales.

Élève studieux, il travaillait des nuits entières; quand l'huile de sa *lucerna* était épuisée, il renversait dans sa lampe

les lampes des collégiens moins appliqués. Un soir, pour voir les étoiles, il s'en fut sur le toit, et y resta toute la nuit.

Quand il eut quinze ans, son père fit publier à ses frais ses premiers vers. Ce fut un beau scandale, au collège. *Primo Vere*, ce n'étaient que seins nus, lèvres humides, gorges palpitantes... « Mon imagination se plaisait à décrire les voluptés que j'ignorais encore. »

A quelque temps de là, la morale eut sa revanche. Le jeune Gabriele envoya une nouvelle à Ferdinando Martini, qui la publia dans sa revue et la paya cinquante francs. Les professeurs annoncèrent cette nouvelle à tous les élèves, au réfectoire, et l'un d'eux brandit triomphalement le billet de banque, preuve tangible de l'utilité des bonnes lettres.

« Pendant plusieurs mois », raconte l'auteur des *Laudi*, « je conservai le précieux billet sur mon cœur. Puis, un jour de dèche (*un giorno di bolletta*), je dus m'en défaire. Jamais depuis lors, je n'ai su garder de l'argent aussi longtemps ».

***

Il aime à rappeler un voyage en Sardaigne qu'il fit à l'âge de vingt ans, je crois. On lui amena un « collègue » de la montagne, un barde improvisateur qui composa sur-le-champ une ode à la gloire du jeune poète. Il lui souhaitait mille prospérités. Et le refrain disait :

E Um-ber-to Ra-ni-e-ri te faz-za ca-va-lie-ri

Que le roi (c'était alors le roi Humbert, Ranieri, de son deuxième nom), te décore (te fasse chevalier)!

Gabriele d'Annunzio chantonne ce refrain, d'une voix un peu rauque, mais pas désagréable...

***

Il parle souvent des compagnons de sa jeunesse : Tosti, dont il aime à raconter les incartades napolitaines à la Cour de la reine Victoria, et le peintre Michetti. Un jour, il voyageait avec ses deux amis; le train fit halte dans une station qui leur parut agréable : *Porto San Giorgio.*

Ils descendent, visitent la petite ville; le syndic leur offre

l'hospitalité la plus généreuse, selon la mode du pays. Le syndic avait trois filles charmantes, un piano, du bon vin. Et les trois voyageurs s'installèrent. Tosti jouait et chantait, Michetti faisait des croquis, Gabriele rêvait. Leurs parents les croyaient morts, volatilisés, se désespéraient. Eux n'avaient donné signe de vie à personne. Mais un jour (le neuvième ou le dixième) sur la table du syndic parut la *frittata*. L'omelette! Signe infaillible, symbole véridique. La *frittata*, dans les terres voisines des Abbruzzes, marque le terme de l'hospitalité; après cela, il n'y a plus qu'à remercier son hôte et à plier bagage : ce qui firent nos trois amis.

***

De Bosis aussi est évoqué souvent dans les souvenirs du poète. Sur un petit bateau, dans la lagune vénitienne, les deux jeunes gens avaient hissé un pavillon aux armes de Shelley : aux trois coquilles d'argent; et ils s'en allaient pendant des jours entiers...

Où sont les amis de sa jeunesse? Pourquoi ne les voit-on pas ici, à l'heure de l'action et du danger? Je me pose souvent cette question. Des milliers de jeunes gens se feraient tuer sans hésiter pour le Commandant. Mais possède-t-il des amis, un ami? Sans doute, il y a les fidèles, dont le dévouement à toute épreuve date de vingt, de trente ans : Annibale Tenneroni, Tom Antogini aussi. A-t-il un ami? Les compagnons des heures mauvaises, les confesseurs des pensées secrètes, ceux qui peuvent conseiller tendrement, ceux qui ne s'approchent ni par admiration, ni par calcul, ni par curiosité, où sont-ils?

Les plus hautains, les plus farouches, les plus sombres, les plus révoltés ont connu cette douce lumière qui illumine la vie : Gœthe, Byron, Léopardi, Nietzsche Gabriele d'Annunzio a des partisans, des fidèles, des fanatiques, il n'a pas d'amis, ou tout au moins *il n'a plus d'amis*. Est-ce que Dieu a voulu le frapper ainsi au faîte de sa gloire humaine? Ou bien est-ce que cet être innombrable, « capable » de tant de beauté, de tant de grandeur et même de tant de charité, n'a pu découvrir en un repli de son cœur cette source cachée, si pure et si fraîche, qui jaillit dans les cœurs des artisans,

des soldats, des pensionnaires, des étudiants, des moines et des voyageurs, de tous les simples que la destinée réunit, ne fût-ce qu'un moment, sur l'aride chemin?

Je ne sais pas.

***

Un soir, sur le pont de Sussak, le Commandant, escorté de la *Compagnie d'Annunzio*, vient parlementer à propos d'un « incident de frontière » avec un général italien des troupes régulières; méfiants à l'ordinaire, les légionnaires forment un rempart autour du chef. « Mais enfin, dit le général impatienté, d'Annunzio n'est pas votre maîtresse! »

« *Peggio che un'amante* (bien pis qu'une maîtresse)! cria la voix frémissante d'un *ardito*.

***

Un autre jour, un de mes caporaux trouve sur ma table un gros Shakespeare; il examine le livre :

— C'est français, ça?

— Non, anglais. C'est un très grand poète anglais.

— Plus grand que le Commandant?

Comment lui faire de la peine? Et que lui répondre?

Per lo meno altrettanto : au moins aussi grand. Le petit soldat me regarde d'un air sceptique; on dirait qu'il a pitié de moi.

Mais depuis lors, il lance des regards furibonds à l'inquiétant volume; il le bouscule, il le malmène, et quand il en a l'occasion, il l'interpelle : « Eh! Scarapardi! »

***

Gabriele d'Annunzio est-il, oui ou non, tertiaire franciscain?

Il assure qu'il porte la cordelière et ne va pas au théâtre. Cela suffit-il?

***

Le fait est qu'il possède trois maisons; et l'une est à Assise, où il l'acheta un jour pour 750 lires. Quant à la *torre Cavendone*, sur le lac Majeur, c'est une ruine romantique et walterscotienne à souhait, mais peu confortable, à ce qu'il paraît. Et que dire du *Trullo* d'Alberobello, dans les Pouilles? C'est aussi la propriété du Commandant, qui nous vante le charme d'habiter un tombeau phénicien!

***

Il a écrit un livre (un de ses meilleurs livres) sur la contemplation de la mort. Pense-t-il quelquefois à la mort?

Il en parle très souvent.

Une fois, il y a bien des années, il longeait à cheval le rivage, près de Forte dei Marmi. Tout à coup, sa monture se mit à galoper parmi les milliers de blocs aigus descendus des carrières voisines par les marbriers de la région. Sous le soleil aveuglant de juillet, devant la mer immobile, la sensation très nette de la mort s'empara de son âme; il n'essaya pas de résister. Puis le cheval se calma et d'Annunzio comprit que la mort s'éloignait de lui; il sauta à terre, s'étendit sur le sable et dormit longtemps...

Il parle aussi de certains pressentiments : une place publique, un coup de feu, et il se voit tombant au pied d'une colonne.

A-t-on assez parlé de ses superstitions? Il croit à la *jettatura*, aux jours fastes au chiffre onze, à la cartomancie, à la chiromancie; je l'ai vu prendre part, très sérieusement, à des expériences élémentaires et assez simplistes de spiritisme.

***

On a parlé de son orgueil démesuré : on en cite des exemples bizarres.

Il parle parfois du troisième livre des *Laudi*, le divin *Alcion*, l'œuvre la plus parfaite, la plus sublime...

Il éprouve un plaisir puéril à prononcer des phrases de ce genre. En réalité, il en a bien le droit. Et puis, cet orgueil apparent cache une probité d'artiste sans pareille.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans sa parole, c'est, si j'ose le dire, sa préciosité naturelle. Des pensées, des images, des associations de mots qui paraîtraient précieuses dans n'importe quelle conversation, jaillissent si simplement, si ingénument de la sienne, qu'une âme bien née ne saurait s'y tromper : c'est la nature même de son heureux génie qui permet au poète de s'exprimer ainsi.

On a dit, non sans méchanceté, qu'il possédait la substance de tous les ouvrages de référence connus : mais sa connaissance des lieux est plus étonnante encore que celle des faits; la géographie, la nature du sol, le climat et ses influences sur l'atmosphère, sur la végétation, sur les hommes, toutes ces choses lui permettent de situer avec une précision sans égale un phénomène quelconque. Seul de tous les poètes du monde, après Hésiode et quelques Grecs, Dante a possédé ce don d'émouvoir par des images topographiques, géographiques et cosmologiques qui se gravent à jamais dans la mémoire; seul, Dante a su animer ainsi de son souffle immense la terre, la mer, les montagnes et le ciel tout entier, patrimoine assigné à l'homme.

Un orgueil apparent... bien souvent j'ai eu l'impression qu'il y avait, dans l'âme du Commandant de Fiume, une sorte d'inquiétude pour le sort de l'œuvre accomplie. Admirable scrupule du créateur qui hésite et n'ose juger la chose créée. Désespoir de Michel-Ange, quand la fresque fut terminée... mais la fresque de Gabriele d'Annunzio est encore inachevée.

Un esprit comme le sien ne s'arrête pas sur la sommation d'un général.

VIII

Les légionnaires, établis solidement dans la ville, ayant passé par des épreuves redoutables, ouvrent les yeux sur le monde, et cette indignation qui les anime, ils la crient à l'univers entier!

A Fiume un acte a été posé, qui a reçu la sanction du succès. *Capo Ha Cosa Fatta*[1].

1. « Une chose faite a une tête », devise de Mosca Lamberti. *Dante*, Inf. XXVIII.

A Fiume se déploie l'étendard de la nouvelle croisade.

Depuis longtemps déjà, le Commandant avait lui-même tracé en phrases d'une extrême véhémence son programme en matière de politique extérieure. Voici ce qu'il disait dans son discours *Italia e Vita*, le 24 octobre 1919.

Il se peut que tous nous devions périr sous les ruines de Fiume; mais l'esprit vigilant et agissant jaillira des ruines. De l'indomptable Sinn Fein irlandais à la rouge bannière qui unit en Égypte le croissant à la croix, toutes les insurrections de l'esprit contre les mangeurs de chair crue et contre les écumeurs de peuples inermes se rallumeront à nos flammèches qui s'envolent au loin.

L'Empire vorace... et il n'hésitait pas, contre l'*Empire vorace*, à faire appel à toutes les rancunes, à tous les mécontentements; à flatter les Égyptiens, les Irlandais, les Hindous; à pousser à la révolte les Turcs, les Albanais, les Monténégrins. Il prêchait *la nouvelle croisade de tous les hommes pauvres et libres contre les nations qui usurpent et accumulent toutes les richesses.*

***

Désormais, ce programme allait se traduire en action. *La Quinta Stagione*, la cinquième Saison, commençait. Est-ce à dire que le Commandant de Fiume promettait à ses légionnaires « l'écroulement du vieux monde »? Qu'après avoir pulvérisé Nitti, la Société des Nations et la Yougoslavie, il allait nous offrir comme « bouquet » de son extraordinaire « feu d'artifice » le cataclysme destructeur de l'Empire vorace? Non.

Mais dans Fiume bloquée, isolée du reste du monde, nous vécûmes six mois de quotidienne surprise.

Le 12 janvier 1920, était constitué le Bureau des Relations Extérieures, que je devais diriger avec Ludovico Tœplitz de Grand Ry. Vers le 25 janvier, Tœplitz partit pour l'Italie et je restai seul à la tête du *Foreign Office*.

La première flèche que nous lançâmes franchit allégrement les Alpes et vint tomber sur Paris, le soir du 17 janvier. Un

aéroplane fiumain, piloté par César Carmignani, jetait sur la place de l'Opéra, à l'heure même où le résultat de l'élection présidentielle était proclamé, la parole de Fiume.

Dans un autre document, reproduit par de nombreux journaux français en janvier 1920, on pouvait lire les phrases suivantes :

Le Commandant d'Annunzio et ses Légionnaires ne veulent imposer à leur pays ni au monde une nouvelle forme de nationalisme intégral. Aucune arrière-pensée militariste n'anime ceux qui sont venus sur le Carnaro, guidés par la seule flamme du sacrifice... La ville de Fiume, son chef et ses défenseurs sont fermement décidés à résister jusqu'au triomphe de l'idéal de fraternité humaine qui les unit. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, si souvent proclamé et toujours foulé aux pieds, doit être enfin consacré.

Le retentissement de ces messages fut énorme en Italie.

C'est alors que le Bureau des Relations Extérieures publia sa « déclaration » à la « pseudo Société des Nations ».

Des passages de ce document méritent d'être cités :

« Le Bureau des Relations Extérieures du Commandement de Fiume a fait parvenir la déclaration suivante à sir Eric Drummond, secrétaire général de la pseudo Société des Nations :

» Au moment où se joue le destin de Fiume devant le tribunal de la Conférence,

» Au moment où l'assemblée des Gouvernements alliés prétend imposer l'ingérence de la pseudo Société des Nations, soit pour aliéner la souveraineté de la ville, soit pour administrer son port et ses voies ferrées,

» Le Commandement de Fiume ayant constaté :

» Que la pseudo Société des Nations n'est en réalité qu'un instrument dont l'Empire britannique et les autres états capitalistes prétendent se servir pour assurer leur hégémonie sur le monde;

» Que la pseudo Société des Nations représente virtuellement un groupement sans force d'intérêts stratégiques, bancaires ou coloniaux,

» Affirme solennellement sa décision inébranlable de résister par la force à toute emprise de la pseudo Société des Nations

sur la ville, le port ou la moindre parcelle du territoire fiumain. »

***

Inutile de dire que sir Eric Drummond ne répondit pas.

On a ri beaucoup, j'imagine, au secrétariat de la Société des Nations, en recevant cette missive.

***

Et la Ligue de Fiume? Pouvait-on prendre au sérieux cette tentative de grouper toutes les forces hostiles à la Société des Nations? Par sa situation géographique et politique, Fiume, placée en quelque sorte au centre de gravité de l'Europe, convenait parfaitement. Ville occidentale et latine aux portes de l'Orient slave et musulman, elle devait sa libre existence à un acte de rébellion.

L'idée d'une Ligue de Fiume, s'opposant à la Société des Nations, n'était donc pas si ridicule. On s'en aperçut aussitôt en Amérique, où l'opinion publique se passionna pour l'*anti-League*.

Bientôt on connut la devise de la Ligue; il se trouva même quelqu'un pour faire imprimer *Lega di Fiume* sur du papier à lettres somptueux.

Mais les Irlandais, les Égyptiens, les Turcs, les Albanais, les Monténégrins, les Catalans, les Indiens et les Persans allaient-ils affluer à Fiume? Le Gouvernement de Moscou donnerait-il son appui à la Ligue? On parla beaucoup de tout cela *a palazzo* pendant les mois de mars et avril. Les personnages les plus divers défilèrent. Des adhésions importantes parvinrent. Mais la création de valeurs historiques dépend surtout de la rapidité d'exécution. Cette vertu napoléonienne manqua toujours à Gabriele d'Annunzio. Pendant des semaines, on attendit en vain le message qu'il devait écrire contre la terreur blanche hongroise et que des aéroplanes devaient jeter sur Budapest. Ce message devait précéder l'envoi d'une importante mission à Vienne : rien de tout cela ne fut fait. Peu à peu, les horizons se rétrécirent, les projets grandioses se firent mesquins. La Ligue de Fiume fit naufrage dans un

tourbillon d'intrigues balkaniques où les Monténégrins et les Albanais jouaient les premiers rôles.

***

Les maigres succès de sa politique étrangère décidèrent bientôt le Commandant à tourner ses regards vers d'autres travaux.

Chef absolu d'un petit État dont l'annexion à l'Italie semblait encore lointaine, il pouvait en faire un terrain d'expérience sociale unique. Industrielle et marine dans son port, Fiume était agricole dans ses faubourgs. Toutes les classes sociales étaient représentées; des intérêts se heurtaient avec violence; les questions de race et de langue étaient très embrouillées aussi. Gabriele d'Annunzio se mit à rédiger une Constitution.

Alceste De Ambris fut son collaborateur infatigable.

Le texte définitif ne fut publié qu'en août 1920.

Sans aucun doute, ces soixante-quatre articles constituent une œuvre d'art parfaite où la pensée du maître se retrouve dans chaque mot. Très certainement, avec ses charges aux noms sonores, ses corporations aux chansons harmonieuses, ses assemblées du peuple et ses concerts civiques, la République dannunzienne eût été un chatoyant spectacle.

Voici le conseil des *Ottimi* et le conseil *de' provisori*, voici les *buoni uomini*, les juges du travail, les *giudici togati* (rouges comme des Dante de cinéma, c'est probable) et les juges du maléfice (abondamment précédés de massiers et d'hommes d'armes meyerbeerens, vous n'en doutez pas). Quelles sont ces clameurs? Ces voix alternées d'artisans et de compagnons? Regardez ces phalanges d'apprentis adolescents portant l'emblème des travaux divers! Ce n'est pas le troisième acte des *Meistersinger*, ce sont les neuf corporations de Fiume; et voici, toute seule, une vierge aux boucles épandues; si blonde, si frêle dans sa blanche chlamyde, le visage voilé, elle marche très lentement et sa main droite tient la lampe à la flamme double : c'est la dixième corporation : *non ha arte nè novero nè vocabolo... È quasi una figura votiva consacrata al genio ignoto.* Derrière elle, voici le gonfalon écarlate de la

Régence : le serpent d'or enroulé enserre la constellation de l'Ourse. Et puis le peuple en fête portant des rameaux...

La Constitution de Fiume est la trouvaille suprême de deux générations d'esthètes, de parnassiens, de symbolistes, de ruskiniens, de wildiens; elle est l'aboutissement de soixante années de bibliothèques, de collections, de musées; elle est le jeu d'une érudition mondaine et facile, faite de beaucoup de noms propres.

Et pourtant, elle est le rêve d'une âme généreuse.

En elle quelque chose finit, attirail de fête qu'on retrouve, après des mois, défraîchi et démodé, couvert de poussière.

En elle quelque chose commence.

D'Annunzio veut : *ricondurre i giorni e le opere verso quel senso di virtuosa gioja che deve rinnovare dal profondo il popolo finalmente affrancato da un regime uniforme di soggezioni e di menzogne.*

La vita è bella, e degna che severamente e magnificamente la viva l'uomo rifatto intiero dalla liberta;

L'uomo intiero è colui che sa ogni giorno inventare la sua propria virtù per ogni giorno offrire ai suoi fratelli un nuovo dono;

Il lavoro, anche il più umile, anche il più oscuro se sia ben eseguito, tende alla bellezza e orna il mondo.

A la base même de toute vie morale, sur le seuil de tout édifice social, il y a le travail : voilà ce que veut Gabriele d'Annunzio. Et il affirmé le devoir de tout individu humain de donner son travail à ses semblables.

A bon droit il a pu s'écrier, naguère : *io ho quel che ho donato.*

A la *fausse entité* du citoyen il veut substituer la personnalité du travailleur. Ceci entraîne des modifications profondes à la notion de propriété.

Lo stato non riconosce la proprietà come il dominio assoluto della persona sopra la cosa, ma la considera come la più utile de Ile funzioni sociali.

Nessuna proprietà puo essere riservata alla persona quasi fosse una sua parte; nè puo esser lecito che tal proprietario infingardo la lasci inerte o ne disponga malamente, ad esclusione di ogni altro. Unico titolo legittimo di dominio su qualsiasi mezzo di produzione e di scambio è il lavoro.

Solo il lavoro è padrone della sostanza resa massimamente profittevole all'economia generale.

Il suffit de lire attentivement cette période pour comprendre que cette manière de « maintenir » la propriété doit produire d'étranges conséquences pour les droits d'échange, de vente et d'achat, de jouissance et d'héritage.

D'Annunzio bolchévik? Le Conseil National Fiumain était dans la désolation. Avant même de connaître le texte fatal, d'habiles « légistes » élaborèrent une autre constitution qui, dans la lettre et dans l'esprit, n'allait pas beaucoup au delà de la charte de Marie-Thérèse. Mais une place merveilleuse y était faite au Commandant, qui devenait prince du Carnaro et recevait le titre de *magnifico principe*. Inutile de dire que cette innocente flatterie fit sourire Gabriele d'Annunzio.

Le Commandant était et demeure encore un adversaire déclaré de la dictature du prolétariat. *Toutes* les classes de travailleurs, selon lui, doivent être groupées en corporations organisées sur le modèle des « arts » dans les communes italiennes du moyen âge.

L'opposition de certains milieux fiumains fut irréductible.

Le Commandant put, le 12 septembre 1920, proclamer solennellement la *Reggenza Italiana del Carnaro*. Il put distribuer des charges de « Recteur ». La Constitution, pratiquement, ne fut jamais appliquée.

***

Au mois d'octobre 1920, le Commandant rédigea un nouveau statut militaire : *la fiamma intelligente*. Je connais peu les choses de l'armée et ne saurais porter un jugement sur cette tentative.

La « flamme intelligente » consumait tout le vieil édifice; les fonctions supérieures au grade de capitaine étaient abolies. Les soldats formaient de véritables « conseils », qui exerçaient même un certain contrôle sur leurs chefs; ceux-ci, à leur tour, devaient élire le commandant suprême.

Cette fois encore, il y eut du scandale. La plupart des officiers supérieurs ne pouvaient accepter, même en principe, une pareille organisation. Il y eut des protestations véhé-

mentes, des conciliabules très animés (on me l'a raconté, car j'avais quitté Fiume depuis trois mois). Bien des officiers s'en allèrent.

Le code militaire ne reçut qu'un commencement d'application. Comme la Ligue de Fiume, comme la Constitution, ce ne fut jamais qu'un projet.

Pourtant, un endroit existait au monde, où d'Annunzio pouvait voir sous ses yeux s'animer la création de son esprit.

Est-il vrai, comme le disent certains, que les Fiumains ne se soient pas montrés « à la hauteur »? Je ne voudrais pas le répéter ici. Ils sont excusables. On conçoit leur stupeur en entendant parler de choses qu'ils ignoraient, qu'ils croyaient funestes, abominables, exécrables, et en les entendant louer et préconiser par leur sauveur.

En somme, une ville, même contestée, n'est pas un cobaye. A-t-on le droit d'en faire, pour sa gloire et pour son bonheur à elle, mais malgré elle, un terrain d'expérience sociologique et morale? Je ne prétends pas répondre à cette question, mais je dois observer que le « terrain » était plutôt mal choisi. Fief impérial pendant des siècles, Fiume possède une longue tradition de vie bourgeoise. Elle se défie des prolétaires, qui pendant des années ont été dans ses murs comme un élément allogène.

Gabriele d'Annunzio n'a pas eu le temps... il a dû faire face à des difficultés sans nombre. Il est prodigieux qu'il soit parvenu à concevoir des idées universelles et à leur donner une forme harmonieuse, alors qu'il vivait dans une fièvre perpétuelle de travail et d'action.

Les circonstances « d'espace et de temps » ne lui furent pas favorables.

Mais une autre « dimension » intervient dans les actions humaines : la volonté, la volonté ardente et tenace qui anime la pensée d'un Napoléon, d'un Gœthe, d'un Cavour, d'un Bismarck. Trop souvent, d'Annunzio parut hésitant, indécis; trop souvent, il usa de ménagements, il eut des scrupules, de brusques retours.

Ses conceptions fiumaines, par la noblesse du sentiment qui les inspire, existent *sub specie aeternitatis*.

IX

Un soir, on eut faim dans la ville.

Les caisses du *Comando* étaient vides.

Le nombre des chômeurs augmentait.

La lire italienne avait été mise en circulation un peu à la légère peut-être : les salaires continuaient à être payés en couronnes, alors que le pain se devait acheter en lires.

40 *couronnes* : à peu près trois francs! Voilà ce que recevait plus d'un travailleur, dans Fiume, en 1920.

On eut faim dans la ville. — La grève générale fut proclamée. Le Commandant se trouvait tout naturellement désigné pour être l'arbitre du conflit. Les représentants des ouvriers et ceux des patrons furent convoqués *a palazzo*.

Alors on assista à ce spectacle étrange : l'auteur des *Laudi* défendant avec acharnement les droits de la classe ouvrière. Il arracha aux « employeurs », aux *datori di lavoro*, un salaire minimum de 13 lires.

« Donneurs de travail! » Comme si le travail était un don que l'homme fait à l'homme, comme si l'on pouvait « donner » le travail; comme si le travail n'appartenait pas de droit à l'être humain, au même titre que l'air, la lumière, le soleil et la pluie!

Ce fut une scène épique; d'Annunzio lui-même l'a magistralement décrite dans un court récit intitulé : *Questo basta e non basta*[1], une des plus belles pages qu'il ait jamais composées.

Dans l'entretemps, les socialistes avaient présenté un « mémoire » au Commandant, et celui-ci avait fait répondre point par point, accordant satisfaction complète à la plupart des *desiderata*.

On décida bientôt d'étendre les relations ainsi établies. Le Commandant me dépêcha à Trieste, pour que je m'entendisse avec les socialistes de cette ville au sujet de la distribution des journaux du parti à Fiume. Un séjour éventuel de correspondants socialistes et même de représentants de classe pouvait être autorisé.

1. Ceci suffit et ne suffit pas.

***

« Petitesse des âmes! Pauvreté des cœurs! » La défiance, la méchanceté, l'ironie mesquine régnaient aux bureaux du *Lavoratore*. La mauvaise foi y était un dogme. La campagne de calomnies stupides contre d'Annunzio et ses légionnaires allait reprendre de plus belle.

Tandis que je rentrais à Fiume, une vision très nette se précisait dans mon esprit : l'échec complet, inévitable et très prochain de l'*impresa*. Les représentants du parti socialiste italien, aveuglés par leurs colères de boutique et par leurs préjugés, refusaient de reconnaître dans le Commandant de Fiume un ami des travailleurs, un défenseur de leur idéal, un animateur de leur foi.

Désormais, les socialistes fiumains devraient étouffer leurs sympathies secrètes : une opposition systématique à tous les actes du Commandement était de rigueur.

Ce qui devait se produire était évident, trop évident, hélas!

Gabriele d'Annunzio allait se trouver pris entre ses propres idées et ses propres partisans! Ses partisans! Seraient-ils capables de le suivre dans ses conceptions généreuses et hardies? Nationalistes italiens que l'idée de patrie exaltait, comprendraient-ils la Charte du Carnaro? Et les forces intellectuelles et bourgeoises qui admiraient l'*impresa*, consentiraient-elles au sacrifice de leurs privilèges, porteraient-elles par toute l'Italie le flambeau allumé au brasier adriatique?

En rentrant, ce soir d'avril, dans la *citta di vita*, je voyais l'inévitable : nous marchions à une faillite de grand style!

Pour le Commandement de Fiume la *période des fautes* commençait.

Un jour, dans un discours, le Commandant annonçait son intention de porter la frontière italienne à Cattaro et énumérait toutes les villes qu'il allait annexer. Un autre jour, un homme d'affaires se présentait et proposait d'acheter au *Comando* du matériel de guerre pour le compte du gouvernement hongrois. Cela, au moment même où d'Annunzio avait promis d'écrire un message contre la terreur blanche! Heureusement, il y eut des protestations véhémentes et il

ne fut plus question de cette « affaire ». Un beau jour, parut un décret instituant des cours martiales[1].

Il n'était plus possible de se tenir solidaire du *Comando*.

Je fis hâter l'impression du « livre violet » contenant les principaux actes et communiqués du Bureau des Relations Extérieures.

Le 2 juillet, la brochure était prête à être expédiée. Je me sentais fatigué, à bout de forces; dix mois de « Bal des Ardents »! Il y avait de quoi ébranler les nerfs les plus solides! Je remis ma démission à Gabriele d'Annunzio.

X

Les mois passent. On est d'abord tout étourdi de se trouver brusquement hors du « Bal des Ardents ».

Tant qu'on fait partie soi-même de la théorie tourbillonnante, on ne s'en aperçoit guère. Il faut sortir du mouvement pour avoir le vertige.

La Toscane est très douce — Fiume très loin. — En Italie, on pense à mille autres choses; la *citta di vita* passe à la quatrième colonne, quelquefois à la deuxième page des journaux. Les nouvelles qui viennent de là-bas paraissent étranges, inexplicables.

Là-bas, il y a eu des fêtes et des cortèges. Le 12 septembre a été proclamée la *Régence italienne du Carnaro*, dont l'étendard est déployé sur la ville.

Ici tout s'apaise, s'assoupit. On a besoin de paix — on a besoin d'argent, une impression de lassitude est dans l'air. L'opinion publique est distraite; *Cagoïa* lui-même est silencieux.

Mais M. Giolitti veut liquider l'*impresa*. Les incertitudes de la politique dannunzienne le servent à souhait. Il n'a plus qu'à choisir son heure. Noël sanglant! On trouva un prétexte quelconque. Les journaux ne paraissant pas en Italie le 25 et le 26 décembre, le 27, au matin, on apprendrait que l'affaire était classée.

1. Ces « cours » n'ont jamais fusillé personne, je m'empresse de le dire.

Mais Giolitti se trompa dans ses claculs.

La résistance victorieuse des légionnaires dura cinq jours.

***

Dès que je sus ce qui se passait à Fiume, je me mis en route.

26 décembre! J'arrivai à Venise par un matin froid.

Dans la maison de Ludovico Toeplitz affluaient de toutes parts les légionnaires qui tentaient en vain de rejoindre leur poste. Impossible de communiquer avec Fiume; on ne laisse passer personne; impossible de dépasser Trieste.

Les personnages les plus inattendus défilent. Ce ne sont que complots, conjurés, conspirateurs. Air mystérieux, conciliabules et chuchotements. Le soir : coup de téléphone. Voix pathétique : le Commandant est mort; il est tombé à Cantrida, à la tête des légionnaires.

Mais c'est une fausse nouvelle.

D'Annunzio n'est pas mort... mais *l'Andréa Doria* a bien visé.

Le *superdreadnought* a étrenné ses canons qui n'avaient jamais servi.

Il a mis l'obus dans la cible.

Dove mi porti, dove mi porti? « Où m'entraînes-tu? »

Parmi les débris de plâtras, les meubles brisés, les éclats de vitres, dans l'âcre fumée, Gabriele d'Annunzio tout sanglant interroge Coselschi, et Coselschi, sans répondre, le presse, l'emporte.

Ils se trouvaient tous les deux dans la chambre centrale du second étage, que l'obus a frappée en plein.

Dove mi porti? Le Commandant, légèrement blessé à la tête, abandonne pour toujours le palais de Fiume.

***

Dove mi porti? Était-ce bien à Colseschi que l'auteur des *Laudi* s'adressait? N'était-ce pas au destin?

Bientôt on sut à Venise que d'Annunzio avait résigné ses pouvoirs. C'était la fin.

Une fois encore, le généreux sang italien avait arrosé les pierres du Carso.

***

Lord Curzon parla d'un *aventurier irresponsable.*

M. Lloyd George félicita l'Italie d'avoir mis à la raison *celui qui faisait sa honte.*

Gabriele d'Annunzio quitta Fiume. La Légion se dispersa.

Le Commandant, la Légion, la ville... Il est facile de comprendre, après onze ans, ce qui les unissait, ce qui les séparait, et pourquoi le chef d'alors n'est pas le chef d'aujourd'hui.

LÉON KOCHNITZKY

ART ET COLONIES

I

L'Exposition de Vincennes démontre vigoureusement l'intime solidarité qui unit nos colonies à la métropole. Le visiteur en sort convaincu qu'il existe une France unique, multiple et diverse sans doute, mais harmonieuse et vivante. Et l'idée qu'il en retire d'abord est celle d'un formidable réseau d'échanges qui relie à la « Centrale » européenne ses annexes de l'extérieur. Il perçoit les bienfaits que la Patrie a prodigués à ses filles, à ses « filiales » d'outre-mer : l'ordre politique et social, l'instruction occidentale, l'équipement économique, la mise en valeur de tant de richesses matérielles et morales insoupçonnées. Mais, puisqu'aussi bien aujourd'hui l'on a tendance à insister sur les avantages que la métropole peut et doit retirer de ses domaines, il ne saurait oublier l'incontestable bénéfice qu'elle-même en a reçu : le renouvellement et le rajeunissement de notre nation séculaire, la vision plus claire et plus large des réalités mondiales, une intelligence dilatée, une énergie fortifiée, un sens esthétique épanoui. Nous voudrions, dans les pages qui suivent, tenter d'éclairer ce dernier point. On sait déjà ce que la France, — notamment durant la dernière période de son expansion mondiale, — a fait pour la protection et le développement de la beauté indigène, pour la conservation des monuments du passé, pour la sauvegarde des métiers d'art : nous laisserons cet aspect des relations artistiques des colonies et de la métropole. Nous nous efforcerons, par contre, de définir la dette esthétique que la France a contractée, et les présents que notre nation, en retour

de ses bienfaits, a reçus de ses pupilles. Après tant d'historiens qui retracèrent l'intervention française au delà des Océans, qu'il nous soit permis d'évoquer ici l'intervention coloniale en France et de la saisir, de la fixer sous sa forme la plus séduisante, la plus brillante et peut-être, somme toute, la plus efficace, en essayant de définir *l'intervention coloniale dans l'art national.*

Le rôle de la Colonie dans notre évolution artistique, impossible de le mettre en doute! On le rencontre toujours et partout. Depuis qu'au début de l'époque moderne, l'Europe, rayonnant en tous sens, atteignit, il y a quatre siècles, l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident, l'importation d'une beauté lointaine n'a cessé d'enrichir et de féconder notre art. La France d'outre-mer apparaît, en quelque sorte, comme la toile de fond de l'imagination nationale, comme le décor où se réfèrent, à toutes les phases de l'évolution, les âmes éprises d'aventure, de pittoresque, de fantaisie ou de grandeur. Il en est, en cette matière, comme dans le fameux *Ballet des Quatre parties du monde*, donné par le roi Louis XIII, à Saint-Germain, en 1629, où figuraient, au cours d'entrées successives, les Américains, les Africains, et le Grand Seigneur, et les Sultans, et le Cacique... De même, le monde noir, le monde jaune, toutes les formes, toutes les forces de la vie du globe se sont manifestées successivement sur la scène de l'art français.

Mais, s'il en est ainsi, dira-t-on, est-ce bien à la seule Colonie qu'il faut attribuer le changement survenu à tel moment, en tel domaine? La Colonie, est-ce autre chose qu'un cas particulier, qu'une « application » de l'Exotisme? Impossible d'établir une ligne de partage entre la production artistique de la France africaine, ou de la France asiatique, et celle des régions voisines. Par exemple, s'il s'agit de l'art nègre, commun à toute l'Afrique centrale, irons-nous dresser une barrière entre telle statue, originaire de la Guinée, du Dahomey, ou du Gabon, et sa sœur, issue du Congo belge? Ou bien établirons-nous une frontière entre l'apport asiatique de notre Compagnie des Indes, et celui de ses rivales étrangères? Fâcheuse méthode, faux résultats!... Mieux vaut reconnaître franchement qu'on ne possède, en fait, aucune règle propre à l'étude des choses coloniales. Pas plus qu'il n'existe une

zoologie, ou une botanique coloniales, indépendantes de la botanique ou de la zoologie tout court, pas plus qu'il n'existe, comme on l'admit à certaine époque, une géographie coloniale, émancipée de la géographie générale, il ne saurait exister un art colonial, une histoire coloniale de l'art, ou une histoire de l'art colonial. Ce ne sont que formules commodes, dont il serait vain de forcer le sens. Repoussons donc tout préjugé, toute prévention. Reconnaissons que la Colonie n'est, et ne saurait être, qu'une forme de l'Exotisme. Mais convenons qu'elle en représente un aspect privilégié. Car nos provinces d'outre-mer ont, par la force des choses, été les naturelles intermédiaires entre la France et l'Orient ou l'Occident. Grâce à elles, un nouvel idéal a pénétré, de plus en plus fréquemment, de plus en plus profondément, l'âme et l'art de la patrie. Tout d'abord, on a vu surgir quelques rares points de contact. La France extérieure apparaît, au cours des trois premiers siècles, moins comme un établissement, un domaine, un groupe de territoires soumis, que comme un réseau plus ou moins serré d'échange et d'influences : nous possédons, durant cette période, des « coloniaux » plutôt que des « colonies ». Puis les relations sont devenues plus intimes et plus intenses : un véritable courant s'est établi. L'image, l'idée des Frances lointaines, d'abord extérieure, étrangère, a fini par s'insérer parfaitement dans le concept de la France même. D'où la distinction de deux périodes, qui répondent, par une curieuse coïncidence, aux deux âges de la colonisation française. Durant la première, qui couvre à peu près les trois siècles postérieurs aux grandes découvertes, l'influence coloniale se manifeste surtout, si l'on peut dire, dans le domaine de la « curiosité ». Au cours d'une seconde époque, nous la verrons s'affermir, devenir plus profonde et plus féconde, et donner lieu enfin à une véritable doctrine, qu'il faut souhaiter voir se dégager de l'Exposition, — clairement et distinctement, à la française...

II

Il serait possible d'établir, à partir de l'ère des grands voyages, la carte des importations esthétiques qui, d'Amérique

et d'Asie, gagnent la France. Dès le XVIe siècle, apparaissent les premières révélations d'un Exotisme français; témoin ces exquises miniatures du livre de la *Floride française*, qui, restituant à nos yeux les scènes de la vie indienne, annoncent, avec la fraîcheur d'un printemps, toute une splendide floraison d'art. Toutefois, avant le XVIIe siècle, les traces d'un « art colonial » sont aussi dispersées, disséminées que notre histoire coloniale elle-même, faite d'utopies chimériques et d'entreprises avortées, d'aventureuses tentatives et d'essais sans lendemain. Ce n'est guère que dans les premières années du règne de Louis XIV, au temps de Mazarin et de Colbert, que commencent à se dégager quelques directions générales. D'abord, l'Amérique s'efface bientôt du planisphère artistique. La Louisiane, terre vierge, sans passé, sans arts, sans monuments, n'a guère marqué de son empreinte l'imagination française. Plus que les Indes occidentales, ce sont les Indes orientales qui jouent un rôle efficace. Et, par Indes orientales, par « Indes », nous savons ce qu'il faut entendre : l'Inde proprement dite, sans doute, mais aussi l'Indochine, la Chine, le Japon, tout cet Extrême-Orient si séduisant par les beautés de la nature, l'étrangeté du type humain, l'étonnante richesse du développement artistique. D'autre part, on voit se dessiner, avec une parfaite netteté, les principales causes de toute action exotique, de toute influence coloniale sur la France de l'Ancien Régime : le rôle des missionnaires, les relations diplomatiques, l'activité des Compagnies étrangères, puis de la Compagnie française.

Ici, comme en d'autres domaines, les missionnaires furent des initiateurs, des pionniers, des ouvriers de la première heure. Par leur culture, par l'ascendant qu'ils exercent, par leurs merveilleux récits, par la facilité qu'ils possèdent d'importer quantité d'objets précieux, ils jouent un rôle de premier plan dans l'ordre des échanges esthétiques. Les relations artistiques de la France et de l'Extrême-Orient sont illustrées, durant tout le cours des XVIIe et XVIIIe siècles, par quelques curieuses figures de religieux-artistes : le P. Bouvet, dont le recueil de planches, *l'Estat présent de la Chine*, paru en 1697, devait charmer, fasciner tous les curieux d'orientalisme; ou encore ces missionnaires de Canton et de Pékin

qui surent décider l'empereur Kien-long à envoyer à Paris, afin de les y faire graver, les seize dessins de ses *Batailles* procurant ainsi à Cochin l'occasion d'un délicat chef-d'œuvre; ou enfin le P. Attiret, qui confessait être devenu « d'yeux et d'esprit un peu chinois », et qui contribua si largement, avec quelques autres ecclésiastiques, à faire aimer des contemporains de Louis XV les constructions et les jardins à la chinoise : digne continuateur de ces Bénédictins qui implantèrent si solidement chez nous l'architecture romane, ou des religieux qui édifièrent, au XVIIe siècle, la théorie du style « jésuite ».

D'autre part, les rois de France, à partir de Louis XIV, entretiennent des relations avec les monarques orientaux. L'ambassade siamoise de 1686 n'est pas seulement un événement d'une certaine portée politique : elle représente surtout une date dans l'histoire du goût et de l'art. Les présents du roi Phra-Naraï, aux termes des « Inventaires », peuplent les appartements de Versailles, éveillent la curiosité et suscitent l'imitation. Éternelle vertu de ces dons quasi-légendaires — les présents des rois d'Orient! — qui, depuis le temps de la reine de Saba, exercent leur magie captivante.

Mais c'est surtout par l'intermédiaire des Compagnies de Commerce que s'établit, entre les deux mondes, une pénétration efficace. Dès la première partie du XVIIe siècle, la Compagnie Anglaise, la Compagnie Hollandaise introduisent en France, selon le mot de Richelieu, les « curiosités de la Chine » et les « épiceries » de l'Asie. On ne saurait, à cet égard, exagérer le rôle des Hollandais, courriers et courtiers des mers. Par eux, chez eux, s'opère cette fusion de l'art asiatique et du goût européen que symbolise le nom de Delft. Et, si l'on songe à l'intimité des rapports intellectuels et commerciaux qui lient le royaume français aux Provinces-Unies, tour à tour alliées et ennemies de la France, comment mettre en doute l'activité, l'efficacité de leur rôle?

Enfin, la Compagnie Française, — à partir de sa fondation par Colbert, à partir surtout de la réunion de toutes les Compagnies en une seule, et de l'impulsion reçue de Law (1719), — monopolise, pour ainsi dire, les relations artistiques de la France et de l'Orient. Comment une activité, de nature essen-

tiellement commerciale, a-t-elle pu engendrer de tels résultats esthétiques? La question n'est connue que dans ses grandes lignes et demanderait à être étudiée dans le détail. Le fait incontestable, c'est qu'il existe un « Art de la Compagnie des Indes », double, géminé, « bifrons », qui présente une face européenne et une face asiatique. L'examen des collections, le dépouillement des archives ont apporté déjà, et apporteront encore, sur des faits assez mal connus, des lumières. On sait que les dirigeants de la Compagnie, en général, s'intéressaient aux choses de l'art. Ceux qui firent le voyage d'Asie en rapportèrent, le plus souvent, de fructueuses, de somptueuses dépouilles. Ainsi naît et se développe la passion de « la Chine », de « Lachine », du « Lachinage », qui imprègne rapidement toute la haute société. Consultons un précieux document, le *Livre-Journal* de Lazare Duvaux, orfèvre, fournisseur du roi et de la cour : nous mesurerons toute la place de la chinoiserie dans les tractations commerciales. Madame de Pompadour, qui exerce alors sur le goût un incontestable empire, s'en montre particulièrement friande : elle va vers la Chine et le Japon, entraînant la mode à sa suite. Autour d'elle, gens de qualité, riches financiers, femmes du monde, toute la société parisienne s'éprend de l'Extrême-Orient. Et cependant, au fond de l'Asie, on travaille, on crée, pour l'amateur français, des meubles et des objets d'art. La Compagnie possède des ateliers où l'on tisse des étoffes, où l'on construit commodes, armoires et cabinets revêtus de laques précieux; elle fait fabriquer, à la Manufacture de King-tö-tchen, des porcelaines destinées à l'Europe. Nous avons conservé des services armoriés où se retrouvent, soit l'Écu de France, soit l'emblême de quelque noble maison, et, par exemple, l'Écureuil des descendants de Fouquet. Ainsi, aux bords du Pacifique, des artisans de race jaune œuvrent pour le roi, la cour, la ville, pour Versailles et pour Paris.

Mais surtout, et c'est là le point essentiel, la Compagnie procède à des ventes régulières, où s'écoulent, périodiquement, les cargaisons de ses vaisseaux. Ces ventes ont lieu dans les ports de l'Océan, centres du grand commerce maritime : d'abord à Nantes, puis à Lorient (l'Orient, création de Colbert), enfin à Bordeaux. On en garde, aux Archives de Nantes,

des procès-verbaux qui mentionnent la liste et le prix des objets. Les ventes étaient précédées d'expositions, qui permettaient à tous de connaître et d'apprécier mille exemples des arts de l'Asie. L'achat direct, la commande ont donc aidé à la diffusion de l'Exotisme, en faisant pénétrer, dans les classes riches, des pièces d'exception; mais les « foires » des ports de l'Océan, aïeules de nos modernes expositions coloniales, qui apportaient au grand public ce que l'on appellerait aujourd'hui l'article de série, ont, par là, puissamment contribué à introduire le goût indien, chinois et japonais en France.

Aussi bien, l'esprit français du XVIIIe siècle est-il tout pénétré d'orientalisme, d'extrême-orientalisme. S'il est vrai qu'un art, qu'une société ne peuvent guère durer et vivre sans recourir à l'Exotisme, c'est-à-dire à un aliment excitant de leur imagination et de leur sensibilité, il n'est pas douteux que la France de Louis XV a puisé la plus savoureuse nourriture en ce que l'on appelait « Les Indes », au bord des rivages qui, de Sourate à Nagasaki, s'offrent au visiteur étranger ainsi qu'une splendide coupe d'or.

Les présents de cette Asie lointaine et merveilleuse, on peut les classer, semble-t-il, en deux groupes. Nous devons à l'Extrême-Orient, d'abord, l'introduction en France des laques, des « indiennes », des porcelaines dures, — techniques jusqu'alors inconnues; puis la naissance et le développement d'un style décoratif nouveau.

Les laques de Coromandel! Ce terme, bien significatif, nous révèle, mieux que tout autre, le vrai caractère de l'importation asiatique. Car les laques, d'origine chinoise, fabriqués dans le mystérieux Empire, sont entreposés sur certains points de la côte indienne avant d'être apportés en France par les vaisseaux de la Compagnie. Celle-ci nous apparaît donc, en ce cas particulier, dans son véritable rôle d'intermédiaire, de médiatrice. Par elle, la somptueuse matière pénètre chez nous dès le XVIIe siècle : soit que les riches amateurs fassent exécuter en Asie des meubles de pur style rocaille, ornés de panneaux à sujets chinois, soit que nos fabricants utilisent, pour décorer un mobilier de construction française, les feuilles de paravents, les laques venus de là-bas. Or, la précieuse substance, dès son entrée en France, sollicite la curiosité,

l'ingéniosité des artisans. On procède à divers essais, et bientôt, grâce à Robert Martin, à ses devanciers, à ses successeurs, on dispose de peintures au vernis à peu près équivalentes au laque. La décoration du château de Bellevue, propriété de Madame de Pompadour, fut un véritable triomphe pour ce que l'on appelait le « vernis de Coromandel » ou « vernis des Indes », c'est-à-dire pour le vernis de Martin. Et la commode Louis XV du Pavillon de Marsan, imitée des laques de Coromandel, qui porte l'estampille de Migeon, demeure un séduisant exemple de ces meubles, français de style et de « forme », chinois de décor et de « matière », que notre art national a créés au contact des « Indes ».

L'examen de la céramique conduit à des remarques analogues. Nous assistons, dès le XVIIe siècle, à une véritable invasion de la porcelaine chinoise. Elle rencontre une immense faveur, et le « Trianon de porcelaine », caprice d'un souverain vraiment épris, sous le masque de la dignité royale, d'une Chine fantaisiste et pittoresque, ne laisse nul doute à cet égard. Le stuc et la faïence y tenaient, à vrai dire, une place aussi importante que la porcelaine elle-même; et le premier Trianon ne tarda pas à faire place au petit palais de Mansard. Il a laissé, du moins, dans l'imagination des poètes et des artistes, comme le souvenir d'un vase exquis, trop tôt brisé... Mais le véritable apport de la Chine, grâce à la Compagnie des Indes, c'est cette porcelaine dure qui, formée de kaolin — matière chinoise, terme chinois — donnait des produits bien supérieurs à la faïence et à la porcelaine tendre. Elle éveille, dès son entrée en Europe, l'attention des techniciens. Et bientôt, dans tous les pays, on quête la mystérieuse argile. Mais, tandis que les savants s'épuisent en vaines controverses, que les chimistes, au fond de leurs laboratoires, poursuivent des recherches inutiles, le hasard fait découvrir la pâte convoitée, en Allemagne, d'abord, à Meissen (et c'est le merveilleux épanouissement de la Manufacture de Saxe), puis, soixante années plus tard, en 1769, sur le sol français, à Saint-Yrieix. Du Limousin, de Limoges, la porcelaine dure gagne Orléans, Paris, Sèvres, Vincennes. Bientôt employée sur tout le territoire par nos ingénieurs, par nos artisans, elle représente, à mi-chemin de la vaisselle d'or et d'argent, signe extérieur des puissances

d'ancien régime, et de la vaisselle de bois, de terre, ou d'étain, symbole d'indigence plébéïenne, une nouveauté plus hygiénique, moins coûteuse, — presque démocratique. Nouvel effet, et bien inattendu, de la coopération franco-asiatique!

Dans le domaine des tissus, mêmes échanges, mêmes influences. Mais ici, c'est l'Inde, plus que la Chine, que reflète notre Occident. Et c'est moins l'industrie de la soie que celle de la toile imprimée qui révèle l'empreinte orientale. Lyon, qui possède de longue date le secret d'une impeccable technique, n'a nul besoin de leçons. Par contre, dès le XVIIe siècle, les étoffes de l'Inde font fureur. On se dispute ces cotonnades fleuries qui portent, à dix mille kilomètres, les noms de madras, de calicut, de madapolam et de cachemire. On importe, on achète, on commande. L'Inde fabrique, pour la France, des voiles, des mouchoirs, des serviettes, des services de table, parfois armoriés. L'invasion des « indiennes » prend une telle ampleur qu'elle inquiète les fabricants français de cotonnades. Le pouvoir royal s'émeut et interdit l'entrée des étoffes imprimées. Sévérité bien inutile! A l'attrait des fleurs éblouissantes s'ajoute celui du fruit défendu. Les toiles coloriées se répandent, par le vêtement, par l'ameublement, dans toute la société française. La prohibition ne profite qu'à l'étranger, qui introduit clandestinement chez nous les contrefaçons de l'Inde. Enfin, le gouvernement, après de longues hésitations, se relâche de ses rigueurs. La proclamation de la liberté de la fabrication des toiles peintes, en 1759, marque une date dans notre histoire économique et artistique. Peu après, un Allemand du sud, bientôt naturalisé français, Oberkampf, fonde la Manufacture de Jouy. Il y fabrique, avec un succès qui ne se démentira jamais durant plus d'un demi-siècle, ces fameuses indiennes « bon teint », qui, à l'une des époques les plus troublées de notre histoire, encadreront la vie française d'élégance et de poésie.

Dans toutes ces industries de luxe, — tissus, céramique, mobilier, — la France doit donc au commerce des « Indes » des matières encore inconnues, des procédés de fabrication ignorés, toute une série de nouvelles techniques dont l'introduction progressive transforme nos métiers et nos arts. S'il est vrai que le XVIIIe siècle, plus que les précédents et que les suivants, a vu fleurir nos plus pures traditions artisanales

et artistiques, notre art décoratif le plus parfaitement, le plus authentiquement français, comment ne pas reconnaître que l'Inde, la Chine, le Japon, terres fort éloignées sans doute, mais terres, comme la France elle-même, de vieille et de fine culture, ont leur part — une part importante — dans ce splendide épanouissement? De cette féconde association de l'Orient et de l'Occident, l'ancienne France a pris claire conscience : tandis que savants et travailleurs poursuivent, çà et là, le secret de la porcelaine, des laques, ou des indiennes, un prince du sang, le duc de Bourbon, « centralise », ces recherches et ces efforts. Il installe à Chantilly une manufacture où l'on imite avec succès les porcelaines de la Chine, un laboratoire où l'on tente de retrouver les vernis de la Chine, des ateliers où l'on fabrique des tissus à la façon de l'Inde. Chantilly devient ainsi comme le lieu privilégié où s'épanouissent, en une fleur unique, deux des plus anciennes, et des plus industrieuses civilisations du globe.

Outre les diverses techniques qu'elle apporte à l'Occident, l'influence coloniale se manifeste par la révélation de thèmes décoratifs inédits. Ces images et ces motifs, aussi séduisants que variés, on les rencontre, durant cent ou cent cinquante ans, sous les formes les plus diverses. Mais si, pour se réaliser, ils font appel à toutes les matières, à tous les métiers, chacun d'eux possède, cependant, une existence indépendante, une vraie personnalité. A travers les transformations, en dépit des métamorphoses, ils vivent : ils constituent une véritable « iconographie coloniale ».

Voici d'abord l'élément initial de toute ornementation, la fleur. Elle s'épanouit sur les panneaux de laque, aux flancs des vases de porcelaine, enfin sur les étoffes de l'Inde. On comprend la vogue incroyable de ces délicieux tissus, lorsqu'ils étalent devant nous cette floraison éclatante, pareille à un jardin d'Asie, dont l'harmonieuse polychromie apporte la joie et la gaieté. Naturellement, Jouy, et les autres manufactures, s'inspirent de ce décor séduisant, et font surgir dans les vieilles demeures de nos pères, en ce siècle de froide raison, une véritable forêt enchantée, une sorte de paradis de fleurs.

D'autre part, on découvre avec intérêt l'originalité des types

ethniques. On voit dans le Noir, dans le Jaune, dans le Peau-Rouge, des êtres singuliers et charmants, qu'une indulgente Providence créa tout exprès pour l'étonnement de l'esprit et l'amusement du regard. Watteau, rêveur délicieux, mais scrupuleux dessinateur, s'est attaché, durant tout le cours de sa carrière, à l'interprétation des races. Rappelons-nous ces feuilles d'album où la figure du Nègre est traitée avec autant de vigueur dans le réalisme que d'élégance dans le style. Et rappelons-nous aussi ces « Chinois », d'une spirituelle précision, d'une pittoresque fantaisie, dont le plus fameux est le « T'sao » de l'Albertina de Vienne. Il semble que, chez Watteau, le monde noir, le monde jaune, à peine entrevus, et pourtant pénétrés à fond, apportent une satisfaction à ce goût d'exotisme, à cet appétit d'évasion, à une aspiration au dépaysement et au déguisement, à une soif de poésie, en un mot, que ne pouvait contenter qu'imparfaitement l'évocation, sous les ombrages du Luxembourg, de la Comédie italienne.

Du portrait, de l'image vivante, plus ou moins exacte et réelle, les artistes ont dégagé, de bonne heure, une formule décorative. Dès le XVIIe siècle apparaît le Chinois de convention, amusante marionnette aux yeux bridés, aux moustaches tombantes, à la longue robe, au bonnet pointu, que nous retrouvons, sous mille formes, dans toutes les régions de l'art. Cet être bizarre s'associe à d'autres personnages exotiques, — l'Indien, le Nègre, et... le Singe, — dans un cadre de rinceaux, d'arabesques, de fleurs et d'oiseaux. Le thème de la chinoiserie, une fois constitué, s'infiltre, s'insinue, se faufile partout. Il renouvelle l'ornementation, en apportant à Bérain, dès l'époque de Louis XIV, en plein règne du style pompeux, italien, antique, classique, sa souplesse vivante et charmante. Il sème sur nos panneaux de laque des « scènes chinoises » risibles ou terribles. Il s'introduit dans la céramique : en même temps, et plus peut-être que Chantilly, Sinceny, ou Sèvres, Rouen, ville maritime, multiplie bouddhas et poussahs, et reflète, en ses faïences, cent images variées de la Chine. Et voici que Lyon, à son tour, accueille l'influence orientale. Le décor de la soierie, tel que le comprennent les décorateurs attitrés de la fabrique lyonnaise, — un Philippe de La Salle, un Bony, d'autres encore, — étale une éclatante

richesse, mais demeure solennel et froid. Or Pillement, Lyonnais lui aussi, mais plus ouvert au caprice de la vie et à la volupté des choses, trouve, dans ses interprétations de la Chine et des Chinois, les éléments d'un art tout autre. Il réussit à détendre, au contact de la grâce orientale, l'opulente rigidité de la tradition lyonnaise. A son école se rattachent ces pièces variées, « pékins », « chinés », toutes les soieries d'ameublement, d'inspiration exotique, qui forment l'incomparable parure du « Musée des Tissus » de Lyon : voici une pagode au bord d'un lac, un magot dans son palanquin, des personnages à chapeau pointu juchés sur des branches fleuries, ou des Chinoises et des Chinois occupés au dévidage et au tissage de la soie, — tous les motifs qu'une observation mi-stylisée, mi-caricaturale, pouvait suggérer au goût, à la fantaisie, à l'imagination des artistes.

Mais ce n'est pas seulement la décoration, c'est aussi l'art pur et simple qui porte la marque de l'Orient. Si nous n'avons plus les panneaux qu'avait exécutés Watteau pour le château de la Muette, nous pouvons goûter, par contre, les chinoiseries de Boucher, œuvres charmantes où paraissent, transposés dans l'exquis langage du temps, la grâce et le grotesque de l'Asie, toute une spirituelle mascarade. Dans sa *Marchande d'oiseaux*, dans la *Pêche*, dans la *Danse chinoise*, dans les cartons qu'il exécute pour Beauvais ou pour Aubusson, Boucher enferme toute la fantaisie bizarre et biscornue des Jaunes dans le cadre de la rocaille.

Nous touchons ici un point capital et délicat. La Chine et la France du XVIIIe siècle ont fait un excellent ménage. L'art chinois s'harmonise aisément avec l'architecture, la sculpture, la décoration, tout l'art français du temps. La liberté et la variété de ses lignes, les sinuosités de ses formes, l'asymétrie de sa composition, l'aimable fantaisie qui l'inspire, le rapprochent de la « rocaille » : combien de porcelaines de Chine ont franchi les océans pour venir se juxtaposer à des montures de bronze doré « Régence » ou « Louis XV », et combien de panneaux de laque sont sortis de la lointaine Asie pour décorer des meubles issus du quartier Saint-Antoine! On ne saurait, évidemment, nier l'analogie des deux styles. Mais comment préciser la parenté, établir le lien véritable?

D'éminents historiens, — un Havard, un Molinier, — ont soutenu l'hypothèse que le « rococo » tirait son origine de l'influence chinoise. Théorie bien systématique : car le « décor de la vie », à l'époque, dérive trop directement des formes antérieures pour qu'on puisse douter de la filiation. Mais conception suggestive, qui souligne, comme il convient, le mariage heureux et fécond de deux arts que tout invitait à s'unir. Une figure tirée de la Chine, enclose dans le décor « rocaille », — on trouverait, assurément, peu d'évocations plus parfaites du goût français sous Louis XV.

N'oublions pas, cependant, devant ces délicieuses bagatelles, les grandes compositions d'inspiration coloniale qui groupent, dans un décor animal et végétal, des personnages symboliques : l'Ile, les Indes, les quatre parties du monde. Ce dernier thème a inspiré, entre autres pièces de choix, le remarquable mobilier en tapisserie de Beauvais, exécuté d'après les cartons de Le Barbier, qui assemble, au milieu d'animaux et de plantes exotiques, l'Europe, l'Amérique, l'Afrique, l'Asie... Chaleur et franchise des tons, harmonieux arrangement des lignes, tout concourt à faire de cet ensemble le chef-d'œuvre d'un art accompli. De même, la célèbre toile de Jouy, dont Huet a fourni le dessin, vaut par le naturel des types, par la vérité de la faune et de la flore, par l'ample majesté de la composition décorative, enfin par l'ingéniosité de l'allégorie philosophique : car l'Europe y apparaît, — reine et souveraine, — assise, recevant l'hommage de ses trois vassales, que l'artiste a dessinées d'un trait vivant et précis, mais non sans les marquer du sceau d'un incomparable style.

Au thème des *Quatre parties du monde* se relie celui des *Indes*. Motif privilégié, lui aussi, qui comporte la richesse des détails, la variété des coloris, toute l'opulence épanouie d'un art à la fois sensuel et noble. Tels sont les splendides Gobelins du Mobilier National et de la Présidence de la Chambre, dont Desportes donna les cartons, — et particulièrement ceux de la série des *Nouvelles Indes*. Admirable utilisation, et impeccable stylisation, par l'un des artistes du temps les plus sensibles à la vie et à la nature, de la nature et de la vie dans ce qu'elles offrent de plus majestueux et

de plus pittoresque : *L'Éléphant et divers animaux*, ou *Le Combat d'animaux*, les *Taureaux* ou les *Pêcheurs* apparaissent comme les phases diverses — à la fois féeriques et réelles — d'une symphonie des « Tropiques ».

Et voici, à côté des Continents ou des Empires, l'Ile, les Iles, — voici les Antilles, Saint-Domingue, France et Bourbon, Tahiti, l'Ile, qui recèle, comme un précieux flacon, toutes les essences de l'Orient, toute la poésie coloniale. Là s'épanouit l'idylle créole, la pastorale exotique; là roucoulent, sous un bananier, Paul et Virginie. Thème charmant, qui a inspiré bien des artistes, et particulièrement J.-B. Huet, dans l'un des plus beaux dessins qu'il ait donnés à la Manufacture de Jouy : encore et toujours Jouy! Tant il est vrai que les œuvres exécutées pour la Manufacture d'Oberkampf constituent comme un répertoire des idées, des images, des sentiments chers à nos aïeux. La touchante idylle s'oppose, comme le second volet d'un diptyque, à telle gravure où Dupin a représenté, d'après Watteau, le *Départ des filles de joie pour les Isles*. Comique et douloureuse réplique de l'*Embarquement pour Cythère*! Voilà donc l'Ile associée, tour à tour, à toutes les formes successives de la sensibilité du siècle : aux fêtes galantes de la Régence, aux disgrâces de Manon Lescaut, puis aux lyriques épanchements d'une passion déjà romantique. De *L'Ile heureuse* de Watteau à celle de Bernardin de Saint-Pierre, que de chemin parcouru!

Mais les Iles, — sinon les Indes, — forment d'agréables images plutôt que de solides réalités. Elles ne constituent pas, à bien dire, un véritable domaine colonial. Après 1763, la France conserve des Iles, — c'est-à-dire des portes ou des fenêtres ouvertes sur le monde exotique : mais elle a perdu l'édifice, l'empire, que lui avaient apporté l'activité de ses commerçants et l'énergie de ses soldats. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que l'idée qu'elle s'était formée des colonies contribua à cet écroulement. Il n'en est pas moins vrai que notre conception des choses obéit, dans une large mesure, aux figures que nous en créons. Or, les Iles, en suggérant à nos artistes mille exquises frivolités, n'ont enfanté que rarement de grandes œuvres. Le goût de l'Ile se manifeste dans la décoration, plutôt que dans les

« arts majeurs ». Il répond au goût du bibelot, c'est-à-dire d'une réalité artistique qui, depuis le jour où l'Occident a conquis et annexé les techniques de l'Orient, longtemps demeurées secrètes, va se réduisant, s'amincissant, s'amenuisant chaque jour. Et voilà qui explique, pour une part, la ruine de l'empire colonial : la Colonie — « pays chaud » ou « arpents de neige » — ne fut, sous l'Ancien Régime, jamais vraiment prise au sérieux. En la concevant comme un article de luxe, comme un objet d'art, comme un bijou ou un joujou, on prépare involontairement sa perte. Ajoutez que le retour à la géométrie et à l'antique éloigne les esprits de la mode orientale; que l'éloquence enflée et gonflée, la rhétorique larmoyante étouffent les mille et un caprices de la grâce et de l'esprit; que la révolution et la guerre, de 1789 à 1815, détournent la France et les Français d'images légères et frivoles; que le long duel engagé avec l'Angleterre porte le dernier coup à notre Empire — et, partant, à notre art colonial. A Aboukir, à Trafalgar, c'est la vieille France d'outre-mer, c'est tout un monde qui sombre. Au XIXe siècle, par contre, la Colonie, reconstituée sous des formes nouvelles, nous apportera un tout autre enseignement. Elle cessera d'incarner un « Paradis artificiel » à l'usage des gens du monde, pour se constituer, définitivement, cette fois, en empire. Dès lors, son rôle esthétique se trouvera modifié du tout au tout : au lieu d'une aimable récréation, elle apportera à la France et à l'Europe une neuve et forte leçon d'art.

III

Au XIXe siècle, en effet, le concept de la Colonie a subi, progressivement, une transformation totale. Elle a cessé d'apparaître comme un luxe ou un superflu, comme un objet de divertissement et de délassement. Elle s'insère dans la vie française, elle pénètre de plus en plus profondément l'intelligence, l'imagination, la sensibilité nationales. Il ne s'agit plus seulement de relations commerciales, d'expansion économique. On procède à l'occupation, à la conquête militaire et politique. La colonie n'est plus une île, un comptoir, un port, ou un itinéraire maritime, — c'est-à-dire une ligne,

ou un point, en tout cas une matière imperceptible, une réalité insaisissable : elle s'élargit, elle s'épanouit, elle prend corps, elle constitue un large domaine, un véritable empire, lié à la France par un réseau de plus en plus étroit de sentiments et d'intérêts. Et, d'autre part, le romantisme amène les esprits à une perception plus intense de l'exotisme colonial, de ses formes et de ses couleurs. De même que les historiens acquièrent une intelligence plus exacte de toutes les époques du passé, de même les peintres, les sculpteurs deviennent plus sensibles à l'originalité, à la beauté des terres et des races lointaines.

Puis, les artistes émigrent. Alors qu'aux siècles précédents ils ne sortaient guère de France que pour prendre le chemin de Rome, et ignoraient à peu près totalement les routes de l'Afrique ou de l'Asie, nombre d'entre eux, depuis cent ans, ont obéi aux séductions du mirage exotique, prêté une oreille complaisante à l' « Invitation au voyage ». Et les plus grands voyageurs ne sont pas les moindres artistes : ce sont les visionnaires, les révolutionnaires qui explorent les terres ignorées, les horizons inconnus. Les mêmes peintres, les mêmes sculpteurs qui découvraient une technique, une sensibilité nouvelles ont découvert, en même temps, et d'un même élan, d'une même démarche d'esprit et de cœur, les nouveaux continents de l'art. D'ailleurs, par un mouvement contraire, les formes d'art les plus éloignées, au sens matériel et moral, refluent à leur tour vers la France. Paris devient la foire universelle, où s'exposent, au regard de tous, les aspects les plus étranges de la Beauté. Innombrables sont les œuvres ou les artistes qui reproduisent, qui représentent la nature exotique et la vie indigène. Ne pouvant les retenir tous, nous nous bornerons à évoquer les hommes ou les faits qui ont exercé l'action la plus efficace, marqué de la plus profonde empreinte l'art de la France contemporaine : Delacroix, Gauguin, l'art nègre, l'art jaune.

Le voyage de Delacroix au Maroc, durant les six premiers mois de l'année 1832, constitue un événement d'une portée considérable dans l'histoire de notre peinture. On sait que l'auteur des *Massacres de Scio*, qui, depuis longtemps déjà,

subissait l'attraction de l'Orient, accompagna son ami, le comte de Mornay, chargé par le roi Louis-Philippe d'une mission auprès de l'empereur du Maroc. Tandis que les politiques négociaient, — ce qui, dans la langue de la diplomatie, et surtout de la diplomatie orientale, était dès cette époque synonyme d'attente et de temps perdu, — lui allait, venait, regardait, jetait fiévreusement sur ses carnets des notations et des esquisses, se repaissait de beauté. Il vit ainsi Tanger, Meknès, les hommes, les choses du Maroc, faisant preuve d'une réelle vaillance, et même d'un véritable héroïsme, si l'on songe à l'hostilité que témoignait aux Chrétiens le fanatisme musulman, et à la répugnance que l'Islam a toujours éprouvée pour l'interprétation de la figure humaine. On sait aussi qu'au retour il lui fut donné de soulever le voile qui pèse sur la femme orientale et d'entrevoir un instant — révélation éblouissante! — un coin d'un harem d'Alger. Delacroix accomplit ainsi, sur la trace des soldats de Louis-Philippe, sa conquête de l'Algérie : pacifique expédition, fulgurante comme un trait de lumière, qui éclaire d'un jour rayonnant et la destinée du maître et l'évolution de toute la peinture moderne.

Delacroix n'avait pas fait, n'a jamais fait le voyage d'Italie, et l'exploration de l'Afrique a tenu, dans son œuvre, la même place que, chez d'autres, le pèlerinage de Rome. On ne saurait exagérer l'importance des nouveautés dont son art est redevable à l'Algérie et au Maroc. Et, en effet, ce qu'il doit au Maghreb, c'est, — chose capitale en un temps où les jeunes peintres, peu familiers du plein air, ne recevaient guère d'autre éducation que celle du musée ou de l'atelier — un salutaire dépaysement. C'est aussi et surtout — à une époque où l'Orient devient l'un des thèmes essentiels de la peinture française — une nouvelle vision de l'Afrique du Nord. Avant Delacroix, au temps de Delacroix, on considérait l'Orient comme une étincelante pacotille, comme un soukh ou comme un bazar; on admirait le mouvement endiablé, le faste coloré de ces pays de lumière. Le peintre croyait devoir, pour rendre leur fougue et leur éclat, faire appel aux plus riches couleurs de sa palette, à la « furia » d'une brosse échevelée, — au romantisme, en un mot. Delacroix lui-même, dans ses premières

toiles, dans les *Massacres de Scio*, par exemple, avait déployé comme Victor Hugo, de rutilantes « Orientales ». Mais le contact direct de l'Orient ne tarda pas à lui révéler des réalités dont il n'avait pas encore soupçonné toute la puissance, et qui opérèrent dans son art une sorte de révolution. L'Orient le ramena, le convertit, dans une large mesure, du romantisme au classicisme, c'est-à-dire, suivant la définition traditionnelle, à la nature et à l'antiquité.

Tout d'abord, l'Orient apporte à Delacroix la révélation de l'antique. Dès le premier jour, son œil d'aigle discerne, sous l'actuelle apparence, l'éternel aspect des choses. Le ciel immuable et serein, la gravité des Musulmans, la dignité de leurs attitudes, la noblesse même du costume arabe, héritier de la toge latine et de la draperie hellène, lui semblent une survivance des Grecs et des Romains. Dès Tanger, il écrit à son ami Pierret : « Imagine ce que c'est que de voir couchés au soleil, se promenant dans les rues, raccommodant des savates, des personnages consulaires, auxquels il ne manque même pas l'air dédaigneux que devaient avoir les maîtres du monde; ces gens-ci ne possèdent qu'une couverture dans laquelle ils marchent, dorment et sont enterrés, et ils ont l'air aussi satisfaits que Cicéron devait l'être de sa chaise curule. L'antique n'a rien de plus beau... Tout cela en blanc comme les sénateurs de Rome et les Panathénées d'Athènes. » Et, de Tanger également, dans une lettre à Jal, il va plus loin encore : « Les Grecs et les Romains sont là, à ma portée. J'ai bien ri des Grecs de David, à part, bien entendu, sa sublime brosse. Je les connais à présent; les marbres sont la vérité même, mais il faut y savoir lire, et nos pauvres modernes n'y ont vu que des hiéroglyphes. Si l'École de peinture persiste à proposer toujours pour sujets aux jeunes nourrissons des Muses la famille de Priam et d'Atrée, je suis convaincu, et vous serez de mon avis, qu'il vaudrait infiniment davantage être envoyé comme mousse en Barbarie, sur le premier vaisseau, que de fatiguer plus longtemps la terre classique de Rome. Rome n'est plus dans Rome. » En Afrique, par delà l'Islam, par delà les races autochtones, Delacroix retrouve donc la marque de Rome, la trace latine, et, plus profondément encore, l'empreinte de la Grèce. Cette société hiératique,

cette terre fière et fermée lui enseignent la sérénité de la pensée, l'équilibre de la composition, le respect des lignes, le style, toutes choses jusqu'alors assez étrangères à son œuvre ardente et tourmentée. Préoccupations nouvelles, qui, déjà clairement apparentes dans les notes et les esquisses de ses « Carnets de voyage », s'étalent, après son retour, dans de grandes compositions, notamment dans le portrait du *Sultan Moulay Abder Rhaman au milieu de sa garde*, orgueil du musée de Toulouse.

Par ailleurs, — autre révélation capitale de l'Afrique, autre géniale découverte de l'œil perçant de Delacroix, — le peintre cesse d'obéir à l'obsession de la couleur. Ce qui caractérise l'Orient, c'est — contrairement à l'opinion trop répandue — moins l'orgie ruisselante des tons que la qualité de la lumière. En ce pays d'étendues sans limites, de longues murailles blanches ou grises, de ciel et de sol infinis, le peintre du *Sardanapale* découvre l'intérêt, mais aussi la difficulté, de rendre et de traduire l'atmosphère. Il y réussit, en voilant, d'une sorte de poussière impalpable, l'éclat des chaudes tonalités. « Voici l'avènement et le triomphe des gris », s'écriait-il à son retour. Et, de fait, son Orient se définit moins par l'intensité de la couleur que par la justesse des valeurs : il est modestie, retenue, toute discrétion et distinction. De là, la sobriété dépouillée d'œuvres telles que *l'Empereur Abder Rhaman* ou que *la Noce Juive au Maroc*, d'une simplicité de tons stricte, sévère, presque pauvre, mais d'un éclairage si probe, si sobre, et si précis. L'Orient d'Eugène Delacroix, du moins dans les dix ou quinze années qui suivirent son voyage, c'est une grisaille ensoleillée.

Et, certes, Delacroix n'est pas insensible à l'éclat de certaines scènes, au pittoresque tout extérieur du mobilier ou du vêtement. Pourtant, même dans ses *Femmes d'Alger*, ce sont les effets d'atmosphère, de demi-jour, de demi-silence, les effets d'ombre ou de pénombre, qui retiennent l'attention du peintre... Et, certes, après son retour, et à mesure que son voyage s'éloigne dans le passé, le lyrisme intime de l'artiste l'emporte sur l'impression directe. Il prodigue ces chasses, ces fantasias, ces combats, où il s'efforce de trouver une satisfaction à son inquiétude éternelle, à son perpétuel appétit de couleur et de mouvement : l'imagination, alors, triomphe

de la mémoire, et la fiction de la réalité. Le romantisme, un moment éclipsé, prendra sa revanche... Il n'en est pas moins vrai que l'Afrique a, somme toute, exercé sur Delacroix une influence apaisante et pacifiante. Elle lui a révélé la beauté des lignes pures et des nobles attitudes, elle l'a conduit au respect de David, de Poussin, de l'antique, elle lui a appris la vertu de la discipline et de la tradition. Ce peintre, auparavant livré au caprice de l'impression, à la séduction du morceau, aux artifices de l'atelier, l'Orient l'a naturellement conduit à la composition historique ou légendaire, et l'a mené, des brillantes et rapides improvisations de sa jeunesse, aux grands panneaux décoratifs de sa glorieuse maturité.

J'irai plus loin : à cette génération de 1800, obsédée par le souvenir de l'épopée napoléonienne, et en qui le mythe impérial sommeillait obscurément, l'Afrique, musulmane ou romaine, apporte une fiction de l'Empire. La vue de ce souverain d'Islam, dont il avait pu, à Meknès, contempler la majesté, l'image de ce Sultan, de ces cavaliers, de ces coursiers, de toute cette vivante antithèse d'une royauté bourgeoise et prudhommesque, — voilà qui ranimait, aufond du cœur de Delacroix, des souvenirs encore récents d'histoire, de gloire et de victoire. Et, tandis que son esprit accueillait, comme celui de tant de Français des années 1830-1850, l'éternel mythe césarien, la grande idée apportait dans son art des transformations profondes. Les importantes décorations, telles que, sous la Monarchie de Juillet, il lui en fut commandé plusieurs, appellent naturellement la peinture historique, le ton épique, l'évocation triomphale, la représentation équestre, la vision du héros. D'autre part, Versailles, musée des gloires de la France, et source de commandes officielles, inclinait naturellement les artistes à la peinture traditionnelle. Aussi bien, successivement, et en même temps que ses œuvres marocaines, Delacroix donne *le Saint Louis au Pont de Taillebourg*, la *Justice de Trajan*, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*, *Marc-Aurèle à son lit de mort*. Dans ces œuvres reparaissent, transformées et transposées, les idées et les images qu'il a reçues de l'Orient : la grandeur de la conception, le goût de l'histoire héroïque, l'intuition de

l'antiquité, le culte du cavalier, un certain idéal de surhumanité. Delacroix a su y faire passer le sentiment de l'Empire, c'est-à-dire d'une autorité à la fois forte et généreuse qui combat l'injustice, redresse les torts, protège les faibles, triomphe du mal, et établit dans la vie, — et, par surcroît, dans l'œuvre de l'artiste qui s'efforce de la traduire, — une harmonie, un équilibre, un ordre noble et souverain. L'art qui reflète ces hautes pensées en reçoit, immédiatement, comme une lumière d'apothéose. Hugo avait pu accueillir, après Waterloo et Sainte-Hélène, l'ombre de Napoléon. Delacroix se détourne de l'Empereur, image trop présente, trop pressante, trop chargée de réalité. Mais il hante les autres héros de l'histoire et de la légende. Il se trouve de plain-pied avec eux; il entre dans leur phalange; il évoque, aux murs des églises et des palais de la nation, leurs actions et leurs exploits : comme les grands poètes de son temps, il retrace sa « Légende des Siècles ». Et, par un juste retour, les décorations qu'il fait surgir, au Louvre, au Palais-Bourbon, ou à Saint-Sulpice, le consacrent définitivement. S'il est vrai que Delacroix s'affirme comme le seul artiste que nous ayons le droit d'opposer à ces maîtres de l'art européen : un Titien, un Tintoret, un Rubens, un Velasquez, n'oublions pas tout ce dont il est redevable à l'Algérie et au Maroc. C'est l'Afrique du Nord, — terre héroïque, pays d'Empire, — qui a fait de Delacroix l'*Imperator* de la peinture française.

Une restauration du grand art, un sens plus juste et plus précis de la lumière et de l'atmosphère, — voilà ce qu'Eugène Delacroix doit à l'Afrique du Nord. Et, dès lors, pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'au jour où, par delà la Provence, nos jeunes peintres découvriront l'Algérie et la Tunisie, jusqu'au jour où s'élèvera, dans le cadre de la baie d'Alger, cette villa Abd-el-Tif, pépinière de jeunes talents, l'Afrique n'occupera dans notre peinture française qu'une place de second rang. Mais, vienne une heure où l'art national, fatigué des subtilités et des minuties de l'impressionnisme, aspire à retrouver sa vigueur et sa verdeur, alors, il se retrempe, avec Gauguin, aux sources primitives et naturelles. Étrange destinée que celle de cet homme, bohème de l'art, hanté du démon de l'aventure, qui a sacrifié femme et enfants, l'aisance

et le repos de la vie à un mirage fantastique, qui a poursuivi un rêve, par delà les horizons, jusqu'à l'extrémité du monde, qui a fini aux antipodes, comme Rimbaud avait commencé! A l'Afrique du Nord, cette nouvelle France, où tant d'artistes excellents puisent des leçons et des images, il substitue cette île, si éloignée qu'elle semble presque irréelle, dissimulée par l'Océan comme par un rideau de mystère, où, derrière la double enveloppe des éléments et de la distance, il croit saisir enfin la vraie, la sincère, la libre nature. Il connaît déjà le Pérou, les Antilles, quand il aborde Tahiti. La lointaine Océanie, dans sa pensée et dans son art, prolonge la rude Bretagne. Sa Polynésie, — le bout du monde — double son Armorique, pointe extrême de la France et de l'Europe. Gauguin a tenté l'impossible pour échapper au réel. Il a cherché la péninsule, le cap, l'île, l'Océan. Et, certes, s'il l'avait pu faire, il fût allé plus loin encore, il eût vogué, volé plus avant! Quoi qu'il en soit, il y a aussi loin de son œuvre à la peinture de Sisley ou de Pissarro que de la flore vierge des Tropiques à un aimable jardin de banlieue. Au contact de ce monde austral où il fait deux longs séjours et où il doit rencontrer la mort, Gauguin développe les qualités dont il enrichit notre art : le goût de la pensée et du mystère, l'ampleur de la composition, le respect de la ligne, les tons largement étalés, le sens des formes amples et pleines, l'arrangement décoratif, et surtout un certain esprit de fauve grandeur, de férocité, de fierté farouche et sauvage, — de retour, ou de recours, à la primitivité. Songez à ces Maoris, à ces Tahitiennes coiffées de fleurs, qu'il assemble en groupes harmonieux, d'un symbolisme suggestif, en des toiles telles que : *L'esprit des morts veille*, ou encore : *Que sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous?* Œuvres troublantes, riches de sens, riches surtout de beauté plastique et colorée, pareilles à ces plantes tropicales, éclatantes de sève et de vie. Ainsi, la peinture française, sortant des minuties de la nuance, du caprice de la demi-teinte, d'un esthétisme de plus en plus affiné et raffiné, de la féminité, en un mot, reçoit du maître barbare un principe d'âpre énergie. Ainsi, dans l'art national, comme en tous les autres domaines, la Colonie accomplit sa mission : à une France repliée sur elle-même, trop exclusi-

vement livrée, peut-être, aux délices de l'introspection et aux voluptés de l'analyse, elle apporte l'air salubre de l'Océan, le goût des larges horizons, une âme plus saine et plus fière. Elle habitue nos artistes à regarder plus loin que le sol natal, que l'horizon familier, que la frontière toute proche : elle développe l'esprit d'initiative, le goût de l'action, le sens « mondial ». En art, comme partout ailleurs, elle contribue à faire, des fils de 1870, une génération de vainqueurs.

Dès lors, parmi les jeunes peintres de la fin du XIXe siècle, les meilleurs, en même temps qu'ils se soumettent à la discipline de Cézanne, accueillent avec reconnaissance l'enseignement de Gauguin. Rappelons-nous les figures d'artistes groupées par Pierre Girieud en son *Hommage* au maître. Voici Sérusier, et Monfreid, pour ne citer que les disparus, et le plus éminent, Maurice Denis. Celui-là, non content d'illustrer de chefs-d'œuvre la féconde pensée de Gauguin, a parfaitement dégagé, dans ce livre de *Théories* qui porte un sous-titre si parfaitement révélateur : « Du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique », les idées du précurseur. On connaît la fameuse maxime qui a l'autorité d'un dogme : « Se rappeler qu'un tableau, — avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote, — est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées. » Gauguin eût, assurément, contresigné ce manifeste. Et l'influence de Gauguin s'est, conjointement à celle de Cézanne, fait sentir, par ondes concentriques, à travers toute la peinture française. Elle a contribué à rappeler que l'œuvre d'art n'est pas seulement excitation et impression, mais aussi, et surtout, construction et décoration. Par là, elle accordait à la pensée, et au métier, le pas sur la sensation pure et simple. Elle se reliait à l'ingrisme, au primitivisme, à ce réo-classicisme, en un mot, qui fut la tendance dominante de l'art au cours des années d'avant-guerre. Ainsi, la France d'outre-mer, au lieu d'éveiller chez les artistes la vision d'un exotisme coloré, les ramène aux fortes traditions et aux saines disciplines : Gauguin, portraitiste des *Vahinés* de Tahiti, se trouve plus proche, en un sens, de Puvis de Chavannes, de David, de Poussin, de Raphaël, que de Monet ou de Degas. Et l'on ne peut qu'admirer que la

Colonie, cette fois encore, ait apporté à l'art français, non seulement des éléments pittoresques, et de séduisantes images, mais un principe intérieur vivifiant et fortifiant.

Après Delacroix, après Gauguin, l'influence coloniale change de direction et de sens. Au XIXe siècle, nos artistes allaient chercher au loin des images et des couleurs. Mais, depuis une trentaine d'années, l'Orient, les colonies, viennent également à nous. Les arts exotiques pénètrent en France, et d'abord celui qui pouvait le mieux, à l'heure où il se manifesta, servir efficacement le nôtre : l'art nègre. A mesure que l'on perce le mystère de l'Afrique continentale, de l'Océan polynésien, on découvre que les races qui peuplent ces contrées impénétrables sont, depuis longtemps déjà, en possession d'un art. La statuaire nègre surgit, à nos yeux, du fond de la forêt ou de la savane. Bien que Gauguin l'eût déjà connue, et qu'il s'en fût inspiré, elle apparaît chargée de mystère : elle se révèle comme l'évocation d'un obscur animisme, comme l'instrument d'une magie ignorée. Mais, de son étrangeté même, émane une rare séduction. Nombreux sont les objets usuels, — gobelets, couteaux, bâtons de commandement ou de sauf-conduit, — auxquels le sens décoratif des Noirs a imprimé un caractère artistique. La sculpture proprement dite montre, plus clairement encore, un incontestable instinct de réalisme et de style. Tel fétiche apparaît comme l'incarnation, vigoureusement taillée dans le bois dur, des croyances de toute une race. Les masques, sculptés dans d'admirables matières, révèlent un modelé délicat, un sentiment juste et fin. Enfin, beaucoup de bustes féminins, par exemple certaines têtes pahouines, valent par l'exacte notation des lignes et des volumes, par le parti pris de simplification, de sobriété et de synthèse, par l'harmonie décorative de la composition, enfin et surtout par l'émotion qui jaillit de ces images, où revit la douleur séculaire de races si longtemps opprimées. Une époque d'hyper-intellectualité, d'hyper-sensibilité, d'hyper-culture, est naturellement tentée de rejeter le manteau de la civilisation pour s'enivrer avec complaisance de ces formes brutes et brutales, et de ces tons durs et purs. A un art délicat, mais anémié, l'art nègre a apporté la révélation d'une force primitive et sauvage. Il a inoculé à notre peinture, à notre sculpture,

atteintes, aux premières années de ce siècle, d'un esthétisme décadent, un peu de sa mâle vigueur : il a opéré, en quelque sorte, la transfusion du sang des races.

On ne saurait méconnaître l'influence de l'art nègre sur le mouvement contemporain. Connu d'abord des seuls missionnaires, officiers ou négociants, — agents de toute importation esthétique, de nos jours comme aux temps lointains de la Compagnie des Indes, — il ne tarda pas à être apprécié des peintres et des sculpteurs. Matisse, Derain, Vlaminck, Picasso, — celui-là plus que tous les autres — y puisèrent, à un moment donné, d'originales inspirations. Le « Fauvisme », puis le « Cubisme » lui durent, pour une part, leur existence. Et, plus récemment, en pleine guerre, lors d'une importante exposition, Apollinaire notait, à juste titre, sa singularité, sa force. L'art nègre, en effet, a charmé, charme encore l'imagination française. Il ouvre la porte du rêve, il procure à nos yeux la même sorte de jouissance que reçoit notre oreille de la musique du banjo. Mais aussi, tout naturellement, il seconde certains des éléments qui agissent sur l'art national. Par la netteté de ses lignes, la franchise de ses plans et la vigueur de ses volumes, il apporte une aide précieuse à la réaction « constructrice » qui se manifeste, de toutes parts, contre l'impressionnisme déclinant. Il s'intègre ainsi, non seulement dans l'évolution esthétique de la France, mais dans l'histoire de notre goût, de notre style, de notre tradition nationale. Voilà donc un art qui, par ses origines, par son caractère, semble né aux antipodes de l'art français et classique. On serait à cent lieues de croire qu'il pût agir, en quelque façon, dans le sens de nos destinées! Et le voici qui, cependant, devient, une fois entré chez nous, l'auxiliaire de l'esthétique nouvelle qui a déterminé ce retour au classicisme, fait essentiel de l'art contemporain. Tant il est vrai que la Colonie, lorsqu'on l'a perçue et comprise, non seulement en sa face extérieure, mais en son essence intime, exerce presque toujours une influence harmonieusement adaptée à notre génie propre.

L'art nègre s'est manifesté depuis environ un quart de siècle. Plus récemment, — en raison de la date de la conquête, en raison aussi de l'éloignement, — est apparue l'influence jaune. Est-ce un retour aux traditions de notre XVIIIe siècle?

On remarquera qu'à cette époque, c'est par l'intermédiaire des soldats, des marchands ou des religieux, plus que par la colonisation proprement dite, — que s'était particulièrement manifestée l'Asie : la poussière d'or de la Chine était venue recouvrir et colorer certains aspects de notre civilisation. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis un demi-siècle, s'est développée, au bord de l'Océan Pacifique, une France d'Extrême-Orient, et nous avons pu, par son intermédiaire, prendre contact, nouer commerce avec les vieilles civilisations indochinoises. L'une d'elles, par la qualité de son architecture et de sa sculpture, s'est imposée à l'Occident : la civilisation des Khmers. Comment ne pas admirer, en ses constructions, — et surtout en la plus importante, et la plus caractéristique, le Temple d'Angkor-Vât — la soumission d'un vaste ensemble à l'idée religieuse, cette massive puissance qu'ordonne un rythme harmonieux, et, en même temps que la richesse et la liberté de la décoration, la discipline qui unifie toutes les parties de l'édifice? Comment ne pas admirer, devant ses statues et ses bustes, la noblesse des attitudes et la majesté des formes, la forte sobriété, et l'intensité de l'expression? Exemple d'art large et puissant, qui subordonne la multiplicité à l'unité, le dynamisme à la statique, et le foisonnement, le grouillement, le pullulement de la vie à la souveraineté de l'ensemble. Ces mérites ne devaient pas tarder à se refléter dans l'art français. Il ne manque pas de jeunes peintres et sculpteurs pour puiser à la source indochinoise. Et par ailleurs, nos « Messageries » d'Extrême-Orient, sous une direction avertie, n'ont pas dédaigné, elles aussi, d'y chercher des enseignements. Il existe, en effet, dans les milieux maritimes, deux conceptions très différentes de la décoration des paquebots. Les uns croient devoir faire, de leurs navires, les ambassadeurs de l'art national, leur confier la tâche d'initier, de convertir à la beauté de notre « ancien » ou de notre « moderne » français les étrangers qui les fréquentent : politique justifiée lorsque l'on vise des pays encore dépourvus de traditions artistiques, et susceptibles, par là même, d'offrir à nos peintres, à nos sculpteurs, à nos décorateurs, marchés nouveaux et riche clientèle. Nos bateaux d'Orient et d'Extrême-Orient, par contre, empruntent

leur décoration à la flore, à la faune, à l'art ou à la nature des pays qu'ils visitent. Le *Sphinx*, le *Lotus* introduisent le touriste, dès Marseille, dans l'intimité de l'empire des Pharaons : ils se présentent à lui comme de séduisantes synthèses, comme le vestibule de l'Égypte. Suivant ces principes, le maître d'œuvre du *Félix-Roussel*, paquebot destiné aux lignes d'Asie, a demandé à l'Indochine elle-même le meilleur de son inspiration. Il s'est éloigné du style sino-annamite, déjà connu et exploité, pour faire appel à l'art khmer. Son expérience cambodgienne, ses souvenirs d'Angkor-Vât, alliés au commerce de Guimet et du Trocadéro, à la fréquentation des spécialistes, lui a permis de créer, dans un genre très particulier, très « actuel » et très vivant, une manière de chef-d'œuvre. Il a heureusement associé les deux éléments essentiels de l'art du Cambodge : sobriété architecturale, richesse foisonnante et luxuriante des motifs ornementaux. Il a su découvrir l'affinité qui rapproche l'un de la Renaissance de François Ier, l'autre des tendances rationnelles qui prévalent dans l'art moderne, marier ainsi avec bonheur décor exotique et cadre français. Grâce à cette remarquable expérience, qui participe à la fois du « style 1925 » et de l'esprit des plus anciennes, des plus lointaines civilisations, grâce aussi aux recherches et aux travaux de jeunes artistes déjà réputés, l'Indochine est apparue, entre toutes les terres exotiques et françaises, comme la plus récente, et non la moins agissante, de nos institutrices d'art.

IV

Ainsi, nos diverses colonies ont, toutes, ou presque toutes, à l'heure présente, exercé quelque influence sur le développement de l'art français. Au XVIIe, au XVIIIe siècle, l'Inde, l'Ile, l'Amérique, la Chine représentent pour nos aïeux, sur des terres encore mal connues, un rêve de bonheur et de beauté. Le mirage exotique inspire à la plupart de nos artistes mille œuvres séduisantes et variées. Mais la Colonie n'apparaît encore que comme un cabinet d'objets rares, une vitrine emplie de bibelots... Depuis un siècle, changement total. D'abord, le domaine mondial de la France s'est renou-

velé et agrandi. Les communications sont devenues plus faciles et les relations plus étroites. Nos artistes ont appris le chemin des colonies. Delacroix, en une saison, a déchiffré l'énigme de l'empire des Almoravides et du harem algérois, c'est-à-dire de la société orientale la plus rigoureusement fermée à l'Européen. Gauguin, à plus de quarante-cinq ans, s'est naturalisé Tahitien. Et ce ne sont là que les chefs de file. Nous avons passé sous silence la plupart des peintres qui, au cours du XIXe siècle, suivirent la trace de Delacroix : Chassériau, Fromentin, Dehodencq, — et Dinet, ce singulier Dinet, qui se fixa en Algérie, et, par une sorte de mimétisme, s'assimila si complètement au milieu, qu'il adopta le costume arabe et se convertit à l'Islam. A l'heure présente, le voyage aux colonies, et spécialement en Afrique du Nord, a pris, dans la carrière d'un grand nombre d'artistes, la place du séjour de Rome. On fréquente de moins en moins l'Italie, de plus en plus la Tunisie, l'Algérie ou le Maroc. Fait d'une portée considérable, que Delacroix, par une géniale intuition, avait clairement pressenti : et le plus remarquable, c'est que les artistes de 1930, — un Marquet, un Mainssieux, un Segonzac, un Matisse, — rapportent, de la France transméditerranéenne, les mêmes impressions, les mêmes leçons que leur aïeul, il y a cent ans.

Plus récemment, un autre phénomène important s'est manifesté dans les relations des colonies et de la métropole. L'art des Noirs et l'art des Jaunes se sont introduits en France. L'Exotisme est apparu, dans sa grandeur authentique, parfois rebelle aux catégories de notre cerveau, aux habitudes de notre vision. Le choc a été brutal, mais la secousse féconde. L'ingénieuse naïveté des Nègres, l'art hautain et somptueux des Khmers ont déposé leur semence, génératrice d'intéressantes innovations. La France est donc restée fidèle à sa mission séculaire : elle a joué le rôle d'un creuset où viennent se fondre, pour enfanter une beauté neuve, toutes les ressources esthétiques de l'univers.

Enfin, — dernier trait essentiel, — tandis qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'art décoratif, à peu près seul, s'inspire de la « chose coloniale », qu'il emprunte, forme et matière, une large part de sa substance à notre domaine d'outre-mer, c'est, à l'époque contemporaine, la peinture, la sculpture,

l'architecture elle-même qui puisent à la source intarissable de l'exotisme français. De l'art colonial, tel qu'il fleurit sous Louis XV et sous Louis XVI, à celui qui a marqué de son empreinte les cent années qui viennent de s'écouler, la distance est la même qui sépare un chiffonnier de bois des Iles, une agréable toile imprimée, un vase de la Compagnie des Indes, d'un grand panneau historique ou légendaire de Delacroix ou de Gauguin. La Colonie, hier encore pourvoyeuse des « arts mineurs », est devenue, depuis un siècle, une essentielle animatrice du « grand art ».

Et voilà qui nous achemine vers la conclusion de cette enquête, vers l'idée qui relie et qui éclaire les faits que nous venons d'évoquer. La colonie, en effet, a, sous les formes les plus diverses, apporté, à chaque âge de l'évolution esthétique, les éléments qui, sans elle, eussent à jamais fait défaut. Elle a fortement contribué à donner leur véritable figure aux diverses époques de notre art. En un temps où règnent l'intellectualisme, l'esprit de règle et de méthode, où la raison froide et lucide, merveilleux instrument de connaissance, brille comme une lentille de cristal, en un âge classique, enfin, tels que furent les XVIIe et XVIIIe siècles, la Colonie introduit sa vie ardente, sa fantaisie spirituelle et animée, sa diversité multicolore, un essaim de sensations vierges, de sentiments inédits, d'images et d'idées nouvelles, — le Romantisme, en un mot. Par contre, en ce XIXe siècle où se déchaînent, comme un fleuve au printemps, l'imagination et la sensibilité des artistes et des poètes, la France reçoit des terres lointaines un enseignement de grandeur, de discipline et de style, une sorte de réédition des principes traditionnels et de la leçon méditerranéenne, — un classicisme nouveau. La Colonie apparaît donc, à toutes les époques, comme l'élément « complémentaire » qui vivifie et amplifie les ressources de l'art national.

Telle a été, en particulier, depuis l'avènement du Romantisme, la loi de l'art franco-colonial. Si les artistes superficiels se sont surtout montrés sensibles, peut-être, en présence de la Colonie, au charme extérieur, au décor apparent, les véritables maîtres ont su discerner, dès l'origine, que la leçon de l'Afrique, de l'Asie, de la Polynésie n'est pas

une invitation à l'amusement, ou à l'agrément du regard, mais une exhortation à l'ordre, à l'harmonie, à la mesure, à la sévérité, à la sérénité. Grâce à la discipline africaine, Delacroix rentre, après les fougueux écarts de sa jeunesse, dans le sillage de la grande tradition. Au monde primitif et sauvage, Gauguin doit, lui aussi, les éléments d'une sorte de classicisme nouveau. Et l'art asiatique ou africain, qu'il soit issu des artisans du Congo ou des artistes de l'Indochine, se relie spontanément aux éternelles directions de l'art national. Il nous ramène, par l'effet d'une inéluctable nécessité, au sol, à la terre, à la pierre, aux lois de la composition, de la construction, de l'art statique et classique.

On ne s'étonnera donc pas qu'en dernière analyse l'influence coloniale se manifeste essentiellement sous la forme de l'architecture. C'est que, tout d'abord, nous l'avons vu, la peinture, la sculpture, l'art décoratif ont, à plusieurs reprises, depuis un siècle, emprunté des colonies les principes d'une réaction contre l'éternel impressionnisme, et d'un retour à l'éternelle Tradition. C'est, en outre, qu'entre les édifices musulmans, — formes cubiques, surfaces unies, sobriété décorative, — et les caractères dominants de la construction moderne, il existe assurément plus qu'un rapport de coïncidence. Le goût de la toiture plate, de la terrasse, actuellement si répandu, ne vient-il pas de l'Afrique? Et les théories d'un Le Corbusier ou d'un Robert Mallet-Stevens ne rejoignent-elles pas, sur bien des points, l'esthétique des terres d'Islam? Telle rue moderne d'Auteuil ou de Montsouris rappelle, à bien des égards, les aspects de quelque Kasbah algérienne ou marocaine. Si l'évolution se poursuit, nos cités, à l'avenir, semblent devoir présenter, de plus en plus, un visage oriental, refléter Damas, Rabat, Alger ou Tunis. Quoi qu'il en soit, l'urbanisme, né dans nos vieux États d'Europe, a trouvé, aux pays neufs, la plus légitime application, la plus éclatante justification. Lyautey s'est affirmé, sur le sol vierge du Maroc, bâtisseur de villes, urbaniste, et, par là, tout à la fois colonisateur moderne et digne héritier de Rome. Grâce à lui, grâce à ses collaborateurs, la Cité antique, la Cité musulmane a pu être préservée, tandis que la Ville nouvelle naissait au jour. L'Orient et l'Occident, le Présent et le Passé ont pu

vivre côte à côte et, sans dommage réciproque, cohabiter, coexister. Grandiose image, frappant symbole des relations que nous avons, au cours de ces pages, tenté d'éclaircir et de fixer. Car, s'il est vrai que l'architecture a retrouvé, de nos jours, parmi les Beaux-Arts, son rang de « prima inter pares », et s'il est vrai, d'autre part, que la colonisation est avant tout construction, — construction matérielle, construction intellectuelle et morale, — comment ne pas admirer que l'art, dans ses manifestations coloniales, apparaisse tout imprégné de l'esprit d'Empire, au sens français et moderne du terme, tandis que l'Empire lui-même porte la marque de l'art?

RAYMOND ISAY

A LA POURSUITE DU VENT[1]

V

Basil avait été étonné de s'entendre dire par le portier du *Park Hotel* que mademoiselle Tadros n'était pas là. Ayant regardé l'heure, il avait vu qu'il était en avance. Alors il s'était installé dans le hall pour ne pas la manquer quand elle rentrerait. Le temps avait passé. De nouveau il s'était adressé au portier, puis au secrétaire, un jeune homme au teint olivâtre et aux cheveux crépus.

Avait-elle oublié qu'il devait venir la prendre? Lui était-il arrivé quelque chose? Dénué d'imagination, il était incapable de se représenter une circonstance hypothétique. Devant les faits réels, et souvent à condition de s'y heurter, il se trouvait apte à réagir : jusque-là il demeurait en général dans un état de placidité optimiste. Mais, cette fois, il se sentit troublé, désireux de rendre service ou de porter secours, mais sans savoir pourquoi ni comment.

La sonnerie du téléphone retentit, et quelqu'un traversa le hall pour répondre : alors il eut l'idée d'appeler sa femme à l'appareil. Il entendit Pat prononcer quelques mots qu'il comprit mal, puis la communication fut coupée. Une telle suite de contretemps l'agaça : il n'était pas habitué à l'insuccès.

En désespoir de cause, et malgré sa capacité d'attente et d'obstination, il se leva une fois de plus du profond fauteuil où s'engourdissait sa mauvaise humeur et demanda ma-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre.

dame Tadros. Elle était là. Rapidement il se fit annoncer et bientôt il pénétrait dans son petit salon.

— J'allais écrire pour vous remercier, — s'écria-t-elle en désignant une énorme azalée, aux corolles roses et blanches, qui s'épanouissait à côté d'elle.

Les regards qu'elle jetait sur ce jeune homme, bien élevé et bien mis, qui la « gâtait », dit-elle, animaient ses traits encore aimables mais fanés. Elle prétendait connaître assez bien les Britanniques : elle en avait rencontré en Égypte et sur la Côte d'Azur. Elle les jugeait gourmés et gauches, lents à se dévoiler; une fois au fait, ils se montraient ardents, ou plutôt brutaux, et ensuite, quelquefois très vite, capables d'une indifférence invraisemblable. A un cri d'émotion brûlante, succédaient, peut-être exprès, les banalités les plus ordinaires. Il leur arrivait, pensait-elle, de manifester du cynisme dans leurs gestes, presque jamais dans leurs paroles : une certaine liberté de langage était même faite pour les paralyser. Ils cherchaient à être placides, mais se troublaient aisément. Drôles de gens, à la fois simplistes et compliqués. Au fond, ils n'aimaient pas les femmes.

Que lui voulait Basil Fairfield? Madame Tadros n'osait croire qu'il la recherchait avec des intentions précises. Autrefois, certes... Mais aujourd'hui, hélas! D'autre part elle savait qu'une femme, quelle qu'elle soit, a toujours des chances avec les timides, ou avec les originaux. Or les Anglais sont timides, et quelquefois extravagants. Elle le regardait donc venir. Ses attentions, son désir si nettement exprimé qu'elle accompagnât sa fille à Londres, le zèle courtois avec lequel il leur avait retenu un appartement à l'hôtel, son second envoi de fleurs, autant de signes à interpréter. Et le voilà qui surgissait justement pendant l'absence de Michelle. Elle regretta de n'avoir pu se remettre un peu de poudre.

— J'étais venu chercher mademoiselle Tadros pour la mener à Sussex Square, — explique-t-il avec embarras. — On me dit qu'elle est sortie, et je me suis permis de vous demander pour savoir s'il y a malentendu.

Le charmant prétexte! Allons, il fallait l'aider.

— Eh bien, tant pis pour ma fille. Asseyez-vous...

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

Madame Tadros lui demanda avec bienveillance s'il s'était informé chez lui par téléphone. Il répondit qu'on l'avait coupé.

— Eh bien, recommencez, — fit-elle en lui désignant l'appareil posé sur un guéridon.

Décidément, il faudrait l'aider beaucoup. Elle détaillait ce fort gaillard bien découplé, tandis que, penché sur le récepteur, il apprenait de sa femme que Michelle venait de la quitter. Il releva la tête, déçu et vexé de l'avoir à la fois manquée à l'hôtel et chez lui.

— Ma fille ne vous en voudra pas. Elle adore circuler seule.

« Il est bien, se disait-elle, avec son visage massif, un peu trop carré peut-être, ses sourcils épais, son apparence saine et propre. »

Cependant Basil se rendait compte qu'il n'avait rien à dire à madame Tadros. Ils parlèrent du temps, du froid invraisemblable pour la saison. Elle indiqua qu'elle comptait visiter un ou deux musées, et s'informa des heures d'ouverture, mais il ne proposa pas de l'accompagner.

— Il faudra que je me hâte, car nous ne comptons pas nous éterniser.

Il leva sur elle des yeux qui lui firent plaisir.

— N'êtes-vous pas bien ici?

— Mais si, bien sûr. Seulement, avec le change, cet appartement est un peu dispendieux, et...

Elle hésita, mécontente d'avoir trahi ses préoccupations habituelles, mais il reprit avec une franchise cordiale :

— Pardon, vous m'avez mal compris. Vous avez refusé d'habiter chez moi par crainte de nous déranger, mais, même à l'hôtel, vous êtes mes invitées. Cela va sans dire, et je vous prie...

— Mais je ne sais si je dois... C'est très aimable, mais enfin...

Elle minauda, affecta de la confusion, car elle datait d'une époque où l'argent était traité avec hypocrisie. Toutefois aux qualités qu'elle reconnaissait à Basil elle ajouta la générosité, et, attendrie par tant de perfections, elle se hasarda plus loin.

— Vos attentions, cher monsieur, me touchent beaucoup.

Elles sont bien précieuses à une femme seule, jeune encore de caractère, et qui souffre des rigueurs de la vie contemporaine. Je suis sensible à l'appui que vous m'offrez.

Basil, que ces phrases surannées frappaient d'étonnement, se sentit devenir stupide. Pendant ce temps, elle chercha à se composer le masque mutin et malicieux qui enjôlait Tadros. Fallait-il « jouer de la prunelle », comme elle disait dans sa jeunesse? Non, bien sûr. Elle sentit cruellement ce que ses procédés présentaient de désuet, et poursuivit, sans le regarder, pour ne pas lui faire peur :

— Je crois — et vos fleurs me l'ont fait très délicatement sentir — qu'il y a entre vous et moi une certaine communauté de goûts.

Vraiment, il pourrait répondre quelque chose! Mais Basil, modeste, et qui ne pensait pas souvent à la bagatelle, considérait avec appréhension cette étrangère au langage obscur. Il se leva et, en reculant de quelques pas, heurta l'azalée. Il avait cru faire pour le mieux en envoyant ces fleurs, correct hommage aux deux femmes, et jamais il n'aurait pensé que madame Tadros...

— Ah, — reprit-elle, incapable de résister à l'envie de le brusquer, — un homme qui aime les fleurs comme vous le faites, doit joliment bien comprendre les femmes...

Elle accompagna sa phrase d'un regard chaviré, mais qui glissa sur le visage impassible du jeune homme. Il avait toujours détesté qu'on lui fît des avances contre son gré, et il avait toujours su, avec un magnifique sang-froid, détourner les yeux de tout regard insistant.

— Euh... euh, — fit-il, — ce sont les jeunes filles surtout qui sont difficiles à comprendre.

Et il ajouta :

— Ainsi mademoiselle Tadros me paraît particulièrement mystérieuse, si différente d'une jeune fille anglaise. Comme elle est attirante!

Madame Tadros baissa les paupières, et, préférant paraître une mère attendrie plutôt qu'une créature sur le retour qu'un jeune homme dédaigne, elle répondit :

— Je suis sûre que l'attrait est réciproque.

— Croyez-vous? — fit Basil.

Il se rapprocha, soucieux d'utiliser la sympathie de cette femme. Mais il fallait n'user que de paroles innocentes. Madame Tadros, elle, enchaîna une suite rapide de réflexions.

— Venez la voir, — fit-elle enfin. — Causez ensemble. Vous savez, les jeunes filles de notre temps s'expliquent plus volontiers à des amis qu'à leur mère. Elle se confiera peut-être à vous. Je lui dirai d'ailleurs votre désir de mieux la connaître.

— Puis-je y compter? — fit-il en se forçant à sourire pour dissimuler qu'il insistait, qu'il réclamait qu'elle s'engageât.

Madame Tadros hocha la tête, et ils comprirent silencieusement leur connivence. « De quels sacrifices est capable une mère! » pensa-t-elle avec une mélancolie terrible. Et elle jugea sa fille bien sotte d'avoir négligé ce jeune homme. Mais elle parviendrait à faire son bonheur malgré elle. Sans doute, cet Anglais si correct était marié, donc indisponible, mais quoi! Peut-être divorcerait-il? Elle le regarda, inquiète qu'il devinât sa pensée. Non, le visage de Basil — « un peu trop carré tout de même », se dit-elle — n'exprimait rien. « Voilà la difficulté. Pour obtenir quelque chose avec ces gens-là, il faut ne pas les effaroucher, et l'on n'est jamais sûre de les deviner juste. De la prudence. »

Ensuite, à défaut d'avantages sentimentaux, elle pensa qu'elle pourrait au moins tirer de lui un service.

Il s'agissait de deux coupes persanes qu'elle tenait de son pauvre mari et dont elle cherchait à se défaire. Elle leur attribuait une grande valeur. Un vieil ami, entièrement dévoué, M. Archibald Mortimer, qui connaissait les antiquités du Proche Orient pour avoir vécu vingt ans au Caire comme fonctionnaire égyptien, lui avait assuré que le British Museum en ferait certainement l'acquisition. Elle les lui avait confiées lors d'un de ses récents passages à Paris.

Malheureusement, continua-t-elle, Mortimer habitait assez loin, à la campagne, et il détestait répondre aux lettres. Elle insinua d'abord, puis répéta ouvertement qu'elle serait bien heureuse si Basil voulait l'aider, soit en faisant reprendre les coupes persanes chez Mortimer, lequel, malgré son entier dévouement, montrait de la négligence, soit en en parlant à des conservateurs du British, s'il en connaissait.

Basil répondit que, très occupé, il lui serait difficile d'aller ces jours-ci relancer M. Mortimer, mais qu'il mettrait sa voiture à la disposition de madame Tadros. Par ses relations, d'autre part, il parviendrait certainement à intéresser un conservateur à cette affaire.

Et certes il eût consenti à acheter lui-même ces deux coupes persanes, afin de demeurer dans les meilleurs termes avec madame Tadros. Mais ni l'un ni l'autre ne devaient avoir l'air de savoir pourquoi. Basil n'aimait pas qu'on appelât les choses par leur nom, il détestait les complicités qui s'affichent, il trouvait vulgaire ce qui était souligné. Il eût été capable d'actes excessifs, criminels ou héroïques, à condition que le monde fît semblant de ne pas s'en apercevoir. Il savait, bien entendu, qu'on obtient presque tout des hommes et des femmes pourvu qu'on y mette le prix, mais il ne voulait pas en convenir. Il se dupait lui-même par fierté, il était hypocrite par délicatesse autant que par décence.

***

Basil repassa dans le hall, et le secrétaire au teint olivâtre se dressa et le suivit des yeux avec attention. Puis, lorsqu'une heure après, Michelle, qui avait flâné dans Knighssbridge, rentra enfin, ce jeune homme basané s'avança vers elle et lui fit de profondes salutations.

— Je n'étais pas là hier, lors de votre arrivée, mademoiselle Tadros, mais je tiens à vous saluer.

Michelle le considéra avec étonnement :

— Comment, c'est vous, Adès? Que faites-vous ici?

Elle l'avait connu à Alexandrie, trois ans auparavant. C'était alors un petit bonhomme famélique qui faisait du journalisme par intermittences, mais gagnait sa vie comme commis dans une librairie. Il l'amusait par sa fièvre de plaire et de savoir. Quand elle entrait dans la boutique, il se hâtait au-devant d'elle avec obséquiosité, agitant les mains et s'exprimant d'une voix aiguë. Il bouleversait les piles des livres récemment arrivés de Paris, il lui disait ses préférences, qu'il cherchait à lui faire partager. Parfois, par maladroite sincérité, il se montrait grognon, agressif, et détruisait tout l'effet de son empressement presque servile. Michelle estimait

son intelligence irritée. A le revoir tout à coup, elle se crut dans la librairie où elle discutait avec lui les dernières revues tandis que, devant la porte ouverte, défilaient des hommes en tarbouch, des ânes, des femmes voilées, et que l'air toujours tiède sentait le jasmin et le bois brûlé.

— Ah, çà, par exemple! — répéta-t-elle, tandis qu'il multipliait les courbettes et les sourires.

Il était ravi de cette rencontre, mais plus encore enchanté de lui-même et de sa transformation. Car le petit journaliste aux aspirations libertaires, le Juif qui s'exaltait sur le sionisme avaient disparu pour faire place à un jeune homme serré dans une jaquette et semblable à n'importe quel secrétaire d'hôtel.

— Il n'y avait rien à faire pour moi en Égypte, — expliqua-t-il.

— Et en Palestine?

Il lui jeta un coup d'œil étonné, car il ne gardait pas un souvenir précis des causes qu'il abandonnait.

— Non, il n'y a que l'Europe. Il me faut une grande capitale. D'ailleurs je parle plusieurs langues et je me sens partout chez moi. On m'a proposé ce poste et j'ai tout de suite accepté. Mais je ne compte pas m'éterniser dans cet emploi. C'est un début... Quand j'ai vu votre nom sur la liste des arrivées, j'ai été très heureux.

Sa faconde tomba parce qu'elle le regardait en souriant à moitié. S'était-il montré indiscret? Inquiet, il ajouta, sans comprendre qu'il aggravait sa maladresse :

— J'ai pensé que vous seriez contente, vous aussi, de constater ce que je suis devenu.

— Toutes mes félicitations, Adès, — fit Michelle avec un mouvement pour s'en aller.

Les yeux du jeune homme prirent une expression suppliante et triste, et, la retenant, il lui demanda sur un ton plus bas :

— Mademoiselle, puis-je vous prier de m'appeler maintenant monsieur Adès?

Il guetta son assentiment, et la suivit avec cérémonie jusqu'à l'ascenseur. Puis il revint à son bureau en tirant sur ses manchettes.

***

Basil était vautré sur un fauteuil, chez lui, et il regardait dans le vague, paresseux, engourdi, libre enfin, après une longue journée, de se taire. Auprès de lui, il y avait un carafon de whisky, un siphon, et un grand verre à moitié bu. Mais la détente qu'il en espérait ne se produisait pas. Il ressentait un sourd malaise, et il ne savait comment y échapper.

Malaise qui durait depuis quelque temps d'ailleurs. Ce n'était pas physique : au tennis il se trouvait en pleine forme. Ses affaires ne lui donnaient que de la satisfaction : on allait augmenter le dividende. Partout, au club, dans le monde, il était accueilli avec la sympathie qu'il avait toujours connue. Chez lui, Pat était toujours aussi gentille.

Il atteignit son verre d'une main négligente et avala une rasade. C'était son troisième whisky...

Quelque chose lui manquait. Un besoin nouveau était né en lui qu'il ne pouvait satisfaire comme les autres, auxquels il pourvoyait aisément. Voilà d'où venait son malaise : un vide obscur s'était créé dans sa vie intérieure. Avec étonnement, avec gêne, il se demanda si Michelle Tadros lui était devenue nécessaire.

A cette pensée il acheva son whisky, et, pour se secouer, marcha dans son salon. Il regrettait l'atonie inconsciente où il baignait jusque-là. Savoir une chose, c'est si désagréable! Il était obligé de reconnaître qu'il désirait revoir Michelle, l'écouter, lui parler et lui plaire. Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas de la joie, certes, ni même de l'espoir, mais de l'ennui, ou plutôt de l'embêtement. Pourquoi l'avait-il pressée de venir à Londres? Pourquoi, maintenant, se préoccupait-il de cette jeune fille? Son embêtement se transforma en détresse : il redouta que ce sentiment sournois, à peine né, pût grandir. Alors il décida de l'étouffer. Oui, c'était préférable. Quand il avait reconnu la nécessité d'une solution catégorique, il l'adoptait avec courage. Madame Tadros et sa fille, d'ailleurs, n'allaient pas tarder à retourner à Paris. Jusque-là il ne les verrait pas, ou le moins possible.

VI

Le matin, quand il prenait son petit déjeuner, Basil ne pensait à rien. Reposé par la nuit, il se bornait à avoir faim. Pat n'était jamais là. L'esprit engourdi et satisfait, il mangeait en silence des œufs brouillés, du poisson frit, de la marmelade d'oranges, et buvait de grandes tasses d'un thé fort. D'un regard négligent, il parcourait le courrier, puis le repoussait de la main. Il n'avait que gestes inconscients et heureux.

Mais ce jour-là, quand il eut ouvert la dernière lettre qui l'attendait, il éprouva un léger choc qui mit en mouvement ses pensées. Madame Tadros lui écrivait qu'elle avait, la veille, avec son auto, été voir son vieil ami Mortimer et qu'elle lui avait repris les coupes persanes; elle priait Basil de passer à son hôtel pour lui donner son avis. En post-scriptum elle ajoutait qu'elle était un peu ennuyée de voir à sa fille un air fatigué et même triste. Elle se demandait si elle n'allait pas la ramener à Paris.

Comme chaque fois qu'il ne fallait pas analyser, mais agir, Basil envisagea la réalité et fit ses calculs. Irait-il ce matin même au *Park hotel*? Non, il avait des comités qu'il ne pouvait pas remettre. Et d'ailleurs il ne serait pas convenable de montrer trop d'empressement. Il irait après le bureau. Mais il acheva rapidement son déjeuner et décida de partir tout de suite pour la Cité, comme s'il avançait ainsi l'heure de sa visite.

Dehors, l'auto l'attendait dans un jour gris et qui semblait encore dormir, lourd d'une pluie prochaine. Quelques oiseaux commençaient à crier dans les arbres du square. Son chauffeur, en étendant la couverture sur ses genoux, lui dit :

— Mauvais temps aujourd'hui, monsieur.

Basil lui sourit et pensa que ce brave Garvin était toujours pessimiste. Il songea ensuite qu'il avait oublié d'aller embrasser Pat, avant de partir. Mais à cet instant-là, et pour peu qu'elle eût encore sommeil, Pat l'accueillait en général avec mauvaise grâce.

Dans le Strand, il y eut un arrêt prolongé, pour laisser passer le flot de la circulation. L'agent se tenait debout

juste à côté de la voiture, droit, maigre, et la jugulaire du casque, relevant son menton et sa lèvre inférieure, lui donnait une expression méchante Mais Basil, qui le considérait en attendant de repartir, jugea qu'il avait quelque chose de typiquement *british*, bref de sympathique.

Quant ils eurent atteint Cornhill où étaient ses bureaux, il dit à Garvin, en descendant, de revenir à cinq heures. Puis il se reprit et dit quatre heures.

Dans les couloirs il rencontra des huissiers en livrée, des employés qui portaient des registres ou des corbeilles déjà pleines de lettres qui venaient d'arriver. Ils s'arrêtaient, s'effaçaient, saluaient. Basil leur dit bonjour à chacun, d'un air confiant et gai. Puis il pénétra dans son bureau aux boiseries d'acajou d'un brun sombre et poli, aux fauteuils de cuir noir, bas et larges. Il était bien, là, pour travailler. Ses yeux s'arrêtèrent avec complaisance sur la carte du monde où leurs lignes de bateaux étaient tracées en rouge. Et quand sa secrétaire, grande femme à lunettes, se présenta devant lui, il chercha à lui dire quelque chose de gentil et s'écria, en se frottant les mains :

— Beau temps, aujourd'hui, miss Webb.

Elle le regarda d'un air surpris, s'interdit de répondre à une phrase aussi dénuée de sens, et commença à lui rappeler les visites qu'il allait recevoir et le comité à présider.

— Chère miss Webb, — dit Basil en l'interrompant, — voulez-vous faire téléphoner à madame Tadros, au *Park hotel* — veuillez prendre note exactement de ce que je vous dis — que je la remercie de sa lettre et que j'irai la voir cet après-midi.

Miss Webb écrivit sur un bloc, puis voulut recommencer son exposé. Mais Basil, avec une expression joviale et naïve qui lui donna l'air d'un jeune garçon, l'interrompit.

— Chère miss Webb, voulez-vous faire faire ce téléphone tout de suite...

La matinée se passa vite, entraîné qu'il était par sa bonne humeur. Et quand, au silence qui s'était établi dans les bureaux, il s'aperçut que l'heure du déjeuner avait sonné, il s'aperçut aussi qu'il n'avait guère pensé à madame Tadros et à sa fille. Alors il chercha dans sa poche la lettre et la relut.

Digne madame Tadros et même chère madame Tadros! Puisqu'on le relançait, il fallait bien qu'il allât la voir.

En général il déjeunait avec deux ou trois camarades. Ce jour-là, désireux d'être seul, il sortit rapidement et gagna, sous une pluie fine, un petit restaurant qu'il fréquentait naguère comme tout jeune homme. On n'y rencontrait que des commis de banque, mais personne de son importance. Il s'installa dans un coin et se demanda avec application pourquoi Michelle était triste. Il ne sut que répondre.

Il se trouvait dans une pièce étroite et sombre. Des hommes, rien que des hommes, et dont plusieurs en mangeant gardaient leur chapeau sur la tête, étaient attablés côte à côte. Certains dépliaient des journaux qui ajoutaient à l'encombrement. Des serviteurs passaient des plats au-dessus des convives serrés; par la porte sans cesse ouverte des cuisines, on voyait des viandes griller devant des flammes ardentes, surveillées par des cuisiniers en bonnets blancs. Basil respirait les odeurs de graillon et se croyait revenu à sa vingtième année. Et plus encore quand il eut dévoré une forte côtelette de mouton flanquée de pommes de terre frites, et bu une bonne pinte de bière. Il se sentait très confortable dans ce lieu chaud et animé, où il pouvait penser à Michelle.

Et c'est alors que la tristesse que madame Tadros prêtait à sa fille, juxtaposée au souvenir du temps où il était un jeune garçon sentimental, permit à Basil de faire une magnifique découverte : Michelle avait besoin de lui. Non pas, peut-être, qu'elle s'en rendît compte. Mais c'était à lui de la deviner, d'aller au-devant de ses préoccupations. Cette mélancolie, il était nécessaire qu'il la consolât. Pour un peu il aurait pensé qu'il était le seul à le pouvoir. Quand il se fut défini cette tâche avec force, et qu'il eut ainsi précisé son but, son sang courut plus chaud dans sa chair, et une envie irrésistible de se dévouer l'emplit d'enthousiasme.

Il était sûr, d'ailleurs, d'avoir deviné dès leur première rencontre qu'il manquait quelqu'un à la jeune fille. Un ami sûr, un conseiller. C'était pour faire plaisir à Pat qu'il avait décidé son amie à venir à Londres, mais aussi, et surtout, pour faire plaisir à Michelle et lui rendre service. Il fallait l'aider. Nous devons nous tendre la main les uns aux autres. Pat n'avait

pas dû comprendre cela. Peut-être n'avait-elle pas répondu à l'attente de son amie. Car Pat était fort gentille, mais assez indifférente aux difficultés d'autrui.

Il regagna son bureau d'un pied alerte, et pria non miss Webb, qu'il était inutile de tenir au courant de ses variations, mais un autre secrétaire de téléphoner au *Park hotel* qu'il viendrait à quatre heures et demie. Et quand miss Webb vint lui demander ses instructions pour le comité qui devait se tenir à cinq heures, il répondit avec assurance qu'il n'y serait pas.

— Mais, — fit-elle avec stupeur, — vous avez un rapport à présenter.

— Miss Webb, je n'y serai pas, je ne puis pas y être.

Scandalisée, elle tendit le rapport en travers de la table. Elle l'avait fait taper avec soin et elle l'avait collationné elle-même, en y ajoutant trois ou quatre virgules.

— Vous direz à ces messieurs que je m'excuse, mais qu'au dernier moment j'ai dû sortir. Vous lirez ça à ma place.

Et, à travers la table, il lui restitua le rapport. Elle le reçut d'un air accablé.

Comme il descendait l'escalier en se disant : « Heureusement que j'ai dit à Garvin de venir me chercher avant l'heure habituelle », il se rappela qu'au temps où il faisait la cour à Pat, avant leur mariage, il arrivait toujours trop tôt à leurs rendez-vous... Pat aussi avait eu besoin de lui. Orpheline de père et de mère, elle vivait chez un oncle. Basil avait été séduit non seulement par la ravissante beauté de Patricia Russel, mais aussi par son état touchant d'orpheline avec ce qu'il comportait de mélancolie et peut-être d'abandon. Il avait ardemment désiré la tirer de là : la seule façon pratique, c'était de l'épouser. Leurs fiançailles l'avaient enivré de sentiments chevaleresques, naturels à un cœur généreux comme le sien, mais qui lui venaient aussi de la lecture, faite à treize ans, de Tennyson. Il savait qu'il ne fallait avouer sous aucun prétexte qu'il aimait Tennyson. Mais il était bien obligé de reconnaître que les légendes du roi Arthur avaient contribué à enrichir sa vie sentimentale. Ses goûts, fortifiés par l'éducation, l'avaient persuadé qu'il était beau de mettre sa force, son courage et ses privilèges au service de la faiblesse. L'image

d'un Saint-Georges, figure légendaire et britannique, flottait au fond de sa mémoire inconsciente, là où la personnalité se forme. Toujours les femmes lui étaient apparues comme des êtres fragiles, aisément victimes, auxquels les hommes devaient apporter un loyal secours.

Et il avait aimé Pat parce qu'elle lui donnait l'occasion de se dévouer, c'est-à-dire d'agir, mais d'agir avec un sentiment de bonne conscience. Elle lui permettait d'être en accord avec lui-même. Toutefois le mariage, qui stabilise le dévouement, en amoindrit par là même la valeur. Il devient légal et régulier. D'autre part le mariage, en rendant Pat heureuse, lui avait enlevé par voie de conséquence le charme de sa mélancolie. Consoler une femme, c'est précisément supprimer la raison qui vous attirait vers elle. Basil ne se rendait pas compte qu'en épousant Pat il la changeait moralement, ce qui l'avait amené à changer l'idée qu'il se formait d'elle. D'autres sentiments étaient nés entre eux, qui masquaient cette substitution : camaraderie, intérêts communs, souvenirs à deux, habitudes. Et puis Ralph. Mais les sentiments originels qu'il avait éprouvés pour Pat avaient disparu sans qu'il s'en aperçût clairement et avant qu'il en fût rassasié. Or c'étaient ces sentiments-là qui reprenaient vie à l'occasion de Michelle. Peu leur importait que leur objet fût différent, pourvu qu'ils pussent revivre. Et comme c'étaient les plus forts, et aussi les plus nobles que Basil eût jamais éprouvés, il ne les discutait pas.

En arrivant à l'hôtel, il vit madame Tadros sur le seuil.

— Cher monsieur, vous avez avancé votre visite, et je dois malheureusement sortir. Montez toujours, vous trouverez ma fille. Et attendez-moi, je ne vais pas tarder à rentrer.

Elle le quitta rapidement, mais une fois seule ralentit sa marche, flâna, regarda les devantures des magasins, consultant de temps à autre sa montre, afin de ne pas rentrer trop tôt.

— Eh bien, — dit Michelle quand Basil parut devant elle, — je vous dois d'avoir été fameusement grondée par ma mère.

Il leva les sourcils sans comprendre.

— Oui, quand je vous ai fait faux-bond l'autre jour, il

paraît que je me suis montrée très mal élevée. Maman tient beaucoup aux bonnes manières. Je vous fais des excuses, cher monsieur.

Elle se mit à rire et s'étendit sur le canapé. Le menton appuyé sur sa petite main courte et le coude appuyé sur des coussins empilés, elle le dévisagea avec les yeux brillants d'une bête à l'affût.

Basil s'assit, heureux d'être enfin près d'elle, et résolu à s'expliquer.

— Comment va Pat? — demanda-t-elle.

— Très bien.

— Je vais vous poser une question de toute importance : est-ce que vous la rendez heureuse?

Basil détestait les questions directes et personnelles. Il préférait se taire plutôt que de paraître indiscret, fût-ce vis-à-vis de lui-même. En s'interdisant d'aller trop profondément, il croyait obéir à une règle de stoïcisme ou tout au moins à une consigne de pudeur, alors que, surtout, il redoutait la réalité secrète. Quant aux considérations abstraites — sur l'amour, par exemple, ou sur la destinée, — il les jugeait extrêmement oiseuses.

— Je vous demande, — répéta Michelle, — si vous rendez votre femme heureuse?

— C'est à elle, — répliqua-t-il en se forçant à sourire, — qu'il faut le demander.

— Parce que, — fit-elle d'un accent rêveur, — c'est si grave.

Elle obéissait à deux mobiles emmêlés. D'abord elle redoutait que Pat eût gagné au change en passant de l'amitié à l'amour, et, sous prétexte de souhaiter son bonheur, elle espérait constater qu'elle était déçue. Et puis elle cherchait, en le taquinant, à ébranler Basil dans ses certitudes de mari.

Il se leva de son fauteuil, poussa un gros coussin et vint s'asseoir dessus, les jambes croisées, au pied du divan.

— Me croyez-vous incapable de rendre une femme heureuse?

Elle alluma une cigarette, le regarda avec attention maintenant qu'il était tout près d'elle, souffla la fumée, et dit, les paupières closes :

— Cela dépend de la femme.

Sa bonne humeur, au moins en apparence, ne l'abandonna pas et il insista :

— Me prenez-vous pour quelqu'un de bête, de méchant, de brutal?

Les bords un peu remontés de son pantalon laissaient voir d'élégantes chaussettes : Michelle les jugea prétentieuses, de même qu'elle trouvait agaçant son sang-froid. Rien ne lui plaisant comme de meurtrir une vanité masculine, elle en guetta l'occasion.

— Je vous prends, — fit-elle, — pour un garçon bien élevé, ce qui n'est pas toujours suffisant. Voulez-vous une cigarette?

Il refusa, puis accepta. Il commençait à se sentir assez vexé, et dépité aussi de ne pouvoir diriger leur entretien vers le terrain qu'il eût préféré.

— Les hommes, — poursuivit-elle en s'étirant avec une souplesse animale comme pour bondir, s'échapper, — ont une tendance assez ridicule à se croire indispensables au bonheur des femmes.

— Indispensables, je ne sais pas. Mais utiles, oui, et parfois assez agréables... C'est bien pour cela qu'elles les épousent.

Il abandonna ces généralités où il ne se sentait jamais très sûr et ajouta :

— D'où vous vient votre préoccupation? Pat se plaint-elle?

— Me croyez-vous capable de trahir ses confidences?

Elle sourit de le dominer, assis à ses pieds, carrure inutilement musclée, bonne volonté également inutile. Il se demanda si vraiment Pat avait exprimé des doléances. Il ne se sentait coupable en rien. Avait-elle des griefs qu'il ignorait? Cette amitié féminine, qui lui avait semblé si touchante, lui apparut comme une alliance redoutable dont il était exclu, ou comme un complot dirigé contre lui. Et de même qu'à son insu Michelle le jalousait d'être aimé par Pat, il jalousa Michelle de connaître Pat mieux que lui.

— Eh bien, — fit-il, — vous me flattez. Je croyais que vos entretiens roulaient sur vos souvenirs. Je ne pensais pas

que j'en serais l'objet. Laissez-moi espérer que ma modeste personne n'a pas subi de critiques trop dures...

Il continua, en se montant un peu :

— J'aurais pu, me semble-t-il, étant le mari, bénéficier un peu de votre indulgence... Pourquoi ne pas étendre à notre ménage en bloc l'amitié que vous avez pour ma femme seule ?

— Comme vous êtes peu psychologue! — railla-t-elle.

Croyait-il vraiment pénétrer avec ce sans-gêne naïf dans leur intimité? C'était bien totalement ignorer le caractère passionné de Michelle que d'imaginer qu'elle pût se partager, accorder à deux êtres différents ce qu'elle vouait farouchement à un seul. Ce qu'elle éprouvait de fort était toujours exclusif.

— Mettez-moi au moins à l'épreuve, — reprit-il avec un courage obstiné, — vous verrez ce que je vaux.

— Mais je l'ai déjà fait. C'est sur vos insistances et me confiant à vous que je suis venue à Londres.

— Eh bien, regrettez-vous de m'avoir écouté?

Michelle ne voulait rien devoir à Basil parce qu'elle refusait de se lier à personne, fût-ce par la plus faible gratitude. Ramenant ses jambes sous elle, pelotonnée sur le divan, elle ressembla à une petite bête retorse, prête à mordre.

— Mais pas de méprise, n'est-ce pas? — dit-elle en montrant les dents — c'est pour votre femme que je suis venue ici, pas pour vous.

— Du moment que vous êtes contente d'être ici, — répondit-il toujours imperturbable, — c'est l'essentiel.

Elle éclata d'un rire amer :

— Ah oui, je suis contente. Contente, contente!

Il la considéra avec une brusque anxiété. La voilà donc, la créature mélancolique, qu'on lui avait annoncée? Comment lui présenter ses offres de dévouement? Il ne se trouvait pas du tout dans la situation renouvelée de ses fiançailles. Michelle se refusait au rôle qu'avait joué Pat avant le mariage. Il l'observa, qui croisait ses petites mains courtes dans une étreinte passionnée, mais égoïste, et il éprouva une envie brutale de les empoigner et de les désenlacer malgré elles.

Elle ne se douta pas de sa velléité car il se borna à lui dire, d'autant plus placidement qu'il voulait se contenir :

— Je vois que vous me jugez sévèrement. Si vous me connaissiez mieux...

— Croyez-vous que cela m'intéresserait de vous connaître?

Sous son air de raillerie, elle essayait des feintes, elle cherchait, comme un boxeur, l'endroit sensible ou découvert de son adversaire. Il fallait taper dur, si elle voulait l'atteindre.

— Peut-être, — reprit-il, — pour mieux vous en rendre compte, m'accorderiez-vous une occasion de vous voir, de causer à cœur ouvert...

Il hésita, puis :

— Dites, voulez-vous que nous sortions ensemble, un de ces soirs?

— Mais oui. Et puis maman aime tant sortir.

Il encaissa sans broncher. Simplement ses sourcils se resserrèrent, et ses narines battirent un peu.

— Eh bien, c'est entendu. Nous dînerons au *Savoy* tous les quatre.

Michelle regretta presque d'avoir parlé si rapidement. Car cette proposition de tête à tête, lestement déjouée, l'intriguait maintenant. Mais Basil, qui se retrouvait à son point de départ, ses invites repoussées et n'ayant gagné aucun avantage, se lança de nouveau, pour trouver enfin la ligne de moindre défense :

— Tant mieux si je puis ainsi vous distraire. Car vous avez beau déclarer avec un rire strident que vous êtes contente, je n'ignore pas votre mélancolie.

— Moi, mélancolique? Où prenez-vous cela?

— Je le sais. On me l'a dit.

— Qui donc?

— Votre mère.

Elle respira, elle avait craint que c'eût été Pat.

— Ma mère, — dit-elle, — ignore tout de moi, mettez-vous cela dans la tête. Personne ne peut savoir si je suis triste ou gaie. Et surtout, ajouta-t-elle avec défi, cela n'intéresse personne.

Basil, toujours assis sur son coussin, leva vers elle un visage convaincu.

— Si, moi.

Cette fois, se dit-il, elle n'y échapperait pas, elle saurait qu'il était prêt à devenir son... eh bien oui, il acceptait le mot : son chevalier servant. Peut-être en serait-elle touchée. En attendant, il jouissait de l'immense bonheur de s'offrir.

— Vous?

Elle jeta sa cigarette, se redressa sur le divan où elle se sentait tout à coup exposée, et fit face à l'homme en s'écriant sur un ton de sarcasme :

— Alors, vous êtes comme les autres? Que c'est drôle!

— J'ignore, — répondit-il avec fermeté, — comment sont les autres. Mais je ne crois pas qu'il soit défendu de dire à quelqu'un qu'il vous inspire de la sympathie.

— Ah, c'est de sympathie qu'il s'agit! Vous éprouvez de la sympathie pour moi! Pourquoi? A cause de Pat?

— Non. A cause de vous.

Elle le toisa, et laissa tomber, avec un accent d'insultant dédain :

— Je la refuse, votre sympathie.

Malgré sa ténacité, un frémissement de Basil, cette fois, laissa voir qu'il était atteint. Alors elle redoubla :

— Finirez-vous enfin par comprendre? Vous m'êtes indifférent, totalement indifférent. Il vaudrait peut-être mieux pour vous que je vous déteste, mais c'est à peine si je m'aperçois de votre présence.

Elle partit d'un éclat de rire qui sonna faux et s'arrêta en suspens. Sous l'affront inexplicable, Basil s'était levé, stupéfait, mortifié, honteux. Elle s'aperçut alors qu'il avait mal, en dépit de son endurance. Elle croyait que les hommes ne souffraient pas : elle fut si surprise qu'elle l'appela comme il s'en allait sans rien dire. Il ne répondit pas. Elle se dressa sur le divan et, au moment où il ouvrait la porte, cria :

— Pardon!

Alors il se retourna. Après l'avoir cruellement humilié, l'acharnement de la jeune fille venait de lui paraître assez étrange, peut-être significatif.

— Revenez. J'ai dépassé ma pensée. Oui, c'est cela, revenez... Voyez-vous, je n'attends rien des gens. Alors, quand ils me parlent comme vous l'avez fait, je m'insurge.

Elle était retombée sur le divan et le priait. Alors il fit quelques pas vers elle et elle dit, d'une voix presque basse mais avec un indescriptible accent de fierté :

— Comprenez-moi : j'essaie de vivre seule.

— Je ne pense pas que vous y parviendrez, — répondit-il.

Ces bizarreries provocantes, ces retournements, ces cris lui déplaisaient souverainement : cela sentait l'artifice et la fièvre. Elle avait beau sembler maintenant prête à la conciliation, son instabilité nerveuse, ses provocations, ses dérobades la rendaient trop différente de ce qu'il aurait aimé qu'elle fût. Du fond des coussins où elle s'était réfugiée, elle murmura, comme une incantation :

— Vous ne savez pas la force étrange qu'on acquiert quand on a renoncé à tout.

Et soudain ces yeux brillants et langoureux, ces petites mains aux doigts courts reprirent sur lui leur empire. Il s'y ajoutait cet accent voisin du râle, sorte d'aveu de détresse. Gêné par ce qu'il sentait là de trouble, d'indécent, il y démêlait quand même un appel obscur, quelque chose d'assez voisin, sous d'autres apparences, de ce qu'il était venu chercher.

— J'aimerais, — fit-il en se penchant vers le coin d'ombre où elle se dissimulait, — vous rendre le goût des choses et des gens.

— Non, — fit-elle avec un reste de colère, — je n'ai envie de personne.

Toutefois elle considérait sa victime avec moins d'animosité. En somme, il avait bien supporté ses coups. Il ne s'était pas fâché. Et il n'avait pas essayé de l'embrasser malgré elle. Cela la changeait. Par contraste, elle songea aux perpétuelles sollicitations de Quesnay, et elle lui demanda, afin de ramener leur entretien sur des terrains plus paisibles :

— Avez-vous des nouvelles de Quesnay?

Basil crut qu'elle voulait le tourmenter encore et, se rappelant le ton avantageux du jeune homme en parlant d'elle, il eut peine à réprimer un mouvement.

— Il ne reviendra pas, en Europe avant plusieurs mois, — répondit-il en serrant les mâchoires.

Mais elle ne s'en aperçut pas, car elle donnait des tapes aux coussins du divan.

— Tant mieux, — fit-elle d'un air distrait.

— Comment, vous ne le regrettez pas davantage? A l'entendre, j'aurais cru...

Tout de suite il regretta ce qu'il considéra comme un coup défendu. Jamais il ne se serait permis une telle insinuation avec une autre femme. C'était la faute de Michelle qui, par sa dureté, sa moquerie, l'arrachait à ses habitudes de loyauté. Le combat régulier, avec elle, dégénérait en rixe. Mais Michelle, qui en avait entendu bien d'autres, se borna à répondre :

— Je ne sais pas ce que peut dire de moi Quesnay, qui est vaniteux et mal élevé, mais cela m'est parfaitement égal.

Rassuré d'un seul coup et transporté de ferveur, Basil s'écria :

— M'autorisez-vous, le cas échéant, à le faire taire?

Enfin il retrouvait son thème favori, il rentrait dans son rôle, ou plutôt dans son armure. Déjà il se voyait prenant la défense d'une jeune fille compromise, la sauvant d'un monstre menaçant. Mais sans se douter qu'elle s'adressait à un Saint-Georges en complet de cheviotte, Michelle haussa les épaules :

— Tout le monde m'est indifférent.

Cette fois, il le supporta avec plus d'aisance. Si elle repoussait son amitié, du moins n'avait-il pas de concurrent. Quesnay lui devint sympathique, puisque à travers les mers il lui fournissait la preuve que Michelle n'était à personne.

Il se leva, pour emporter avec lui cette idée réconfortante avant qu'elle ne l'abîmât. Car il commençait à apprendre à se méfier d'elle.

VII

Préparant la note pour le 124 qui s'en allait avant midi, le jeune Samuel Adès éprouvait quelque peine à bien aligner ses chiffres. Il ne pouvait détacher son esprit de la soirée de la veille, au Savoy. Au Savoy! Non pas à la « réception », comme employé, mais... il hésita un peu, puis, avec un sourire sournois, il prononça mentalement : « En homme du monde ».

— Vous avez terminé la note du 124? Il fait descendre ses bagages, — dit Parker, le directeur, personnage bourru et autoritaire, qui lui parlait toujours sur un ton désagréable.

En général sa voix faisait courir un frisson dans le dos et jusqu'au bas des reins d'Adès, qui s'inclinait, prêt à encaisser une algarade. Mais ce matin-là le jeune Juif répondit avec beaucoup d'aisance :

— Attendez, ce n'est pas prêt.

Et il reporta son crayon en haut d'une colonne pour recommencer l'addition. Bien vite, cependant, il cessa de compter, repris par sa rêverie rétrospective... La veille, mademoiselle Tadros l'avait abordé et lui avait adressé quelques paroles. Non pas sur le ton habituel des clients, d'un air absent et sans même le regarder. Mais avec une vraie gentillesse. Il était étonnamment sensible à un accent humain. S'il se pliait aux attitudes empressées auxquelles l'obligeait sa profession, s'il les poussait parfois, sans que ce fût nécessaire, jusqu'à la servilité, il demeurait avide d'estime.

Mademoiselle Tadros lui avait demandé s'il se plaisait à Londres et s'il sortait beaucoup. Il avait secoué la tête avec humilité : il ne sortait jamais le soir, il lisait dans sa chambre, surtout des livres de philosophie. Et il allait énumérer lesquels, lorsque mademoiselle Tadros lui avait dit ces paroles extraordinaires :

— Eh bien, je dîne aujourd'hui au Savoy avec des amis. Venez-y vers dix heures, nous pourrons danser ensemble et parler de l'Égypte.

D'abord il n'avait pu que balbutier, n'en croyant pas ses oreilles, ses oreilles plates et décollées. Puis sa stupeur avait disparu. Et après le dîner il était remonté dans la mansarde qu'il occupait au septième étage de l'hôtel et il avait fiévreusement examiné sa garde-robe. Il en connaissait trop bien la pénurie. Son smoking, il est vrai, offrait assez bonne apparence : avec la jaquette qu'il portait dans la journée, c'était son seul vêtement convenable. Mais de ses deux chemises d'habit, l'une se trouvait au blanchissage, l'autre présentait au plastron et surtout aux manchettes de navrantes éraillures. Adès avait été frapper à une porte, plus loin dans le corridor, là où habitait un maître d'hôtel italien à peu près de sa taille et avec qui il bavardait quelquefois. Sans fausse honte il avait demandé à emprunter une de ses chemises. L'autre l'avait regardé avec une froideur ironique. Adès avait

insisté. Que lui importait de perdre sa dignité vis-à-vis de cet inférieur, eu égard au but à atteindre? Afin de le décider, il lui avait même fait une confidence :

— Je vais ce soir au Savoy, comprenez-vous... Invité par une femme.

Pour un peu il eût dit le nom. Mais l'Italien, sans vouloir en entendre davantage, à la fois discret, complaisant et railleur, avait prêté la chemise.

Ce soir-là, Adès, heureusement, n'était pas de service. Après s'être rasé avec un soin minutieux, après avoir frotté ses souliers vernis et enduit ses cheveux de pommade pour les empêcher de friser, il avait pu, à l'heure indiquée, se diriger vers le fameux hôtel. En route, une vive émotion l'avait saisi : aurait-il assez d'argent? Sous un réverbère il avait immédiatement compulsé son portefeuille. Oui, cela suffirait sans doute. A moins que... Quelle inquiétude! Devrait-il offrir du champagne? Et saurait-il comment se comporter pour faire croire qu'il était un habitué des établissements de luxe? Car c'était tout autre chose de regarder s'amuser les gens riches ou de se mêler à eux, en égal. Tous les Anglais étaient supérieurs et méprisants. Et si mademoiselle Tadros, oubliant son amabilité, feignait de ne pas le reconnaître? Il envisagea les humiliations qu'il lui faudrait peut-être supporter et il en souffrit à l'avance. Déjà il courbait le dos et son anxiété le faisait marcher les pieds en dedans.

Comme il suivait le bord du trottoir, dans le Mall, il fut dépassé par une auto éclairée à l'intérieur, où deux femmes en beaux manteaux du soir riaient avec un jeune homme. Cette brusque vision, sitôt disparue dans l'obscurité brumeuse, excita son instinct combatif, ou plutôt son envie. Il en voulut avec âpreté aux inconnus du Savoy, auxquels il prêtait d'avance et gratuitement du dédain, de même qu'à ces trois êtres, dans l'auto, qui ne l'avaient même pas regardé; il souhaita se venger de ces anonymes. Puisqu'il n'avait pas pu monter dans leur voiture, il deviendrait puissant et riche comme eux. Il estimait que les personnes importantes auxquelles il avait si souvent présenté leurs notes ou indiqué des heures de train détenaient des privilèges iniques, puisqu'il n'en jouissait pas lui-même : sa colère envieuse était certes révolutionnaire,

mais à condition que la révolution fût à son profit. Il ne voulait pas seulement les abaisser, mais prendre leur place.

Et alors, par orgueil, reprenant la question qu'il s'était posée vingt fois : « Pourquoi donc mademoiselle Tadros m'a-t-elle proposé de venir la rejoindre? » il y répondit : « Parce que je lui plais! » En proférant cette énormité à laquelle il ne croyait pas, il avait l'impression de jeter un défi. D'ailleurs, se dit-il et comme pour répondre à une protestation, les Tadros ne devraient pas se montrer trop difficiles. Le père avait mal fini. La mère... et là Adès pouffa. Alexandrie est une ville à potins et surchauffée, où tout se colporte et s'exagère, où l'on donne des surnoms, où, de Grecs à Italiens et à Suisses, on s'observe et on se jalouse. La mère Tadros, là-bas on l'appelait « Chouchou ». « Chouchou », par sa beauté, sa brusque ascension, ses dépenses, ses intrigues, puis ses déboires, avait été l'objet de bien des commérages. Certaines familles grecques la tenaient à distance, mais en général on ne lui en voulait pas. Elle était représentative d'une certaine facilité, d'une certaine bonne grâce. On l'admirait d'avoir conquis une belle situation et on lui savait gré de l'avoir perdue. Sur sa fille, personne n'avait jamais rien dit.

Ce fut « Chouchou » qu'Adès vit la première quand il jeta un coup d'œil dans le grand salon. Il avait pénétré hardiment dans le vestibule aux tapis épais, jeté avec désinvolture au valet, dans le *cloak room*, son vieux chapeau et son mince pardessus, et maintenant, à demi dissimulé, il contemplait la vaste salle, basse et mystérieuse. Presque tout le monde avait fini de dîner. Les gens buvaient du champagne, les coudes sur la table, dans la lumière rose et adoucie des lampes. Des couples dansaient lentement, hautains et pâmés. Un orchestre argentin faisait entendre une musique langoureuse qui mettait la mélancolie au service du plaisir. Lentement, méthodiquement, Adès respira l'odeur de fleurs, de tabac anglais, de nourriture, il savoura l'animation mesurée des voix où éclatait un rire clair, la nudité chatoyante des bras et des épaules des femmes. Et puis, comme son intelligence impitoyable aimait à blesser son amour-propre, elle lui rappela qu'il avait sur le dos une chemise empruntée à un maître d'hôtel.

Avec la mère Tadros se trouvaient sa fille et un couple qu'il ne connaissait pas. Jamais il n'oserait traverser la salle, avec l'idée que tout le monde le regardait. Pourtant il ne pouvait rester là, debout, et manquer lâchement sa chance. Il frissonna. Deux beaux jeunes gens en habit, qui parlaient fort, sûrs d'eux-mêmes et fondés à l'être, le repoussèrent en passant. Ils ne l'avaient même pas vu. Simplement, les mains dans les poches, de leurs hautes épaules ils l'écartaient. Les musiciens recommencèrent à jouer et une partie de cette foule brillante se leva pour danser.

— La note du 124!

Adès l'avait achevée mécaniquement. Il se leva, tendit la feuille au directeur. Le 124 était un ménage d'Américains qui avaient beaucoup dépensé et auxquels Parker adressa des adieux presque aimables. Mais l'homme, d'une voix de trompette, fit remarquer qu'il y avait une erreur d'addition à son détriment. Parker prit un air solennel et douloureux, vérifia, corrigea lui-même, mais avant de la rendre se tourna vers Adès et lui ordonna à mi-voix :

— Venez vous excuser.

Le jeune homme s'approcha de l'Américain, un homme lourd, sérieux, au visage chargé de gros sourcils orageux, et il s'inclina trop bas en marmottant ses regrets. L'autre, sans retirer son cigare de la bouche, continua de se plaindre à Parker. Comme il était très riche, il n'hésitait pas à récriminer sur une erreur, d'ailleurs réparée, d'une dizaine de shillings. Alors Parker qui, lui, était Anglais, le regarda de haut sans répondre. Et les grommellements de l'Américain devinrent indistincts.

Mais quand il fut parti, Parker jeta une réprimande brutale à la tête d'Adès. Alors celui-ci se rassit, ouvrit un registre et revit mademoiselle Tadros qui dansait avec son compagnon. Le couple passa près de lui, elle s'arrêta, lui serra la main, le présenta à M. Fairfield comme « un ami d'Alexandrie », l'amena à leur table où elle continua les présentations, et il se trouva installé au milieu d'eux. « Chouchou », bien entendu, ne l'identifia pas.

A peine assis, une nouvelle inquiétude vint le torturer. Il

dansait fort mal. Ces jeunes femmes attendaient-elles qu'il leur proposât de danser? Pour distraire leur esprit de cette éventualité, il se mit à parler avec exubérance. Il se lança dans des sujets qui ne pouvaient les intéresser, mais qui permettaient des considérations générales. Il traita du Proche Orient, de la rivalité des grandes puissances en Égypte. Basil dit qu'un de ses amis s'intéressait beaucoup au sionisme.

— Vous aussi, — remarqua Michelle. — Vous m'en parliez souvent.

La faconde d'Adès tomba du coup et il rougit.

— Je ne crois pas, — dit-il, — à l'avenir du sionisme.

Mais quand il eut prononcé ces mots, il éprouva, à l'insu de tous, une honte poignante.

Basil se leva et dansa avec sa femme. Puis, tandis que madame Tadros, qui fumait des cigarettes blondes dans un fume-cigarette d'ivoire, promenait au hasard son regard bleu et fatigué, Michelle interpella le jeune homme.

— Avez-vous des amis à Londres?

Elle se préoccupait fort peu de sa réponse. Si elle l'avait convié à venir la rejoindre, c'était pour l'opposer à Basil et même à Pat, et même à sa mère. Elle s'était dit que cette soirée serait longue à passer et que la présence intempestive d'Adès en romprait la monotonie un peu lourde. En fait, comme il arrive toujours, les heures lui avaient paru moins ennuyeuses qu'elle ne l'avait craint, et Adès devenait inutile.

Quant à lui, rassuré, satisfait, il se berçait de l'idée qu'elle le trouvait charmant, et s'écoutait parler. Non il n'avait pas d'amis à Londres, il ne connaissait que deux personnes : une dame âgée qui habitait du côté de Richmond, et un coreligionnaire, dans l'East End, qui avait un commerce d'antiquités. Il avait longtemps vécu à Beyrouth. Dans son appartement, une cave plutôt, s'entassaient des armes damasquinées, des faïences de Rhodes, des lampes de mosquée.

— Achèterait-il deux très belles coupes persanes? — demanda madame Tadros.

Adès répondit que son ami se chargerait certainement, sinon d'acheter lui-même les coupes, du moins de les vendre pour le compte de madame Tadros.

— Eh bien, — fit celle-ci, — voulez-vous venir les voir? Je suis au *Park Hotel*.

Elle considéra avec bienveillance ce jeune homme serviable, sans se douter qu'il l'appelait intérieurement « Chouchou ». Puis elle dit qu'elle voulait rentrer, mais qu'elle autorisait sa fille à rester avec ses amis. Pat proposa de terminer la soirée chez elle. Finalement, après avoir beaucoup discuté, on se rangea à ce parti : Pat et Michelle rentreraient à Sussex Square avec l'auto, Basil raccompagnerait madame Tadros à l'hôtel. Plus tard il y raccompagnerait également Michelle. C'était madame Tadros qui avait suggéré ces divers voyages.

En rentrant seule avec Pat dans la voiture obscure, près de son amie, Michelle crut avoir supprimé Basil pour toujours. Elle se taisait pour prolonger l'illusion. L'autre lui dit :

— Vous étiez très jolie ce soir.

Michelle haussa les épaules, mais ne put empêcher son cœur de se dilater. Elle détestait les compliments. Certes celui-là ne signifiait pas grand'chose. Mais prononcé par Pat il prenait une étrange douceur.

Pat dit encore, avec son air de ne jamais attacher d'importance à ses propres paroles :

— On vous regardait beaucoup. Avez-vous remarqué le grand monsieur avec une moustache, à notre droite? Un Russe, je crois. Et puis les deux jeunes gens d'en face, qui étaient avec des actrices. Nous nous mettons l'une l'autre en valeur; votre teint mat et vos boucles brunes font très bien avec mes cheveux blonds.

Michelle avança sa main, trouva celle de son amie, demeura immobile. Au bout d'un instant, Pat, avec son incohérence gentille, reprit :

— J'aimerais tant vous voir mariée... Oui, ne protestez pas... J'y ai beaucoup pensé depuis notre dernière conversation...

Elle attendit, mais dans l'ombre ne lui vint aucune réponse. Alors elle insista :

— Je n'ai pas oublié les théories que vous me faisiez autrefois sur le mariage, avec la véhémence que vous apportez

en tout... Mais nous étions bien jeunes, bien naïves à cette époque-là. Je suis sûre que vous êtes maintenant moins intransigeante. Au fond vous ne devez pas vous entendre très bien avec votre mère. Faites comme moi. Songez donc, un mari, un enfant...

Michelle serra la main de Pat : les doigts, au moins, ne parlent pas.

— Je suis si heureuse avec Basil et Ralph, que je vous souhaite de tout cœur la pareille. Basil est vraiment très gentil pour moi : il m'aime beaucoup. Et quelle amusante occupation qu'un petit garçon! Je vous avouerai que ce soir, par exemple, à plusieurs reprises, j'ai pensé à Ralph, et que je me suis demandé : « Est-ce qu'il dort? Est-ce qu'il a besoin de moi? A quoi rêve-t-il? » Son alimentation, en ce moment, me cause un certain souci. Vous savez, c'est si important, l'alimentation, pour un enfant de cet âge-là! J'aimerais suspendre le porridge, mais la nurse s'y oppose. N'est-ce pas que j'ai raison? La nurse prend toujours le contrepied de ce que je dis, cela finit par être insupportable. Elle n'est qu'une nurse, après tout, et moi je suis la mère. Ralph...

Michelle s'efforçait de ne pas entendre ce bavardage. Ce qu'elle voulait, c'était sentir avec force la présence de l'être auquel elle tenait par-dessus tout. Et soudain, gagnée par l'intimité de cette voiture rapide et obscure que rayait par moments une lumière du dehors, elle posa sa tête sur l'épaule de Pat.

— Qu'avez-vous? Vous pleurez? — fit celle-ci avec surprise.

Sa perpétuelle distraction l'empêchait d'observer les effets des causes. Aussi tout lui paraissait-il insolite. Elle vivait dans une féerie qui n'était à vrai dire qu'un désordre.

La voiture ralentit et s'arrêta.

— Nous voilà arrivées, — dit Michelle pour ne pas répondre.

Dans le salon où les attendait un feu de charbon et le plateau de whisky, elles s'assirent sur le canapé, à côté de la cheminée.

— Dites-moi ce que vous avez? — demanda Pat assez inquiète. — Un chagrin? Un ennui grave?

Il lui semblait employer ces mots pour la première fois,

tant sa vie, jusqu'à présent, avait été exempte de soucis. Elle préférait ne pas penser qu'il y avait des gens malheureux.

— Vous ne pouvez pas comprendre, — répondit Michelle, avec une tendresse mélancolique.

— Si, dites, — insista Pat, prise maintenant de curiosité. — Me jugez-vous trop bête?

— Non, non, pas bête, mais différente de moi. C'est ma faute d'ailleurs, si je ne ressemble pas aux autres.

Son ressentiment s'éveillait à mesure qu'elle l'exprimait, et elle continua, d'une voix pressée :

— Vous vous demandez si je m'entends avec ma mère? Bien sûr que non. Nos caractères sont trop opposés. Elle est adroite, se plie aux circonstances, ferme les yeux quand il le faut. Croyez bien que je n'ai pas cessé d'être intransigeante, même à propos du mariage. J'ai horreur de la complaisance. Voilà pourquoi je me suis révoltée. Vous, vous ne pouvez savoir ce que c'est que le dégoût.

Pat s'était un peu reculée : ces paroles vagues et exaltées la déconcertaient. Elle regrettait d'avoir poussé son amie à la confidence.

— On a cherché à m'atteindre, à m'entraîner, je me suis défendue. Si je n'avais pas montré les dents et les griffes, où en serais-je? Élevée au hasard, parmi des gens, — pourquoi ne pas le dire? — douteux, je suis demeurée fière. Vous m'entendez, fière et intacte. Et ce n'était pas facile. Ce qui me soutenait, c'était l'espoir que cela ne durerait pas toujours, que je finirais par rencontrer quelqu'un... Je ne me réservais pas pour moi mais pour cet être lointain, futur, inconnu, qui n'existait peut-être pas. Oui, on peut vivre pour quelqu'un qu'on n'est pas certain de jamais rencontrer. Je me rappelle avec quel enthousiasme, toute seule, je prononçais à haute voix les mots de loyauté, de franchise, de droiture... Ils me paraissaient si beaux...

— Vous me les avez appris, chérie.

— Cet être auquel je pourrais m'attacher, quand j'ai fait votre connaissance, je me suis dit que c'était vous, Pat. Vous avez représenté pour moi ce que j'attendais le plus impatiemment de la vie. Et depuis notre séparation, votre pensée

a été ma seule raison d'être. Oui, malgré le silence, l'oubli apparent. Je savais que vous existiez et cela me permettait de mépriser les autres. Pourquoi ne vous l'ai-je pas dit? C'est que mes exigences, je ne me les expliquais pas clairement. Pour rien au monde je ne me serais plainte. Et puis je ne voulais pas vous mêler à mes angoisses. Quand je vous ai découverte, si fraîche, si indemne, vous ne pouvez concevoir quel a été mon bonheur. Une image de la pureté, voilà comment vous m'êtes apparue, symbole et preuve de ce que j'avais souhaité, rêvé, attendu en vain. C'est pourquoi je vous ai entourée, protégée, vous, petite amie innocente et délicate, afin que vous ne cessiez pas, vous, d'être pure, malgré l'impureté de tout.

Michelle parlait pour elle-même plus encore que pour Pat. Elle disait les désirs de sa nature violente et solitaire. Si elle était sévère envers les êtres, c'est qu'elle avait besoin qu'ils fussent admirables. Et si elle était exigeante envers ceux qu'elle aimait, c'est qu'en échange du peu qu'ils lui accordaient, elle se donnait entièrement.

— Vous quitter, Pat, a été pour moi un arrachement. Ne plus rien savoir de vous que par des lettres espacées, ensuite apprendre votre mariage, la naissance de votre enfant, que de douleurs! Vous étiez heureuse par d'autres que moi. C'est pourquoi j'ai préféré rompre. Ensuite, une ou deux fois, j'ai pensé renoncer à moi-même; je ne sais plus s'il s'agissait de suicide ou de capitulation. Tout de même, votre souvenir m'a arrêtée. Si par hasard je devais vous revoir un jour, je voulais être pareille à celle que vous avez connue...

— Mais, — dit Pat avec bon sens, — ni vous ni moi ne pouvions demeurer pareilles aux petites jeunes filles que nous avons été.

— Si la vie nous diminue, nous abîme, au moins n'y collaborons pas. Et puis je vous dis que moi, je n'ai pas changé.

— Je ne trouve pas que la vie m'ait diminuée, — répondit Pat en secouant la tête d'un air mécontent. — Ne croyez-vous pas que je suis heureuse?

Michelle lui jeta un regard bouleversé :

— Sans doute vous l'êtes. De toute évidence.

Ensuite, ne se préoccupant plus désormais de se faire comprendre, certaine de sa solitude, elle se dit à elle-même :

— Moi, je ne tiens pas au bonheur...

— Comment?

— Le bonheur, le vôtre par exemple, il me semble fait de petites choses, une myriade de satisfactions médiocres. Il est fait d'une accommodation incessante, d'un reniement perpétuel. Ce qu'il me faut, ce n'est pas le bonheur, c'est un sentiment total.

— Vous voulez l'impossible, — fit Pat, assez vexée qu'on dénigrât ce qui la contentait.

— Peut-être.

Et sur le même ton à la fois frémissant et glacé, Michelle reprit :

— Quand je vous ai retrouvée ici, j'ai bien senti que nous étions séparées pour toujours. Votre bonheur est mon ennemi. Je regrette presque d'être venue à Londres, parce que la nouvelle, la vraie Pat a remplacé dans mon esprit celle dont je ne savais pas qu'elle avait disparu.

— Ne dites pas cela, Michelle, vous me faites beaucoup de peine. Comme tout est compliqué avec vous!

Pat s'interrompit, désolée de voir de nouveau trembler les lèvres de Michelle et des larmes apparaître dans ses yeux. Et elle se hâta de la supplier :

— Je vous en prie, ne pleurez pas...

Elle avait une peur maladive des larmes, et pour conjurer celles-ci, elle ne sut que proposer :

— Voulez-vous boire quelque chose?

Elle ouvrit la bouteille de soda, versa l'eau gazeuse, et soudain, avec soulagement, s'écria :

— Ah, voilà Basil!

On venait d'entendre se refermer la porte d'en bas. Michelle s'essuya les yeux avec colère :

— Surtout, ne lui dites jamais rien, n'est-ce pas? C'est juré. Et puis...

Avec un difficile sourire, elle murmura :

— Pardonnez-moi.

Elle savait qu'elle avait effrayé Pat, et que, précisément parce qu'elle lui avait laissé entrevoir sa tendresse, tout était

fini. Le sentiment qu'elle lui portait — si pur qu'il fût, si éloigné de toute équivoque — était un sentiment impossible. L'avouer l'anéantissait. Elles continueraient à se témoigner de gentilles attentions, elles bavarderaient ensemble, mais elles étaient condamnées désormais à ne plus rien échanger d'essentiel. Avec désespoir Michelle se demanda pourquoi elle n'avait éprouvé dans sa vie qu'une grande passion et pourquoi elle lui était interdite.

Basil entra.

— Seul? — s'écria sa femme pour changer la conversation. — Et le jeune homme égyptien, vous ne l'avez pas ramené?

— Il s'est éclipsé, je n'ai pu le retenir.

Tous trois demeurèrent silencieux. Basil vit la gêne des deux amies, et il dit, avec une amertume qu'on ne lui connaissait pas :

— Je suis revenu trop tôt.

Ensuite, comme on ne lui répondait pas, il alla se jeter dans un fauteuil. La soirée l'avait cruellement déçu. Il préférait encore les sarcasmes de Michelle à la banalité indifférente qu'elle lui avait témoignée. Comme tout cela était désagréable et inutile!

Mais sa présence, comme l'autre jour à l'hôtel, inspira à Michelle l'envie de le taquiner, de le blesser. D'autant plus qu'elle s'en voulait maintenant, comme d'une faiblesse, de tout ce qu'elle venait de dire à Pat. Elle était cruelle d'ailleurs, et quand elle souffrait, cherchait à faire souffrir.

— Votre femme, tout à l'heure, me suggérait de me marier. Donnez-moi votre avis.

— Oui, — s'écria Pat, ravie de lui voir reprendre son expression de moquerie, — je la conjure de m'imiter.

Basil la regarda, le cœur serré :

— Qu'en pensez-vous? — demanda-t-il.

— Me marier? Peut-être.

Pat, rassérénée, battit des mains, et vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de son mari. Elle ne se demandait pas pourquoi Michelle se contredisait, elle croyait l'avoir convaincue. Elle songeait aussi qu'un mariage la débarrasserait de Michelle, dont les sentiments excessifs et bizarres trouveraient ainsi un emploi.

Basil ne détachait pas ses yeux de la jeune fille : elle sut tout à coup qu'il l'aimait.

— Vous verrez, — s'exclama Pat, en entourant de son bras le cou de son mari, — comme il est bon d'être heureuse!

Elle pencha sur Basil sa tête blonde, puis la releva joyeusement. Lui, il soupira, l'écarta, se leva sous prétexte de se verser du whisky. « Non, pensa Michelle, je ne serai pas heureuse. Je ne puis pas l'être. Pourquoi? Du moins pas comme tout le monde. » Et alors ce sentiment affreux de son incapacité à ressembler aux autres l'emplit d'un tourbillon de révolte et d'orgueil, d'humiliation et de tristesse.

— Il faut que je rentre, — dit-elle.

— Je vous raccompagne, — ajouta tout de suite Basil.

Dans l'auto, étroitement enveloppée dans son manteau, elle se tint aussi éloignée que possible de son compagnon. Mais celui-ci ne dit rien, demeura immobile, inerte. Impatientée, elle murmura :

— Pat est absurde, avec ses projets de mariage. Pourquoi m'épouserait-on?

— J'espère bien, — dit-il, — que vous ne donnez pas dans la fausse modestie.

Allait-il lui faire des compliments? Elle tendit l'oreille, prête à les parer avec insolence, mais rien ne vint. Alors elle reprit :

— Et maintenant, sérieusement, quel conseil me donnez-vous?

Il éluda une réponse directe :

— Vous m'avez interdit de vous témoigner de la sympathie. Comment oserais-je vous donner un conseil?

Elle réfléchit, puis :

— Regrettez-vous de vous être marié?

Là encore il esquiva l'attaque en répondant :

— Je vous croyais une assez bonne amie de Pat pour ne pas douter qu'on soit heureux avec elle.

Heureux, heureux, — ils n'avaient que ce mot à la bouche. Comme si c'était l'essentiel de s'enfermer dans un sentiment confortable, pour échapper à toute atteinte, pour se refuser aux anxiétés du risque. Elle rêva de bousculer cette séré-

nité, de leur apprendre à tous deux la vraie vie, de les rendre inquiets et troublés comme elle. Comment faire pour les voir, à leur tour, désirants et déçus? Ce ne serait que justice. Et le besoin de justice se fortifiait en elle d'une dure volonté de vengeance.

L'auto s'arrêta, ils allaient se quitter. Basil, avant de bouger, dit, sans expliquer le rapport de ses paroles avec ce qui avait précédé :

— Vous vous trompez sur moi.

Lui aussi avait besoin de justice. Mais sans attendre sa réponse, il l'aida à descendre. Elle n'avait pas ouvert la bouche. Ils traversèrent le trottoir et comme il prenait congé, elle dit simplement :

— A bientôt.

Elle avait disparu, qu'il demeurait encore là, en proie à un malaise fait de gêne, de curiosité inassouvie, d'étonnement sur lui-même et sur les autres.

Quand il rentra, Pat lisait dans son lit. Leurs chambres étaient contiguës, et, tout en se déshabillant, Basil lui parla, à travers la porte ouverte.

— De quoi s'agissait-il donc entre vous, au moment où je suis rentré?

— Cette pauvre Michelle, — commença Pat d'un air songeur, — me disait que...

— Vous disait quoi?

Pat regarda devant elle. Elle revit la bouche tremblante, les yeux luisant d'humidité, et maintenant qu'elle n'avait plus à craindre une explosion passionnée, elle était touchée, émue. C'était cela, un grand sentiment qui bouleverse un être. Basil l'avait-il jamais autant aimée?

— Eh bien? — fit-il en venant sur le seuil.

Elle se tourna, le vit en pyjama qui remplissait de sa carrure l'ouverture de la porte, le sentit très différent d'elle, presque étranger, regretta de n'avoir pas témoigné plus d'affection à son amie et répondit, le regard vague :

— Ce n'était rien. Rien que des histoires d'autrefois. J'éteins; bonsoir.

VIII

Alors, les jours suivants, Basil s'imposa de ne plus penser à Michelle. Puisqu'elle ne lui témoignait que raillerie et dédain, il décida, par dignité, d'attendre qu'elle le relançât. Il ne s'expliquait pas son antipathie, qui l'étonnait autant qu'elle le vexait. Jusque-là il avait plu à tout le monde : sa franchise, son regard droit dans son visage régulier, la simplicité virile de ses manières suscitaient autour de lui des amitiés. Habitué à cette sympathie spontanée, il avait besoin d'elle, désormais, pour être à son aise et s'épanouir.

Volontaire et discipliné, il résolut d'obéir strictement à la consigne qu'il se donnait, et il se jeta avec plus de zèle que jamais dans ses affaires, sauf qu'il se refusa absolument à se rendre, même pour quarante-huit heures, à Paris. Il tint des réunions, discuta des contrats, dicta des lettres, passa des ordres. Miss Webb s'étonna de cette application forcenée, et aussi de sa mine hautaine : d'habitude, il donnait à leurs rapports une bonhomie pleine de gaieté, maintenant, il l'accueillait d'un air sévère.

Il recommença à fréquenter le tennis couvert : quelle satisfaction de se dépenser musculairement dans une activité où il excellait, quelle satisfaction aussi, en tapant avec vigueur sur des balles, de s'imaginer taper sur quelque chose qui serait indifférent ou hostile! Il détournait ainsi la violence qu'il sentait gronder en lui, il transposait son besoin de lutte sur un plan inoffensif. Mâchoire serrée, regard fixe, il dominait grâce à de rapides coups de raquette. Ensuite, douché, afraîchi, il se répétait avec plus d'autorité ses mots d'ordre.

Mais ce stoïcisme actif ne l'empêchait pas, soudain, d'éprouver une angoisse incompréhensible. Sous sa musculature entraînée se dissimulait un système nerveux que ne gouvernait pas l'intelligence, dont il se refusait à reconnaître la faiblesse, et qui était susceptible de brusques variations, de chutes soudaines dans la panique. Son animation l'abandonnait alors; il quittait le bureau, s'en allait, sans discuter avec lui-même, cherchant à fuir ce malaise qu'il

ne connaissait pas. Se taire, ne pas mettre son trouble en paroles, ne pas se vanter, ne pas se trahir, et aussi, contradictoirement, ne pas dissiper son émotion en l'amenant au jour. Chez lui, enfermé dans son fumoir, il se versait des whiskies et demeurait immobile devant son verre, les yeux vagues, en proie à une mélancolie confuse, à un ennui, surtout, qui l'écrasait. Ennui de se trouver tout à coup sans but, ennui de ne plus prendre goût à ce qui lui plaisait auparavant.

Jamais il n'avait eu de confident, parce que jamais il n'avait rien eu à cacher ou à souhaiter. Tout, dans sa vie, n'avait été que camaraderie, bonne humeur, mais non échange ou aveu. Sa nature très ouverte poussait la pudeur jusqu'à s'ignorer elle-même. Basil découvrit à quel point, n'ayant pas besoin des autres, il était seul. Comme Robinson au milieu de son île, il se trouvait au milieu des hommes, impuissant à obtenir d'eux le moindre secours. Mais comme Robinson, il se conduisait en brave Anglais, tenace même sans espoir, énergique et courageux.

La pensée de Michelle lui revenait invinciblement à l'esprit, et tous ses efforts pour l'écarter ne faisaient que renforcer son obsession. Si elle acceptait sa sympathie, si, par extraordinaire, elle l'aimait à son tour, les choses en iraient-elles mieux? Devant cette hypothèse, sa lente imagination s'affolait. Basil n'avait jamais trompé sa femme, il n'avait même jamais, par honnêteté, par prudence, par froideur, songé à le faire. Et puis Pat était une jeune fille. Certes, comme toute sa génération, Basil estimait surannées les rigueurs vertueuses de ses parents et grands-parents. Mais s'il se croyait libéré de bien des préjugés, il n'était pas affranchi de certaines règles, qu'afin de pouvoir les vénérer toujours il se bornait à faire passer de la catégorie de la morale dans la catégorie de l'honneur. L'idée d'être plus qu'un ami pour Michelle, il l'avait repoussée avec violence quand elle l'avait abordé, parce qu'elle lui avait paru d'abord sacrilège à l'égard de la jeune fille, et puis scandaleuse et nuisible pour lui-même, incompatible avec la considération qu'il s'accordait.

Des amis lui demandèrent de présider un comité qui s'occupait de trouver du travail à des chômeurs. Il accepta tout de

suite avec le grand désir de se rendre utile. Dès leur première réunion, au milieu de figures connues qui se tournaient vers lui avec confiance, il se retrouva tel qu'il se connaissait, pratique et résolu. Il proposa un plan d'action, on l'écouta, et il eut la sensation de marcher d'un bon pas, sur une route ferme. Il ne redoutait pas les obstacles tant qu'ils se présentaient avec une forme précise, qui permettait d'essayer de les franchir. Mais au sortir de la séance, de nouveau s'ouvrit devant lui le vide de tristesse et d'ennui où il craignait de s'engloutir. De nouveau retentit l'anxiété de l'à quoi bon, qu'il n'avait jamais connue, tandis que se répandait de plus en plus en lui, comme une maladie infectieuse qui gagne un organe après l'autre, son besoin âpre et désolé d'une femme, d'une seule.

Un jour, au club, il rencontra un vieil ami de son père, Lord Barrington, et il échangea avec lui quelques propos. Puis, quand l'autre l'eut quitté, maigre et droit, le visage émacié sous ses cheveux blancs, Basil se rappela son histoire romanesque telle que son père la lui avait racontée. Lord Barrington, très jeune encore, avait aimé une cousine qui avait épousé quelqu'un d'autre. Il ne s'en était jamais consolé, et il avait promené sa peine à travers les déserts de l'Asie centrale, en des explorations archéologiques qui l'avaient rendu fameux. Toute sa vie fidèle à un amour d'enfance, il avait connu d'immenses dangers, fait des découvertes qui révolutionnaient l'histoire de l'humanité, afin de devenir toujours plus digne de celle qui était aujourd'hui une quelconque grand'mère et qui ne connaissait de lui que ce qu'en disaient les journaux.... Davies, le célèbre aviateur, ne s'était aventuré au-dessus de l'Atlantique, puis du Pacifique, que parce qu'il était, lui aussi, rebuté par une femme. De grandes choses peuvent naître du désespoir. Avec un sombre enthousiasme, Basil se jugea capable d'aimer en silence et toujours, capable d'être très malheureux et de garder les dents serrées.

Un soir, Basil et Pat dînèrent chez leurs amis Sackville. Il régnait chez eux un ton libre et outrancier. Ils mettaient beaucoup d'application à produire des paradoxes et se montraient consciencieusement cyniques. Comme la plupart de leurs commensaux étaient assez blasés sur leur dévergondage, ils

tenaient à avoir de temps en temps les Fairfield, afin d'obtenir d'eux quelques réactions visibles. Quant aux Fairfield, ils considéraient leurs relations avec les Sackville comme une concession, amusante d'ailleurs, aux idées modernes. Mais ce soir-là, la conversation prit un tour si osé qu'elle attrista Basil et le rendit silencieux. Comment accepter une telle licence puisqu'il s'efforçait vers le sacrifice? Si les Sackville avaient raison, son amour taciturne n'était qu'une duperie.

Néanmoins, se libérer de toute contrainte, c'était trouver une issue, de même que lord Barrington avait trouvé la sienne dans le renoncement. Différentes hypothèses pouvaient donc être envisagées, et cette multiplicité des possibles empêchait son amour de se figer dans une forme définitive. Mais de quoi cet amour, maintenant infiltré dans tous les coins de sa personne, ne serait-il donc pas capable, quels seraient ses développements futurs? Et Basil, terrifié comme quelqu'un qui se découvre un vice, se demandait où il allait être conduit. Il était habité, hanté par une présence étrangère. Étrangère et peut-être hostile. Car il se reconnaissait de moins en moins dans ce sentiment impérieux qui l'envahissait, le dépossédait de lui-même.

IX

Comme il signait son courrier, miss Webb vint prévenir Basil qu'une dame le demandait : « Miss Tadros », dit-elle en tendant une feuille de papier. Basil se leva brusquement, prononça quelques mots d'une façon automatique, et tout à coup Michelle fut là, devant lui, et il crut qu'elle ne l'avait jamais quitté. Le monde reprit sa vraie signification. Basil s'était porté en avant d'un mouvement irréfléchi et puis il s'arrêta, se reprit en mains. Sous cette impassibilité de convention se dissimulait d'ailleurs l'attention lucide d'un homme qui se prépare au combat.

Au premier coup d'œil, toutefois, Michelle démêla qu'il n'avait plus la mine reposée, fraîche et satisfaite de naguère. Quelque chose d'âpre et de désolé avait passé dans ses traits. Sa réserve ne pouvait effacer ces accents presque invisibles, dont il ne se doutait pas.

— Ainsi — fit-elle avec enjouement, — voici votre bureau, votre poste de commandement, l'endroit où vous donnez les ordres à vos bateaux.

Elle s'approcha des cartes, au mur, où étaient marquées leurs lignes de navigation, et, la suivant, il lui donnait quelques explications, quand elle l'interrompit.

— Je m'excuse, — dit-elle, — de vous relancer ici. Mais j'ai quelque chose d'assez confidentiel à vous demander.

Il la regarda enfin en face, ce qu'il n'avait pas osé faire depuis qu'elle était entrée, et il fut pris d'une inquiétude irraisonnée. Mais en contemplant ce visage mobile dont il avait été privé, il eut le temps de se reprocher de n'avoir pas mieux conservé son image. Michelle sourit de cet examen.

— Je m'assieds? — fit-elle.

Il s'excusa, la fit asseoir, ensuite retourna derrière son bureau d'acajou brun rouge, se laissa tomber dans son fauteuil et passa son doigt dans son col qui le serrait.

— Vous rappelez-vous, — dit Michelle avec lenteur, — que vous m'avez exprimé un jour, il n'y a pas longtemps, votre sympathie?

Ses paroles, prononcées d'une voix innocente, atteignirent Basil dans son cœur, qui se mit soudain à battre à grands coups violents et désordonnés. Il en éprouva de la confusion. Ce cœur, qui ne révélait guère sa présence, à l'ordinaire, pourquoi se déchaînait-il à l'improviste, au point de lui faire mal?

Michelle ne se hâtait pas de poursuivre. Basil toussa, joua avec un coupe-papier d'ivoire : son cœur ne cessait pas ses pulsations brutales et il craignit qu'elle ne les entendît. Il était moins inquiet, maintenant, de ce qu'elle allait dire que de ce qui pourrait se produire d'imprévu en lui-même. De nouveau il eut l'impression insupportable qu'une chose étrangère l'habitait, qu'il s'efforçait de la réprimer, mais qu'elle s'affirmait, autoritaire et catégorique, et que c'était à elle que, Michelle, insidieusement, faisait signe.

— Je ne vous ai pas répondu très gentiment, — ajouta-t-elle à mi-voix.

— J'ai cru comprendre, — répondit enfin Basil, — que ma sympathie vous était importune.

Elle avait baissé les yeux, elle les releva, et sur un ton plus rapide :

— Je ne viens pas m'en excuser, je viens vous demander d'oublier mon humeur bizarre. Je viens vous dire que la sympathie que vous m'avez offerte, je l'accepte.

Basil se pencha en avant sur son bureau, bouleversé : était-ce là le danger qu'il redoutait? Il eut un rire un peu bête :

— Eh bien, voilà une très bonne nouvelle... Mademoiselle Tadros, je vous remercie de me parler avec cette franchise...

Non, nul danger n'était à craindre, nul piège. Maintenant se produisait ce qu'il avait toujours cru qui se produirait. Il s'écria avec une joie encore embarrassée :

— J'ai toujours pensé que nous étions destinés à nous entendre. Oublions nos petites disputes du début...

Elle dut lever la main pour l'arrêter et ajouta :

— Et votre sympathie, j'ai besoin d'elle en ce moment. Oui, j'ai besoin de votre appui et de vos conseils.

Ainsi Michelle se décidait à prendre la figure de son rêve, à ressembler à ce qu'il attendait d'une femme. Elle lui permettait enfin de jouer le rôle qu'il estimait par-dessus tous... Il balbutia qu'il était entièrement à son service.

— Eh bien, voilà, — poursuivit-elle. — Vous vous rappelez que Pat, l'autre jour, me conseillait de me marier. Je n'étais pas de son avis. Or, c'est drôle, n'est-ce pas? Une occasion va peut-être se présenter pour moi.

Michelle n'avait pas beaucoup réfléchi à l'avance au détail de ce qu'elle dirait. Elle inventait au fur et à mesure, avec une rouerie à demi instinctive, Basil ne savait pas assez bien mentir lui-même pour se méfier.

— Vous avez quelqu'un en vue? — questionna-t-il.

— C'est-à-dire que... Oui, il y a quelqu'un.

Elle le regarda avec innocence, et ajouta :

— J'hésite. Je vois là la possibilité d'une vie indépendante et je me demande si elle vaut la peine de faire quelques sacrifices.

Basil repassa sa main dans son col qui, décidément, le serrait beaucoup.

— Si je vous comprends bien, — dit-il, — vous n'éprouvez

pas pour... l'homme auquel vous faites allusion un sentiment très... très fort.

— Non. Ou du moins, pas encore.

— Je vous remercie, — dit Basil en baissant la tête, — de la confiance que vous me témoignez. Naturellement il m'est difficile, avant d'avoir réfléchi, avant de connaître la situation, de vous répondre.

— Sans doute, — fit-elle. — Mais comprenez mon hésitation et la nécessité où je suis que vous m'aidiez à voir clair. Je ne dirai pas que personne ait jamais fait attention à moi, mais presque toujours ce n'étaient que de très jeunes gens ou des hommes mûrs, qui les uns comme les autres n'offraient pas beaucoup de garanties. Cette fois, c'est plus sérieux. Je suis très touchée de voir quelqu'un me rechercher.

— Il n'y a là rien d'extraordinaire, — fit Basil avec une sorte de fureur.

ROBERT DE TRAZ

(*A suivre.*)

LES ÉTATS DE SERVICE D'UN GRAND HOMME DE GUERRE

ROCHAMBEAU AVANT YORKTOWN

Au général Weygand.

Le 19 octobre les États-Unis commémoreront, avec beaucoup d'éclat, le cent cinquantième anniversaire de la victoire de Yorktown. La reddition de cette petite ville, qui, pratiquement, mit fin à la guerre de l'Indépendance, est due, en grande partie, à l'intervention d'un corps expéditionnaire français aux ordres de Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau.

Par la suite, on s'est souvent demandé pourquoi Louis XVI avait donné à Rochambeau, de préférence au marquis de La Fayette, la direction de son armée. Les lignes qui suivent répondront à cette question. Car à l'époque où La Fayette se présentait à la Cour seulement auréolé de sa jeunesse et de son audace, Rochambeau était depuis longtemps un grand homme de guerre. Les facultés qu'il avait reçues de naissance et qu'il avait développées pendant vingt ans sur tous les champs de bataille de l'Europe le désignaient pour remplir un tel rôle.

Le 24 octobre 1804, quelques années seulement avant sa mort, Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, faisait à son petit-fils cette recommandation : « Il n'y a qu'un moyen d'éviter les dégoûts, c'est d'acquérir des talents; on ne dépend plus de personne et l'on perce toujours

partout. » Le vieux soldat livrait ainsi le secret de sa singulière ascension. Il débuta dans l'armée de Maurice de Saxe, pendant la guerre de la Succession d'Autriche, en qualité de simple cornette, pour finir chef d'armée aux États-Unis et Maréchal de France en 1792. Mais la véritable époque de sa formation militaire, celle durant laquelle il devait acquérir des talents, fut la guerre de Sept Ans. C'est l'histoire de cette période importante et pourtant si peu connue de sa longue carrière que nous nous proposons de retracer ici.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, malgré la modération de ses conditions, n'avait été signé qu'à regret par l'Angleterre. La cour de Londres, au moment même où elle promettait à ses marchands un empire colonial, perdait au Canada le Cap Breton et Louisbourg.

Elle chercha aussitôt le moyen de réparer cet échec et crut le trouver dans un passage obscur du traité d'Utrecht qui cédait aux Anglais l'Acadie dans ses anciennes limites, *limitibus suis antiquis comprehensam*. Comme les plénipotentiaires n'avaient pas spécifié quelles étaient ces limites, des commissaires furent nommés de part et d'autre pour en obtenir le tracé définitif. Ceux de Londres voulaient la rive droite du Saint-Laurent et ceux de Paris repoussaient des prétentions aussi exorbitantes. Le cabinet de Saint-James recourut alors à un attentat à peine digne des pirates barbaresques. En pleine paix, l'amiral Boscawen capturait deux frégates françaises et, sans déclaration de guerre, s'emparait « de trois cents vaisseaux marchands, comme on saisirait des barques de contrebande ». L'émotion fut profonde en France. Autant pour la calmer que pour donner le change à George II, Louis XV laissa courir le bruit d'une prochaine descente en Angleterre.

En réalité ses regards étaient ailleurs. Le 15 mars 1756, le Conseil décidait l'expédition de Minorque, petite île cédée par l'Espagne au traité d'Utrecht et dont les Anglais avaient fait leur principale base maritime dans la Méditerranée. La direction de cette campagne fut confiée au duc de Richelieu.

A la guerre, dans les ambassades et dans les alcôves, ce

« vieux papillon », comme disait d'Argenson en son admirable portrait, n'avait cessé de butiner : « L'explication de tant de succès, remarque un de nos meilleurs romanciers, est dans sa volonté de fer et dans sa sécheresse de cœur. » Le duc, jusqu'ici, n'avait échoué que dans deux tentatives de débarquement sur les côtes anglaises, et voici que, par la volonté royale, il se trouvait, de nouveau, en face de la mer. La satire fusait :

> Ce pilote ignore les vents
> de l'Angleterre.
> Il ne sait qu'embarquer les gens
> Pour l'île de Cythère.

Minorque n'était pas Cythère, mais portait sur les vieux atlas le nom de « Terre de l'Amour », et, Richelieu, « homme à bonnes fortunes », ne pouvait qu'ajouter cette conquête à tant d'autres. Une anecdote que le comte de Rochambeau raconte dans ses Mémoires montre que le grand mystère dont on entourait ce projet nuisait à son exécution. Le régiment de la Marche, dont il était colonel depuis 1747, ayant été destiné à l'armée de Richelieu, Rochambeau le rejoignit, le 15 mars au soir, à Cuers en Provence. « J'avais passé dans la journée à Toulon, où M. de Massiac, commandant de la marine, me demanda sérieusement ce que voulaient dire tous ces bruits qui couraient d'une entreprise sur Mahon; je crus qu'il me persiflait; je lui répondis qu'il devait être mieux instruit du secret des opérations maritimes qu'un simple colonel de l'armée de terre. M. de Massiac me protesta de très bonne foi « qu'il n'avait encore reçu aucun ordre pour armer les vaisseaux ». M. de Massiac ne disait que trop vrai. Lorsque Richelieu arriva à son tour à Toulon, il jeta « feu et flammes, car il craignait, avec raison, d'être prévenu par les Anglais ». Mais l'initiative du marquis de La Galissonnière, qui devait convoyer l'armée, permit de commencer l'embarquement des troupes le 4 avril. Le régiment de la Marche embarqua le lendemain. Le vendredi 9, à six heures du matin, l'escadre et les tartanes qui portaient les troupes, les bestiaux et les vivres, quittaient le port de Toulon. Une tempête qui soufflait sur la mer obligea le marquis de La Galissonnière

à se réfugier dans la rade d'Hyères. Rochambeau, qui, par curiosité, s'était rendu sur le vaisseau-amiral, fut témoin des impatiences que ce retard donnait à Richelieu. Le Maréchal jouait au whist avec le marquis Du Mesnil dans la Chambre du Conseil, lorsqu'il interpella La Galissonnière, qui se tenait « à une fenêtre près de la plume qui sert de girouette ».

— Combien croyez-vous, — dit-il, de sa voix cassée, — que durera ce vent contraire, car, assurément, nous donnons bien le temps à toutes les flottes anglaises d'arriver dans la Méditerranée?

— Monsieur le Maréchal, — répondit l'amiral, en redressant sa taille difforme, — il m'est arrivé de revenir en trois jours du détroit de Gibraltar, où j'avais mis trois mois pour aller; voilà tous les calculs que l'on peut faire sur mer!

Richelieu revint à son partenaire, et le jeune Suffren, qui entendit, sans doute, la leçon, dut détourner la tête pour ne pas éclater de rire.

Le lendemain le vent changea, et l'amiral fit le signal d'appareiller. Sept jours plus tard, au matin de Pâques, et par un temps superbe, l'escadre mouillait entre Minorque et Majorque, semblable, a dit depuis Maurice Barrès, à « une goutte de lait tombée en plein soleil sur la mer ». Un demi-siècle après, Rochambeau vibrait encore au souvenir de cette journée : « C'est un des plus beaux spectacles que j'aie vus de ma vie. Notre escadre mouilla en croissant, ayant derrière elle tous les vaisseaux de transport. Les côtes de Majorque et de Minorque étaient couvertes de peuple; les premiers par curiosité, les seconds par intérêt. Je distinguai avec une lunette beaucoup de femmes, ce qui ne me donna pas d'opinion de la résistance qu'on nous opposerait à la descente. » La lunette de Rochambeau eût-elle fouillé tous les replis de l'île, qu'elle n'aurait pas découvert un seul uniforme anglais. Sir William Blackney, gouverneur pour sa Majesté Britannique, et sa petite garnison s'étaient réfugiés, à la vue des vaisseaux français, dans le fort Saint-Philippe, qui dressait sa masse puissante à l'autre extrémité de l'île. « Le vaisseau-amiral, ajoute Rochambeau, était couvert de signaux comme les bâtons de confréries le sont de rubans de toutes couleurs. » Ces signaux réglaient l'ordre de débarquement. L'opération

commença vers le soir et se poursuivit toute la nuit, à la lueur de grands feux allumés sur la plage. Les indigènes, au teint bronzé, jouaient de la guitare autour de ces brasiers. « Les femmes et les enfants, écrit Rochambeau, venaient au-devant de nous et nous aidaient à passer les crevasses des rochers; ils étaient tous catholiques et n'aimaient pas les Anglais; on baisait les mains sales d'un vilain Récollet que j'avais pris à Toulon pour aumônier, et les femmes se mettaient à genoux pour recevoir ses bénédictions qu'il ne leur épargnait pas ». Ce vilain Récollet, qui avait été « cinq fois supérieur dans les principales maisons de sa province », portait le nom d'Étienne Dupuy.

Malgré la chaleur accablante, Richelieu occupa l'île en trois jours. Il était reçu, partout, en libérateur. Les jurats de Citadella, la capitale, de Mercadal et de Mahon, qui attribuait sa fondation à Magon, frère d'Annibal, lui portèrent avec les clefs de ces cités leur soumission au Roi Très Chrétien. C'est au milieu de l'allégresse générale que l'arrière-neveu du grand cardinal ouvrit la tranchée devant le fort Saint-Philippe.

Rochambeau ne devait connaître ni les premières difficultés de ce siège célèbre, ni les douceurs du camp où Majorque déversait régulièrement ses vins, ses citrons et ses volailles. Le cuisinier de Richelieu eut l'idée d'accommoder ces dernières d'un mélange surprenant de jaunes d'œufs et d'huile, que les convives baptisèrent *sauce mahonnaise.*

Le colonel du régiment de La Marche qui avait été chargé du transport à pied d'œuvre de l'artillerie et des munitions, se contentait de la détestable cuisine à l'ail du tavernier de Fornells. De ce port, le second de l'île, partait journellement un convoi de felouques qui portait aux assiégeants les gabions, les fusées et les bombes. Les bouches à feu venaient par terre au pas lent des bœufs et des mulets : « Nous y mîmes une telle activité, écrit Rochambeau, qu'au lieu des deux tiers des pièces de canon, de quinze mortiers et d'un équipage proportionné qu'on demandait rendu à Mahon pour le 14 de mai, j'arrivai le même jour devant cette place avec toute l'artillerie, sans laisser une voiture derrière nous. »

Le surlendemain, Rochambeau prenait part à la procession

de la Fête-Dieu qui se déroulait dans les rues de Mahon, de la cathédrale au port, vaste estuaire marin, semé d'îlots et « qui est le plus beau que l'on connaisse ». Les officiers français regardaient d'autres beautés : autour d'eux les Mahonnaises, qui ont « la peau fort blanche et certain embonpoint qui ne messied pas », égrenaient leur chapelet et jouaient de l'éventail avec une grâce étourdissante; elles portaient une jupe plissée, très courte, qui découvrait les bas d'estame rouge ou bleue, et dans leurs tresses brunes des rubans couleur de feu. Jamais Richelieu n'avait subi, si patiemment, les lenteurs d'une cérémonie religieuse.

Le 18 mai, pour la première fois, Rochambeau montait à la tranchée. Les Anglais qui, jusqu'ici, n'avaient que fort peu contrarié les travaux d'approche, redoublaient d'activité. Du sommet de leur donjon, ils avaient aperçu l'escadre de l'amiral Byng qui venait les débloquer. Mais La Galissonnière fermait la passe. Il manœuvra pour gagner le vent et, le 20, engageait la bataille au large de l'île. Richelieu ne cachait pas son anxiété : « Nous étions avec lui sur la hauteur de l'île d'Ayres, raconte Rochambeau, à regarder avec beaucoup d'intérêt ce combat de mer que l'on ne pouvait découvrir qu'avec de bonnes lunettes. Le Maréchal se tourna vers trois ou quatre colonels qui l'y avaient accompagné : « Messieurs, nous dit-il, il se joue là un jeu bien intéressant; si M. de La Galissonnière bat l'ennemi, nous continuerons notre siège en pantoufles; mais s'il est battu, il faudra avoir recours à l'escalade, aux derniers expédients : il n'y a personne dans l'armée qui ne pense, comme moi, qu'il vaut mieux se faire moine du haut du mont del Toro, que de rentrer en France sans avoir pris Mahon. » Les colonels n'eurent pas à se faire moines sur ce piton désolé, car un pêcheur qui venait vendre son poisson au camp apprit à ses clients la victoire de l'escadre française.

Tout n'était pas terminé. Voltaire, à qui Richelieu adressait une relation du siège, écrit : « Il restait aux Anglais l'espérance de défendre la citadelle de Port-Mahon, qu'on regardait après Gibraltar comme la place de l'Europe la plus forte par sa situation, par la nature de son terrain, et par trente ans de soins qu'on avait mis à la fortifier : c'était partout un roc uni, c'étaient des fossés profonds de vingt pieds, et en

quelques endroits de trente, taillés dans ce roc; c'étaient quatre-vingts mines sous des ouvrages devant lesquels il était impossible d'ouvrir la tranchée; tout était impénétrable au canon, et la citadelle était entourée partout de ces fortifications extérieures taillées dans le roc vif. »

La crainte de revoir à l'horizon les voiles anglaises donna à Richelieu l'audace d'attaquer une place qui n'avait pas dit son dernier mot. Le Maréchal « toujours pressé de jouir à la guerre comme en amour », voulut que l'attaque fût générale. Cependant le coup de bélier devait être donné contre la redoute de la Reine et les petits forts Anstruther et d'Argyle, qui profilaient leurs glacis à moins de soixante toises du faubourg de la Ravalle.

Le dimanche 27 juin, les quatre colonnes d'assaut quittèrent ce faubourg ravagé par les feux de la place, à la nuit tombante. Par la faute d'un signal qu'elle attendit vainement, la colonne dont Rochambeau faisait partie resta, toute la nuit, à plat ventre sur un talus, au pied du rempart. Cet isolement était tragique. Rochambeau vit le ciel sillonné de fusées qui déclenchaient l'attaque principale; il sentit la terre trembler lorsque les mines jouaient sous les pas de ses camarades; il entendit, fort avant dans la nuit, les cris des combattants et les plaintes des mourants. Enfin le feu cessa. Lorsque le jour se leva, une poussière dorée flottait sur le fort Saint-Philippe et la mer clapotait dans la cale. Un bruit de voix tira Rochambeau de cette contemplation. C'était un groupe de brancardiers français et anglais qui relevaient leurs blessés. Par eux, Rochambeau apprit la chute des forts et la capture du colonel Jefferies, bras droit du vieux gouverneur. Livré à lui-même, Blackney, dans l'après-midi, faisait battre la chamade et hisser le drapeau blanc sur le donjon. L'imprenable citadelle, encore hérissée de canons, se rendait sans condition.

On sait comment la nouvelle s'en répandit dans Paris. La fille de Richelieu était à la Comédie-Italienne, lorsqu'un page lui annonça que Mahon avait capitulé. La foule comprit et applaudit. A Compiègne, où la Cour se trouvait, il y eut feu d'artifice et fête de nuit. Dans les jardins, la marquise de Pompadour distribuait, elle-même, aux dames des bonnets

et aux hommes des nœuds d'épée à la Mahon. Sur l'escadre du marquis de La Galissonnière, la fête fut plus simple. La mer était grosse au départ. On profita d'une accalmie, en pleine mer, pour tirer les salves d'artillerie et dire les prière rituelles. Devant le régiment de La Marche assemblé, le père Dupuy chanta le *Te Deum*.

Le 15 juillet, après trois mois d'absence, l'escadre, sur une ligne, entrait dans la rade de Toulon. Toute la Provence se pressait sur le port pour acclamer Richelieu, que madame de Pompadour appelait, dans ses lettres, « Monsieur le Minorquin ». Lorsque ce petit-neveu du cardinal de Richelieu parut au théâtre de Marseille, les dames jetèrent de leurs loges des fleurs et des billets doux. A l'Opéra de Montpellier, une députation lui offrit une couronne qu'il effeuilla dans les mains de ses officiers. Rochambeau eut sa part de lauriers. Le 23 juillet, il recevait la croix de Saint-Louis et le grade de brigadier.

Le nouveau brigadier devait connaître plus tôt qu'il ne pensait les prérogatives de sa fonction. L'hiver qui suivit l'expédition de Minorque, le duc d'Orléans fixa à Rochambeau un rendez-vous d'affaires, au cours duquel il lui offrit d'être chargé, en qualité de brigadier, « du détail de son infanterie », dans l'armée que le roi concentrait sur le Rhin. Rochambeau apprit, ainsi, le dessein qu'avait Louis XV d'intervenir sur le continent.

Un enchaînement de circonstances poussait le roi à cette intervention. Pour rétablir l'équilibre diplomatique que le rapprochement secret de l'Angleterre et de la Prusse compromettait, il avait répondu aux avances de l'Autriche et signé, à Versailles, un peu à la hâte, un traité qui l'engageait vis-à-vis de l'Impératrice-Reine. Frédéric II feignit de se croire menacé par cette alliance. Sans rupture, il envahissait la Saxe, prenait Dresde et faisait outrager, dans son palais, la reine de Pologne, mère de la Dauphine. Louis XV, pour satisfaire sa belle-fille qui réclamait vengeance et Marie-Thérèse qui exigeait le secours promis, pour maintenir la paix en Allemagne, dont il était garant depuis les traités de Westphalie, allait pousser ses troupes sur les routes de l'Empire.

Le lundi 16 mai 1757, le duc d'Orléans quittait Versailles, après souper, pour se rendre à l'armée d'Allemagne. Les trois cent cinquante chevaux de sa suite et les chariots qui contenaient les caisses de cristaux et la vaisselle d'argent s'engagèrent entre les bâtiments de la Grande et de la Petite Écurie. Puis le carrosse, où son Altesse avait pris place avec ses officiers, évolua sur le pavé de la place Royale et disparut, le dernier, dans la Grande Avenue.

***

Le duc d'Orléans, précédé de son volumineux bagage, atteignait à peine Cassel, que son brigadier d'infanterie lui était enlevé. Rochambeau, par ordre du roi, était appelé à Strasbourg, pour être major-général d'une armée de réserve qui se formait sous le maréchal de Richelieu. Bientôt, d'ailleurs, une intrigue de cour étendait le commandement de Richelieu sur la grande armée. Les états-majors furent incorporés, et Rochambeau remit sa place de major-général au marquis de Cornillon, son ancien de service.

Rochambeau confia au secrétaire à la guerre, Paulmy, son protecteur et son parent, le tort que cette mesure lui portait : « Il ne me reste de tout ceci, Monsieur, que le désagrément d'un tire-laisse fâcheux et ruineux pour moi; le zèle dans mon métier fait tout mon bien. J'ai mangé vingt-cinq mille francs de celui de ma femme pour me faire un équipage, et monter une maison telle qu'elle convenait à la place dont vous m'aviez honoré et dont je n'ai pas joui huit jours. J'ose espérer que le roi aura la bonté de m'en dédommager. »

Cette lettre est datée du camp d'Oldendorf, le 5 août 1757. Le lendemain, de Vendôme où il habitait, le marquis père haussait le ton : « Ce contretemps, Monseigneur, écrivait-il, dérange infiniment mon fils qu'on sait pas très riche : il venait d'emprunter et de mettre quinze mille francs pour l'augmentation de son équipage, outre toute mon argenterie que je lui ai sur le champ envoyée.

» Dans cette circonstance, il n'y a donc que la bonté infinie du Roy qui puisse réparer les torts du contretemps. L'expectation de la première inspection d'infanterie indemniserait

non seulement mon fils, mais le mettrait en état de se soutenir au service. J'ose dire encore que c'est précisément l'emploi dont il serait le plus capable; il est amoureux fou de son métier; il possède le flegme, l'exactitude, la prudence si propres, et allie la douceur et la fermeté nécessaires dans cette place. »

Les plaintes du fils et les exigences du père ne changèrent rien au « coup de foudre » qui les frappait. Rochambeau revint à sa brigade, à la tête de laquelle il devait, pour emprunter les termes à peine exagérés de son épitaphe, protéger les retraites ou décider les victoires.

Il fut aussitôt détaché par Richelieu, avec les troupes légères de Fischer, pour rançonner le pays d'Halberstadt, véritable « magasin de blé » de l'Empire. Puis il s'empara, par surprise, de la forteresse de Regenstein dans laquelle, disait une légende, le diable lui-même n'avait jamais pu entrer sans la permission du gouverneur.

Le 23 juin 1758, l'armée française, après une retraite excessive, campait devant Crefeld, sur la rive gauche du Rhin. Rochambeau commandait à l'aile gauche la brigade de Touraine, lorsque le prince Ferdinand de Brunswick, beau-frère du roi de Prusse, l'attaqua brusquement. Rochambeau eut le temps de se mettre en bataille et de soutenir, arc-bouté à la clôture d'un jardin, le choc de vingt-quatre bataillons hanovriens. Le comte de Clermont qui commandait, ne crut pas nécessaire d'interrompre son repas pour donner des ordres. Lorsque ce petit-fils du Grand Condé parut sur le champ de bataille, il était trop tard. L'aile gauche, débordée, sans munitions ni renforts, battait en retraite. Paris se vengea par une épigramme :

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi peu propre à l'un qu'à l'autre
Clermont se bat comme un apôtre
Et sert son Dieu comme il se bat.

Il servit, du moins, Rochambeau, en réclamant une récompense digne d'un si beau courage. Le 31 mars 1759, le roi disposait du régiment d'infanterie d'Auvergne en faveur du comte de Rochambeau. Ce régiment de quatre bataillons, et qui portait l'uniforme gris-blanc, avait « grande réputa-

tion ». Les « petits vieux » d'Auvergne, comme le peuple les surnommait, savaient mourir crânement. Le matin du 10 juillet 1760, le duc de Broglie, successeur du comte de Clermont, attaquait le prince héréditaire de Brunswisk, neveu du prince Ferdinand, dans la plaine de Corbach. Comme l'action progressait, le maréchal de Broglie vint s'asseoir auprès du régiment d'Auvergne, qu'il tenait en réserve derrière le parc aux munitions. Le maréchal, « excédé de soif et de fatigue », se restaurait de pain et de vin, lorsqu'un obus ennemi fit sauter quatorze caissons de cartouches. Auvergne, sans broncher, reçut la mitraille en pleine face. Dès que la fumée fut dissipée, Rochambeau s'aperçut que le maréchal n'avait pas bronché de son côté : « Je suis très édifié, lui dit-il, de vous voir le verre à la main, sans que cet accident infernal ait troublé votre déjeuner. — Monsieur, répondit Broglie, je suis bien plus édifié de voir un régiment, après une telle explosion, se remettre sur un poste incendié, avec autant d'ordre et de sang-froid. »

L'édification du duc de Broglie devait se muer en admiration après Clostercamp. Le régiment d'Auvergne avait été désigné pour faire partie d'une petite armée qui devait empêcher le prince héréditaire de porter la guerre sur le Bas-Rhin en assiégeant Wesel. Le jeune marquis de Castries, qui commandait cette expédition, emporta Rheinberg l'épée à la main, jeta un secours dans Wesel et vint camper, le soir du 15 octobre, à un quart de lieue de l'abbaye de Clostercamp. Le prince héréditaire crut le moment venu de surprendre, par le flanc, un ennemi endormi. Ce qui advint, alors, a été popularisé par le joli récit de Voltaire : « Le général français, qui se doute du dessein du prince, fait coucher son armée sous les armes; il envoie à la découverte pendant la nuit M. d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas, que des grenadiers ennemis, en embuscade, l'environnent et le saisissent à peu de distance de son régiment. Ils lui présentent la baïonnette, et lui disent que s'il fait du bruit il est mort. M. d'Assas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix; il crie : « A moi, Auvergne! voilà les ennemis! » Il tombe aussitôt percé de coups. »

Rochambeau avait entendu l'appel du chevalier d'Assas. Il donna l'ordre aux chasseurs du régiment de riposter, « et surtout de périr à leur poste plutôt que de l'abandonner ». Puis pans la nuit très noire — il était quatre heures du matin — il disposa ses bataillons de manière qu'ils servissent de pivot au changement de front que l'armée française devait opérer pour faire face à l'ennemi. Castries, accouru au galop de son cheval, ne put qu'approuver les ordres de son second. On comprend qu'il ait mis dans son rapport au roi : « M. le comte de Rochambeau s'acquitta de cette disposition avec une célérité et une intelligence à laquelle on doit les premières difficultés que les ennemis ont rencontrées. » Le prince s'impatiente, en effet, de trouver l'adversaire « aussi éveillé que lui ». Dans la brume que le jour naissant ne dissipe pas encore, il déclenche la charge d'une division de grenadiers anglais. Les grenadiers se heurtent aux fossés et aux haies du camp que les officiers d'Auvergne défendent « par les plus belles actions du monde ». Ils se heurtent surtout à la volonté farouche du colonel de Rochambeau. Blessé à la cuisse d'une balle qui a mis sa culotte en lambeaux, il n'en continue pas moins de porter les paroles de réconfort. On le voit aller de la droite à la gauche du régiment, en clopinant, et soutenu sous les bras par deux soldats. Spectacle admirable et qui donne du courage aux plus timorés!

La résistance acharnée du régiment d'Auvergne permet au marquis de Castries de jeter toutes ses forces dans la bataille et de prendre l'offensive à son tour. Attaqués à l'arme blanche par les brigades d'Alsace, de Normandie et de la Tour-du-Pin, les Anglais plient de tous côtés. Le gros des régiments, emporté trop loin par leur ardeur, se jette dans les escadrons de la cavalerie anglaise qui couvre la retraite du prince héréditaire. Sans l'intervention de la cavalerie française, les fantassins étaient décimés. Ce fut l'effort suprême de cette journée sanglante. Trois mille Français, dont soixante officiers et huit cents soldats du régiment d'Auvergne, gisaient parmi les fossés et les haies.

Castries et son état-major furent fêtés à Versailles, avec d'autant plus de joie que le pays était sevré de victoires. Le 20 février 1761, Rochambeau était fait maréchal de camp.

Le jour même de sa nomination, il recevait l'ordre de rejoindre l'armée en toute diligence.

Le soir de Clostercamp, le prince héréditaire, qui rendait Rochambeau responsable de son échec, le priait, avec une belle impertinence, de ne plus se trouver sur son chemin, parce qu'il était « son oiseau de mauvaise augure ». Il devait l'y rencontrer de nouveau, dans des circonstances qui illustrent assez bien les mœurs militaires de l'époque. Un jour du printemps de 1761, Rochambeau suivait, à distance, l'arrière-garde du prince, lorsque celui-ci lui « fit demander parole ». L'entrevue eut lieu sur le versant d'un vallon. Le prince héréditaire, qui n'avait demandé cet entretien que pour permettre à son artillerie de s'éloigner, jugea, au bout d'un quart d'heure de conversation, que le moment était venu de se retirer. Il alla, comme par défi, se mettre en bataille sur le coteau opposé. Rochambeau l'en délogea promptement. Sur quatorze personnes présentes à la conversation, treize furent reprises; le prince lui-même ne dut la liberté qu'en jetant sa bourse et sa montre à deux hussards qui le serraient de trop près.

Ces suspensions d'armes et ces échanges de compliments, entre chefs adverses, étaient alors fréquents. A l'issue d'un combat qui eut lieu le jour de la Saint-Jean 1762, et au cours duquel plusieurs officiers anglais furent capturés, Rochambeau se montra si charitable envers les blessés que Lord Granby lui fit tenir une lettre, « toute de sa main », pour le féliciter à la fois de son humanité et de ses talents militaires. Rochambeau envoya copie de cette missive à une dame amie afin qu'elle y vît, disait-il, « des traits de la politesse anglaise ».

Au quartier général où, par son nouveau grade, il avait ses entrées, Rochambeau et le maréchal de Broglie apprirent à se connaître, et se plurent, étant faits pour se plaire. Bientôt le comte eut sa place à la table du maréchal comme en son conseil. Au goût de certaines plaisanteries, on devine que Rochambeau est de la maison. Cela ne l'empêche pas de se trouver partout où il y a des coups à donner. Le roi l'apprend et l'en félicite. Louis XV n'intervenait pas toujours avec le même à-propos. Sur la foi de rapports tendancieux, il sacrifia le maréchal de Broglie aux ressentiments du timide Soubise.

Le prince Ferdinand, qui « voyait écarter le seul général français qui lui en eût imposé et l'eût battu en plusieurs circonstances », reprit l'offensive, et la garda pendant toute la campagne de 1762. Rochambeau, harcelé « par des forces très supérieures », tient tête, presque seul, à l'armée anglaise, et oblige même Lord Granby à suspendre sa marche en avant. Avec ce sens des réalités qui le caractérise, il croit le moment venu de se défendre par l'offensive et écrit à Soubise « que si nous nous contentions de parer les coups sans en porter, nous serions comme le meilleur plastron, qui finit par être percé ». Soubise répondit tardivement qu'il fallait attendre. On attendit, dans l'inaction la plus complète, jusqu'à la signature des préliminaires de paix : « Ainsi finit, soupire Rochambeau, une des plus tristes campagnes que j'aie faites de ma vie. »

***

Si, comme l'affirmait Napoléon, « la pauvreté, les privations et les misères sont l'école du bon soldat », Rochambeau ne pouvait être à meilleure école. Tandis que les premières neiges mettaient en fuite ses collègues, Rochambeau restait aux postes « les plus hasardés », au milieu des marécages et des fleuves gelés. Il ne devait quitter l'armée que deux fois pendant les six hivers qu'elle cantonna en Allemagne, en 1759, pour négocier l'échange du régiment de La Marche, et en 1761, pour accrocher, de ses mains, la croix de Saint-Louis sur la poitrine de son père. Dès le premier hiver, à Giffhorn, « au poste le plus avancé de l'armée », il cherche à connaître les intentions de l'ennemi en provoquant les confidences d'un cocher de diligence et d'un vieux baron qui haïssait le roi de Prusse.

C'est dire qu'il restait à Rochambeau peu de loisirs pour livrer sa pensée au papier. Dans les cartons du ministère de la Guerre où dorment tant de copieux mémoires, on ne rencontre que rarement sa petite écriture illisible. Comment s'en étonner? Il est homme de plein air et d'action, non de cabinet. Le goût d'écrire lui viendra par la suite, mais il s'en faut à l'époque où nous sommes. S'il lui arrive de le faire,

il s'en excuse presque : « Voilà ce que je pense être pour le mieux, mais je soumets mes idées à de meilleures encore et ne les crois pas du tout infaillibles. » Il ne prend la plume que pour corriger quelque abus. *Les Mémoires sur les recrues et la désertion* mettent le doigt sur les deux plaies de l'armée d'autrefois. *Le Mémoire sur l'infanterie*, qui fut rédigé en 1761, dans un poêle de la Hesse, pouvait servir de bréviaire à l'officier. Rochambeau y pose deux principes qui régissent l'un la vie physique du soldat, l'autre sa vie spirituelle : « Le premier devoir à inspirer au soldat est le respect qu'il doit à Dieu et à sa religion, c'est le meilleur frein pour leur faire éviter toutes les mauvaises actions et principalement la désertion. Rien n'est mieux que les ordonnances prussiennes et autrichiennes sur l'article de la religion. Tous les officiers sont tenus à mener leurs soldats en règle à l'office des dimanches. » Le second devoir est la simplicité dans la table et le vêtement. Non pas qu'il faille lésiner : « Le Roi, dit-il, doit avoir les troupes les mieux payées de l'Europe » et les plus solidement vêtues. « Cet habillement doit être d'une étoffe à durer deux ans, en la retournant la seconde année. Le manteau peut, après avoir servi deux ans, être destiné à faire le gilet ou la veste de dessous. Le casque doit être léger; il ne coûte que fort peu plus cher que les chapeaux. »

En matière de discipline, comme ailleurs du reste, Rochambeau se montre un fervent adepte des méthodes du Grand Frédéric : « La discipline ne peut s'établir que par des récompenses et des châtiments prompts, dans un métier qui demande l'obéissance la plus prompte. Le bâton est, dit-on, contre les usages de la nation qui n'y est pas accoutumée comme l'Allemand dès sa jeunesse; cependant c'est le nerf de toute discipline et on n'y parviendra jamais sans un équivalent. » Cet équivalent serait les coups de plat de sabre.

Rochambeau usa modérément d'une correction qui, pour être plus noble que le bâton, n'en restait pas moins brutale. Il ne faut cependant pas juger des châtiments corporels de l'ancien régime avec notre mentalité actuelle. Si le régiment d'Auvergne devint le plus docile de l'armée, c'est par des procédés que nous ne voudrions plus employer aujourd'hui.

Le comte de Rochambeau marqua son passage à la tête de

ce régiment par des créations plus durables. Il donna, le premier, l'exemple des conseils d'administration pour gérer les fonds du régiment.

Par sa position presque permanente aux avant-gardes, Rochambeau comprit l'utilité de troupes légères dans une armée fort peu manœuvrière et qui employait parfois une journée à se mettre en bataille. Sur le modèle des chasseurs de Fischer, il organisa une compagnie de voltigeurs par bataillon et l'encadra d'officiers de mérite. « Mon objet en les formant, écrivait-il dans ses Mémoires, était d'offrir de l'émulation à cette classe d'hommes de petite taille si nombreuse en France et si négligée, mais si ingambe et quelquefois plus leste que ceux d'une taille plus élevée. » Cette troupe d'élite fit merveille au feu. Broglie l'étendit à toute l'armée. « Elle fut, remarque Rochambeau, l'origine des compagnies de chasseurs dans l'infanterie française. »

***

Le 7 mars 1761, un mois à peine après sa nomination au grade de maréchal de camp, Rochambeau obtenait l'inspection d'infanterie, qu'il attendait depuis longtemps. Tout en lui donnant sur l'armée une influence plus grande, cet emploi le mettait en rapport avec le nouveau secrétaire au département de la Guerre : le duc de Choiseul. On peut rattacher au début de leurs relations une courte anecdote où Choiseul et Rochambeau paraissent à leur avantage : certain jour qu'ils travaillent ensemble, Rochambeau exprime le désir d'aller à Broglie visiter le général exilé, sous lequel il avait servi « avec le plus de plaisir »; Choiseul, à ces mots, fronce le sourcil, mais répond : « Vos motifs sont trop nobles pour ne pas avoir ma permission. Allez-y et tant que vous voudrez. » La rude franchise du comte enthousiasma l'ancien diplomate, qui, selon son habitude, marqua son contentement par des libéralités. Peu de temps après cette conversation, Rochambeau reçut le cordon rouge. Puis il fut chargé, jusqu'en 1769, de l'inspection de l'infanterie française en Alsace. Quand le nombre des inspecteurs fut réduit à quatre, Rochambeau fut l'un des quatre. Enfin, pour subvenir aux frais qu'une longue tournée

de réforme des régiments allait lui occasionner, Choiseul lui expédiait huit mille livres de gratification sur l'extraordinaire des guerres.

Rochambeau n'avait pas besoin de cette chaîne d'or pour s'attacher à l'œuvre que le ministre entreprenait. Choiseul travaillait à l'uniformité de composition des corps et à la fixité des cadres. Mais cette réforme entraînait la suppression d'un grand nombre d'officiers roturiers. Rochambeau se fit leur protecteur. En Provence et en Dauphiné, où il est porteur de trente-trois retraites forcées, il n'en donne que six, et Choiseul n'ose pas l'en blâmer.

Mais déjà Rochambeau est reparti. Dans les répits que lui accorde « une maudite fièvre » qui le tracasse sans cesse, il expédie les revues des nouveaux régiments, accourt à Lille pour siéger au Conseil de guerre qui doit juger la rébellion du régiment Royal-Comtois, conduit sur le champ de bataille où Turenne a été tué le prince héréditaire de Brunswick, qui le comble désormais « de marques d'estime et d'amitié ». Lorsque, brisé de fatigue, Rochambeau rentre à Strasbourg, c'est pour suivre le travail des bataillons qui paraîtront au prochain camp de Compiègne.

Choiseul a imaginé, en effet, de former chaque été dans les environs de cette ville de véritables camps d'instruction. En juillet 1769, à Verberie, Rochambeau commandait la troisième division. Louis XV passa sur le front des troupes rangées en bataille sur une seule ligne et assista à l'exercice à feu. La présence du roi et des dames entraînait à plus de représentation. Dans la ferme qu'il habitait, Rochambeau dépensa plus de vingt-cinq mille livres pour traiter ses invités, sans compter l'achat de linge fin, de porcelaines et les honoraires du maître d'hôtel qu'il emprunta au maréchal de Soubise.

Rochambeau ne suivit pas Choiseul à Chanteloup, mais se déclara ouvertement du parti de l'exilé, non parce que la mode l'exigeait, mais parce qu'il craignait, pour l'armée, de nouveaux bouleversements. En ce temps-là, comme de nos jours, la première tâche d'un ministre consistait à détruire l'œuvre de son prédécesseur. Monteynard, d'Aiguillon et Du Muy ne manquèrent pas à la tradition. Au milieu de cet effondrement, les comités des inspecteurs de l'infanterie et de la

cavalerie continuaient d'étudier les projets d'ordonnance qui devaient permettre au comte de Saint-Germain d'achever, quelques années après, l'œuvre de Louvois et de Choiseul. Par la clarté de ses exposés et la confiance qu'il inspirait au ministre, Rochambeau fut le principal artisan de cette refonte de nos institutions militaires.

Rochambeau reçut la mission délicate de faire triompher sur le terrain, au camp de Vaussieux, en Normandie, l'une de ces ordonnances qui, en réglant la disposition des troupes sur le champ de bataille, mettait aux prises les défenseurs de l'ordre mince et de l'ordre profond. Par la variété et la souplesse de ses manœuvres, il démontra que le succès ne dépend pas de tel ou tel système, mais du coup d'œil du général en chef qui saisit à propos les vrais moyens d'exécution. Ce jour-là et quoiqu'il lui en coûtât, Rochambeau donna une leçon aux tacticiens en chambre et aux partisans de la routine.

Il devait avoir la bonne fortune de poursuivre son succès sur de véritables champs de bataille et de vivre assez longtemps pour voir Napoléon adopter des principes qui se réclament, avant tout, de la raison.

Car l'histoire d'un peuple, comme celle d'un individu, ne connaît pas de cloisonnage. On a laissé croire que les armées de la Révolution levèrent comme champignons après l'orage. Rien de plus faux! Ces armées sont en puissance dans les ordonnances royales.

Ainsi, un Rochambeau, comme un Gribeauval, mérite-t-il de partager avec un Lazare Carnot le beau nom d'organisateur de la Victoire.

***

Le conflit entre l'Angleterre et ses colonies avait été, dès les premiers jours, suivi avec attention en France. Il avait suffi de l'arrivée à Paris de Benjamin Franklin et du départ clandestin du marquis de La Fayette avec quelques jeunes gens sur *La Victoire*, pour que la cause américaine, accueillie d'abord avec sympathie, fût adoptée. « Les vieux militaires y voyaient une guerre; les jeunes gens quelque chose de nouveau, les femmes quelque chose d'aventureux »,

et Talleyrand, l'auteur de ces lignes, d'ajouter : « Ceux des Français que des expéditions militaires avaient conduits dans les colonies revenaient avec des descriptions magnifiques de toutes les richesses que renfermait cette nouvelle partie du monde. On ne parlait que de l'Amérique. » On s'abordait en répétant, après l'intendant de la marine Malouet et l'abbé Raynal : « Que serions-nous sans l'Amérique? »

La cour, à son tour, s'enthousiasmait pour les *Insurgents*. L'idée que la plus puissante monarchie d'Europe pût aider un peuple à conquérir son indépendance était faite pour séduire un jeune roi qui abolissait la servitude dans ses domaines et que l'on savait juste et bon. Sans bien connaître les ressources des États-Unis, Louis XVI signait avec eux, le 6 février 1778, un traité d'alliance et de commerce, véritable reconnaissance de leur autonomie. Puis il leur envoyait, secrètement, l'escadre du vice-amiral d'Estaing. Le cabinet de Versailles, moins chevaleresque, et qui voyait surtout dans cette nouvelle guerre une occasion de déchirer le désastreux traité de Paris, semblait attacher peu d'importance à cette croisière audacieuse. Il avait repris le fameux projet de descente en Angleterre qui avait été la chimère du règne précédent, mais qui permettait de frapper en plein cœur « l'insolente nation ». L'obligation que Louis XVI s'était faite d'obtenir le concours de son oncle, le roi d'Espagne, retarda jusqu'au printemps de 1779 la réalisation de ce gigantesque dessein.

Tandis que les flottes françaises et espagnoles devaient protéger une descente de quarante mille hommes, aux ordres du comte de Vaux, sur la côte anglaise, l'armée de Sa Majesté Catholique bloquerait Gibraltar. M. de Vaux exigea quatre divisions d'égale force sans compter l'avant-garde. Le commandement de cette avant-garde, « la plus belle qu'on puisse commander à la guerre », fut confiée au comte de Rochambeau. Après avoir battu la flotte anglaise, on devait attaquer Portsmouth et l'île de Wight. Mais on força le comte d'Orvilliers, commandant de la flotte française, d'aller, avec trois mois de vivres, au-devant des Espagnols. « Cet amiral, écrit Rochambeau, eut beau représenter que, connaissant leur lenteur ordinaire, on allait lui faire consommer tous ses vivres

dans une croisière prématurée », il dut partir. Après deux mois d'attente, il entra dans la Manche et se présenta devant Plymouth. Mais un coup de vent violent le força de regagner Brest « avec la moitié de ses équipages malades ».

Dans cette dernière ville, l'état-major se morfondait. Le duc de Lauzun a peint sur le vif, dans leurs poses familières, les officiers généraux, qui n'avaient rien autre chose à faire qu'à se chicaner sur des questions de préséance. Rochambeau « ne parlait, dit-il, que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière si vous la tiriez de votre poche; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille ». M. le comte de Coigny « fumait dans l'antichambre du général pour avoir l'air d'un vieux partisan ». M. le comte de Caraman, « tiré à quatre épingles », arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers. M. Wall, vieil officier irlandais, « buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison et ne se mêlait de rien ». Tous se plaignaient de la « chère empoisonnée » que M. de Vaux leur dispensait et souhaitaient la fin de cette équipée ridicule. « On tint à Brest, à la fin de septembre, écrit Rochambeau, un conseil de guerre des généraux de terre et de mer, où il fut décidé que, vu le temps de l'équinoxe et les coups de vent de cette saison, il n'était plus possible de tenter aucune expédition dans la Manche. Ainsi finit la campagne la plus dispendieuse et la plus mal combinée. »

Puisque l'attaque directe de l'Angleterre n'avait pas réussi, Vergennes songea à la combattre indirectement en Amérique, où désormais, disait-il, « les grands coups doivent être portés ». La Fayette, qui était en France depuis quelques mois, l'orientait dans cette voie. Le Marquis, comme on l'appelait familièrement aux États-Unis, nourrissait le secret espoir de revenir vers ses amis à la tête de 4 000 Français. Aussi quel ne fut pas son dépit, lorsqu'il apprit que le roi avait désigné à sa place le comte de Rochambeau!

Celui-ci fut le premier surpris. A peine remis d'une crise rhumatismale, il avait obtenu, en janvier 1780, la permission d'aller à Vendôme régler la succession de son père, récemment décédé. Comme il s'apprêtait, en pleine nuit, à monter

dans sa berline de voyage, il fut abordé par un courrier qui le priait de se rendre à Versailles pour recevoir les ordres du roi. Quelques heures plus tard, Rochambeau savait pourquoi Louis XVI l'avait mandé si matin. Le prince de Montbarey, secrétaire d'état à la Guerre, s'attribue, dans ses *Mémoires*, le mérite de cette nomination. Il faut croire qu'il ne fut pas le seul à recommander un camarade de promotion dont il disait, ordinairement, plus de mal que de bien, car le nom de Rochambeau était, depuis quelques jours, sur toutes les lèvres. On sentait le besoin d'envoyer en Amérique un homme qui fût assez différent de La Fayette, de caractère rassis et de sens pratique. Rochambeau, âgé de cinquante-cinq ans, lieutenant général de la dernière promotion, possédait l'une et l'autre qualité. Il était assez souple pour servir en second sous le général Washington, assez rigide pour maîtriser les ardeurs des jeunes nobles français et étrangers qui s'enrôlaient avec passion, sous la bannière du roi, pour la croisade de la libération. La majesté royale dans les mains d'un tel chef, doublé d'un tel homme, ne craignait plus d'être avilie.

Il semble que cette autorité morale du lieutenant général français, qui s'exerça non seulement sur le corps expéditionnaire, mais encore, et peut-être avec plus de bonheur, sur la population civile des États-Unis, ait été, aux yeux des contemporains et des historiens de la guerre de l'Indépendance américaine, la cause principale de son succès[1]. « La conduite sage, prudente et simple de M. de Rochambeau, écrivait Fersen au moment de rentrer en France, a plus fait pour nous concilier l'Amérique que quatre batailles gagnées n'auraient pu le faire. » Certes Rochambeau n'a pas livré de bataille, à proprement parler, aux États-Unis. Il reste, toutefois, qu'il fut le premier à concevoir une manœuvre, véritable riposte et non pas simple réaction de défense, que le « maître des batailles », comme disait Foch, n'eût pas désavouée. Il n'est pas jusqu'à l'apparition soudaine de l'amiral de Grasse

1. Cette constatation n'est plus tout à fait exacte depuis que M. Warrington Dawson, attaché spécial à l'Ambassade des États-Unis à Paris, a donné, par ses découvertes personnelles et les précieux encouragements qu'il a prodigués aux chercheurs, particulièrement à nous-même, une impulsion nouvelle à l'étude de l'épopée américaine.

sur le théâtre des opérations qui ne soit complètement dans la manière napoléonienne. L'arrivée de cette flotte fut l'*événement* qui, créé par Rochambeau, jeta le désarroi dans le camp adverse. Washington lui-même ne résista pas au vertige. Il faut lire dans le *Journal* du colonel Desandrouins le récit de la discussion qui mit aux prises les deux chefs alliés : « Lorsque M. de Rochambeau reçut, par la *Concorde*, l'avis que l'amiral de Grasse allait à la baie de Chesapeake, le général Washington, désolé, voulut envoyer à cet amiral M. du Portail, pour l'engager à revenir contre New-York... A la fin, M. de Rochambeau fut obligé de signifier au général Washington qu'il était à la vérité sous ses ordres, mais que M. de Grasse n'y était pas, et que lui ne pouvait abandonner son amiral venu sur sa propre demande, ni l'obliger à changer de dessein, et que, par cette raison, il ne pouvait se dispenser de se mettre en marche incontinent avec le corps français... Enfin, le général Washington se laisse aller. Mais rien ne le toucha davantage que la proposition que lui fit notre général de se mettre à ses ordres. On voit par là que l'opération la plus décisive de toute la guerre est due à l'obstination et à la bonne judiciaire de M. de Rochambeau. Je tiens toutes ces circonstances de lui-même et je les écris le moment d'après que je les ai entendues de sa bouche. »

Retenu, en quelque sorte, par le secret professionnel et par la profonde amitié qu'il portait au général américain, Rochambeau ne devait jamais renouveler cette confidence échappée au sortir d'une conférence extrêmement pathétique. Sa correspondance et ses *Mémoires* sont muets sur ce point. C'est que sous l'écorce un peu rugueuse de cet homme de guerre se cachait une âme sensible, extrêmement modeste et presque timide, qui portait plus allégrement le poids des responsabilités que celui des honneurs. Les hommes de cette trempe ne cherchent généralement pas à retenir la gloire, « cette fumée, disait Suffren, pour laquelle on fait tant de choses ». Ils préfèrent laisser, derrière eux, une œuvre concrète et vivante.

JEAN WEELEN

VICTORIEN SARDOU

La fréquentation des gens de théâtre donne le goût de se faire une physionomie.
(Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, 1897.)

Toujours ce don mimétique qui le mettait au niveau des auditoires.
(Louis Veuillot, *Sur Gambetta*.)

Lorsque Dumas fils hérita de Leuven, ancien collaborateur de Dumas père, sa villa de Marly, toute proche de la belle propriété de Sardou, à leur première rencontre, Sardou présenta ses félicitations à son nouveau voisin : « Hé oui! Je vais avoir l'air d'habiter la loge de votre portier », riposta Dumas fils, qui n'aimait être le second nulle part. La propriété de Sardou, à vrai dire, donne l'impression d'un petit château, admirablement situé, au-dessus de la forêt, sur la colline, où s'étendait l'ancien parc. La maison de campagne de Leuven, léguée à Dumas, était beaucoup plus modeste.

Dumas l'habita pourtant, cette maison de portier. Il y vécut les derniers jours de sa vie, frappé par de grands chagrins, en face de sa dernière pièce, qu'il ne termina pas : *la Troublante*, qui porte aussi le titre de *la Route de Thèbes*, obsédé par l'influence grandissante d'Ibsen, qui lui doit tant d'ailleurs, mais qu'il considérait comme un génie de la scène. Toujours lucide et clairvoyant, dans la mélancolie sans remède de sa vieillesse, il répétait, en songeant au théâtre et en contemplant sa vie : « Le théâtre est semblable à l'amour. Il veut la bonne humeur, la santé, la puissance et la jeunesse! »

Semblable à l'amour!... Dumas avait eu la puissance. Jamais il n'avait possédé la pleine santé. Les femmes avaient toujours amené le trouble dans son intelligence, le désordre dans sa vie. Au contraire, et sans qu'il fût un intrigant ou un séducteur, les femmes avaient toujours indirectement ou directement protégé Sardou. C'est que Dumas restait pareil à lui-même. Revendicateur invétéré, il écrivait ses pièces avec sa pensée, sa passion, sa vie de déclassé qui s'était superbement classé et qui n'oubliait rien. Un singulier esprit de combativité le menait. « Il n'a pas écrit une scène où l'on ne sente le sang nègre. » (Binet et Passy, *Année psychologique*, 1894).

Ce grand homme généreux montrait un facies imposant et dur. Il n'ouvrait la bouche que pour exhorter, avec une éloquence quasi biblique, ou pour railler, avec une verve cinglante. Pourtant, auteur dramatique, il était acteur, comme tous les dramaturges, mais du type orateur. Immobile, derrière ses personnages, le rententissement de sa voix les faisait agir. « Au contraire, disent les mêmes Binet et Passy, M. Sardou est tout expression et comme l'expression est infiniment variable et nuancée, il en résulte qu'on voit, suivant le costume, l'éclairage et surtout l'émotion qui l'anime, passer sur cette figure mobile, comme des reflets d'autres physionomies. »

Sardou, était exactement le type de l'auteur-acteur, imitateur et mime. Ce ne sont pas seulement les femmes, mais les foules qui aiment ces physionomies d'un aspect permanent accusé, et en même temps diversifiées, adaptables, dans la pensée, à d'autres figures évocatrices de souvenirs, pareilles à des fictions, pareilles à des réalités. Dumas fils n'a jamais été que lui-même dans son apparence physique, son caractère et son œuvre. De *la Dame aux Camélias* à *Francillon*, il reste le même homme, le fils de sa mère vénérée, dont il porta la blessure morale dans son corps aux muscles robustes, aux nerfs fragiles. L'assouvissement de l'amour le rendait fou. Dans le frêle Sardou, heureux amant, heureux époux, heureux père, combien de visages n'a-t-on découverts! Lambert Thiboust, un Sacha Guitry de son temps, disait : « C'est Bonaparte à Arcole! » Puis ce fut Erasme, puis Voltaire, puis Wagner. Qui encore? Lui-même se voyait volontiers promenant dans

la vie les traits impressionnants du fier Darthez, la créature fictive préférée de Balzac.

De même sa parole. Le fond de son accent bourguignon tout à fait rustique, où les r roulaient avec un bruit de fût vide sur le pavé d'une cave, dans la gouaillerie faisait entendre aussi le grasseyement parisien et, quand son débit s'accélérait, alors les criardes tonalités provençales éclataient, tapageuses. De parents provençaux, ayant passé sa petite enfance en Bourgogne, et vivant à Paris, Sardou, si sensible à l'influence auditive, avait tout simplement amalgamé les trois accents. Un tour de force.

Cette variété de physionomies sur sa face et ces sonorités incorporées dans son verbe expliquent le sensitif qu'il était, l'imitateur, subissant la suggestion de ce que voient ses yeux, de ce que ses oreilles entendent, le causeur, le dialogueur qui se voit et s'entend vivre et parler et qui, sans cesse, reproduit la vision, les sons, les sentiments par un irrésistible besoin de se mettre en accord avec le milieu qui l'entoure ou le milieu dont il a gardé l'impression.

Sardou n'était pas Bonaparte, ni Erasme, ni Voltaire, ni Wagner, et, certes, il n'avait rien de l'austère et rigide Darthez, mais par éclairs il devenait la silhouette, l'ombre, le fantôme, l'apparition fugitive de ces personnages, dès qu'il pensait leur ressembler. Avec cette plasticité corporelle associée à un mimétisme intellectuel inné, sa vocation était tracée.

Être un imitateur instinctif ne suffit pas à faire un auteur dramatique et pas même à faire un bon acteur. Il faut que l'imagination utilise, transforme, re-crée, selon un plan nouveau, un seul individu et, fondant l'acteur, l'auteur, le spectateur dans une personnalité unique, qu'elle parachève le dramaturge. L'écrivain de théâtre ne l'est qu'à ces conditions indispensables et la prédominance, plus ou moins marquée dans chaque tempérament, d'une de ces trois facultés nécessaires, passées à l'état de virtuosité par l'accoutumance professionnelle, agir, penser, se contempler, caractérise la forme d'un talent.

Doté d'un pouvoir de re-création spontané et positivement corporel, Sardou était très spécialement acteur et auteur; Dumas était spectateur. Dumas, esprit critique, jugeait. Il

s'imposait. Sardou s'adaptait au gré du temps, des gens, des acteurs et des théâtres. Son œuvre est infiniment variée. Il s'amusait de son labeur, qui fut aussi nombreux que facile. Dumas n'a qu'une forme; Sardou en a vingt. Vaudeville, opérette, drame, comédie et satire, il a touché à tout dans l'élan d'un travail extrêmement ordonné, aisé et joyeux. Le travail, chez Dumas, représentait une méditation très longue et un grand effort. Il écrivait à Maurice de Fleury :

« Comme je n'ai aucune imagination, l'observation, la réflexion et la déduction sont tout. Je reste donc pendant des mois à retourner un sujet dans ma tête sans prendre la plume. Ce travail est une grande fatigue pour moi et je suis quelquefois forcé de l'interrompre complètement pendant un temps assez long. »

Sardou produisait sans relâche et sans peine, heureux de produire. Son tempérament, expansif, chimérique, optimiste, insouciant, le rendait invulnérable aux échecs, aux tourments, aux difficultés, aux injures, sous lesquelles, d'ailleurs, il bondissait, vite apaisé, calmé, rasséréné, parce qu'il découvrait sans peine, immédiatement, une diversion. C'était un événement, un individu, un livre, une pièce, un mouvement d'opinion, une rencontre, enfin quelque chose ou quelqu'un à quoi, tout de suite, il lui fallait ressembler et dont, tout de suite aussi, il tirait parti pour renouveler son inspiration, son art, et découvrir un thème de conversation, un objet d'imitation, un sujet de comédie. Dumas réagissait contre l'époque et portait ses sujets en soi-même. Le poids en était lourd. Les deux auteurs, longtemps, se partagèrent la scène avec Augier, et avec Meilhac qu'ils distançaient. Entre eux, compétition. Pas de rivalité. Mais que de dissemblances!

Si Sardou, par exemple, se fût installé dans un petit logis, auprès d'un château habité par Dumas, il se serait diverti du contraste. Rencontrant Dumas, ç'eût été le prétexte d'une mitraillade d'anecdotes, d'historiettes, de bons mots rapportés, d'incidents joués, mimés, avec le plan des deux logis, des propos de saison, l'historique des bâtiments, leur avenir, le passé, le présent, le futur, dans l'amusement d'avoir une occasion de parler, de raconter, d'inventer, l'enchantement de se lancer dans la fabrication. Toute une comédie avec

deux protagonistes, Dumas et lui, Sardou, plus les habitants du pays, le Chœur, plus, comme rôles secondaires, les anciens propriétaires des deux maisons et, autour d'eux, décrite, analysée, discutée, la mise en scène, les maisons elles-mêmes, l'indispensable décor pour compléter la pièce : *Commediante!*

Dumas n'était point précisément humilié de se voir si modestement installé auprès d'un confrère qu'il estimait. Pourtant il faisait remarquer la disparité des deux habitations et, dans une boutade, il la signalait laconiquement, crûment : « Votre portier! » *Tragediante!*

Dès que l'on parle d'un homme de théâtre, il est impossible de ne pas comparer. Auteurs, acteurs, personnalités publiques, ils ont paru sur l'affiche à la même heure, reflet d'une même époque, vivant dans le même monde aux sentiments collectifs. Aussitôt que l'un est évoqué, l'autre surgit dans la mémoire. L'opposition même de leur destin et de leur caractère les rapproche et vient achever la vision de leur temps retrouvé. On ne peut parler de Becque sans citer Porto-Riche. Le théâtre de Hugo se confronte avec celui de Musset. Et quand on viendra à s'occuper de Bataille, on éprouvera le besoin d'expliquer Bernstein.

Dumas faisait souvent une ombre lourde, un nuage obscurcissant sur les succès en fusée étincelante de Sardou, mais le brillant animateur Sardou, plein de coups de théâtre et de surprises, porté par la souveraine actualité dont il recevait l'imprégnation, à chaque instant, lançait une volée d'images à la tête de la foule, qui oubliait Dumas. Toutefois si l'on parlait à Dumas de Sardou, il répliquait tout net : « Sardou est supérieur à sa renommée. »

En plein triomphe renaissant de *la Dame aux camélias*, magnifiquement jouée par Sarah Bernhardt, en 1882, Sardou ne saurait s'empêcher de déclarer :

« La pièce est mauvaise. Elle a vieilli. Certaines phrases ont failli être *accrochées*. »

Fidèle à la vérité, il ne disait pas qu'elles avaient été *accrochées*. Il imaginait qu'elles avaient failli l'être. Ah! pourtant comme il aurait voulu, en dépit de ces risques d'*accrochage*, avoir écrit *la Dame*, un drame d'amour bâti sur une aventure d'époque, avec des personnages de la réalité,

arrangés pour la scène, dans un cycle de péripéties émouvantes, spectaculaires et simples, renouant au romantisme, qui éteignait, en 1852, le réalisme, la grande comédie bourgeoise naissante dont Balzac avait tracé les premiers traits. Être le Balzac de théâtre, l'ambition de sa vie!

Victorien Sardou est né en 1831. Grande année romantique, l'année de *Notre-Dame de Paris*, et des *Feuilles d'Automne*, de *la Peau de Chagrin*, de *le Rouge et le Noir*, *d'Antony* et de *Marion Delorme*, de *la Maréchale d'Ancre*. Saluons! Mais aussi grande date de réalisme par la publication des *Scènes populaires* de Henri Monnier qui devaient avoir une influence directe, dans les années 80, sur tout le théâtre et les écrivains naturalistes. Enfin, une mémorable année. Le père de Sardou était un homme à idées entreprenantes, issu d'une lignée de gens à idées entreprenantes, des Sardes installés en Provence à la suite d'on ne sait quelle aventure. Les Sardou, intelligents et hardis, avaient conservé le caractère italien, plein de combinaisons, à la fois idéaliste et pratique, race de conspirateurs aux entreprises enchevêtrées. Le grand-père de Sardou, médecin et planteur d'oliviers, s'était ruiné à la suite de spéculations trop risquées. Son père, professeur à Paris, en province cherchant sa voie, s'était marié à une Champenoise, nature patiente et réfléchie, fille de tisserands, attachés à leur métier depuis trois siècles. Une âme du Nord. Rien du Midi.

Chez Sardou dominait surtout l'hérédité paternelle. De petite taille, mince, gesticuleur et bavard, très brun, aux beaux yeux vifs, de physionomie fine et à la fois paysanne, à part cet accent bourguignon bien trompeur, on aurait pris Sardou pour un mime italien.

Peu importe qu'il ait fait des études et commencé sa médecine; cet improvisateur ne doit rien qu'à lui-même. Né à Paris, élevé en province, à dix ans, à la suite d'une maladie, on le renvoie au Cannet, au-dessus de Cannes. Dans ce délicieux vallon où Mérimée vint chercher la santé, où Rachel rendit l'âme, où Maupassant goûta ses dernières voluptés, en face des îles Lérins qui enfermèrent le Masque de Fer et Bazaine, dans ce pays où la tradition transmettait de terribles aventures de pirates barbaresques et où les villages se dressent, comme Mougens, sur des pics fortifiés, prêts à sou-

tenir un siège, le petit Sardou est grisé. L'ambiance héréditaire agit sur lui. Il a emporté un Molière, qu'il sait par cœur. Il descend sur la place publique du Cannet, à deux pas de la tour des Brigands, que l'on voit encore auprès de la maison où le vieil acteur Claudius se repose aujourd'hui après avoir, trente années durant, amusé les Parisiens. L'enfant Sardou, la tête emplie d'histoires de prisonniers, de complots, de « Teurs », de bandits, de poursuites et d'enlèvements, au milieu de cet ensoleillement parfumé de la nature provençale, au sein de la liberté provençale, enivré par l'expansivité provençale, respire, s'épanouit, se répand, se révèle enfin. Auteur, acteur! Le voici, le conteur sur la place, le jongleur, le mime, le comédien et le dramaturge, l'amateur de spectacle. Il joue la comédie. On le regarde, on l'admire, on l'écoute. *Digué*. Mais il n'a pas l'accent!

Hé! bonnes gens, sans doute, il ne l'a pas, l'accent, mais ne voyez-vous pas qu'il est venu chez vous pour le retrouver! Il l'a gardé.

A partir de ce séjour en Provence, c'est fini. La destinée de Victorien Sardou est déterminée. Il sera auteur dramatique. A Paris, il rejouera encore la comédie chez madame de Bawr, qui fut, trois années, l'épouse (honoraire) d'Henri de Saint-Simon, le père des Phalanstériens. Il fera, soi-disant, des études de médecine mais il ne pensera, ne respirera, ne vivra que pour la poursuite de ces émotions grisantes du théâtre dont la place publique du Cannet lui a donné la révélation. Il écrira des pièces.

Ses années de début furent pénibles. Soit. Point dures. « Ce n'est qu'à mon vingt-quatrième manuscrit que j'ai enfin été joué », a-t-il dit un jour gaiement à un ami... Oui, sévères, impécunieux, point durs, ces temps d'épreuve. Sardou adolescent faisait ce qu'il aimait et le faisait facilement. Il se créait des relations parmi les acteurs et les auteurs. Ils aimaient le vif jeune homme, à l'indéfinissable accent, à la figure à la fois fine et rustique et qui savait prendre toutes les physionomies au cours de ses causeries verveuses, mouvementées et exactement dans leur style. Un vieil acteur, Boudeville, l'adorait et fondait sur sa réussite le meilleur espoir. Les comédiens l'encourageaient, croyaient en lui. C'était un des leurs.

Sardou, qui ne doutait de rien, composa une tragédie sué-

doise, pour Rachel. L'illustre tragédienne voulait une tragédie grecque. Il composa un *Bernard Palissy* et, sans se décourager, bien d'autres pièces. Les manuscrits, refusés, s'entassaient. L'auteur donnait des leçons pour vivre, et vivre mal. Un autre aurait renoncé à la lutte. Jamais le jeune Sardou, au milieu des échecs et des rebuffades, assurant à grand'peine son pain quotidien, n'a senti le désespoir s'emparer de lui. On lui a demandé plus tard s'il avait pensé au suicide. Absurde question. Il en a ri. Les gens de son caractère jouissent pleinement de l'existence et se consolent de tout. En eux ils portent un causeur, un raisonneur, mieux, un inventeur, un arrangeur d'histoires intarissable. Ils reçoivent les émotions de la vie, ils contemplent ses spectacles et l'homme intérieur en fait des contes animés et des panoramas merveilleux, des récits et des mirages, non point tellement embellissants, mais mouvementés, surtout divertissants, pittoresques, captivants et qui élargissent, d'une manière magique, leur existence, si médiocre soit-elle. Ils lui parlent, ils l'entendent, le merveilleux conteur. Ils lui répondent. C'est lui et ce sont eux. Ils ne sont jamais seuls.

« Tout le monde regarde ce que je regarde, disait Lamennais, mais personne ne voit ce que je vois. »

Orateurs, acteurs, auteurs, les tempéraments de cet ordre assurés de séduire la foule, dès qu'ils extériorisent l'animation de ces phantasmes intérieurs ou qu'ils en attellent le magnétisme à des réalités ou à des demi-réalités. C'est Gambetta, l'orateur incorrect, mais quel feu, quelle influence! Et tout de suite, étudiant, avocat, député, ministre, emportant tout par sa chaleur. Acteur, c'est Guitry le père, affirmant qu'il ne cessait pas un instant de jouer la comédie. Rien de plus vrai! Auteur, c'est Sardou, dans sa mansarde ou dans son château de Marly, toujours le même, inventeur de fables qui le ravissent. Tous les trois sont des génies de la même race, de la même sorte, avec le même don du mimétisme intérieur qu'ils s'adaptent à tous les événements et les met en communication immédiate avec tous les publics. Des créateurs de vie.

La première pièce de Sardou jouée le fut à cause de l'intervention d'une jeune actrice qui ne connaissait pas l'auteur. Bérengère, l'amie du directeur de l'Odéon, remarqua l'élé-

gante écriture d'un de ses manuscrits, et puis elle voulait porter des bottes et un costume d'homme. *La Taverne* fut un four mémorable. D'autre part, Scribe, épouvanté de ce débutant qui maniait les péripéties comme lui-même n'avait jamais manié les embrouillements de circonstances, après la lecture d'une pièce de Sardou, détermina Montigny, le directeur du Gymnase, à refuser son *Paris à l'envers*. Le comble de l'erreur fut celle de Paul Féval, pour qui Sardou arrangea, avec une admirable ingéniosité, son drame du *Bossu*, qu'on applaudit encore. Paul Féval ne comprit pas qu'il avait eu la chance de se trouver en face d'un maître et l'exclut de cette collaboration. *Le Bossu* est pourtant bien de Sardou.

Enfin, c'est la rencontre de Sardou avec Virginie Déjazet, quatre ans après le four de *la Taverne*.

Pour maintenir dans le réel, l'imagination débordante de ce rêveur éveillé, Sardou, il l'a dit, avait la hantise de l'œuvre de Balzac. Sardou ne vit qu'une fois, de loin, l'auteur de *la Comédie humaine* et ne lui adressa jamais la parole. Néanmoins, l'emprise du génial réaliste, combinant à la fois la peinture des caractères, l'entrecroisement d'intrigues savantes, ourdies comme des complots, et l'étude sociale, éleva à un échelon supérieur cet improvisateur bouillonnant! Balzac lui avait fait connaître la grandeur et les ressources profondes du dramatique quotidien.

Les conjonctures inattendues et les sourdes conspirations qui faisaient le fond des rêveries de Sardou, en qui se réveillaient ses ancêtres de vie aventureuse, Balzac les lui faisait revoir, transposées dans la vie bourgeoise contemporaine. Influence maîtresse de ce provençal halluciné. Balzac contraignit Sardou à observer.

Sardou avait trouvé sur son chemin, par-ci, par-là, comme tous les jeunes de sa génération, des personnages qui avaient vécu les dernières années du XVIIIe siècle, la fin de la Royauté, la Révolution. Ces survivants gracieux et tragiques apportaient, eux, avec leurs manières, leurs idées, l'atmosphère d'une autre planète disparue. De ceux-là aussi Sardou apprit beaucoup de choses.

Virginie Déjazet, née en 1787, avait été danseuse. Elle était fine, pleine d'esprit et galante. « Trop spirituelle pour vouloir devenir un homme, elle avait adopté le sexe indécis des

Pucks et des Ariels », dit Banville. C'était entre toutes une âme du XVIIIe siècle. Déjazet fut pour le jeune Sardou une conseillère avertie. Non, ce n'étaient point madame de Warens et Jean-Jacques. Sardou le Provençal n'avait rien du Génevois Rousseau ; mais elle lui apporta sur la vie et sur le théâtre une foule de clartés. Elle lui joua les *Premières armes de Figaro*, *M. Garat*, enfin, voici *les Pattes de Mouche*. Sardou était lancé.

Nul n'est venu enseigner à Sardou à mettre sur pied une comédie, ni Déjazet, ni personne. Cependant, enfermé dans son labeur, emporté par son imagination, vivant dans le monde des acteurs et des auteurs dramatiques, société aimable, amusante, mais professionnellement aussi spécialisée que celles des prêtres et des militaires, Sardou, sans elle, n'aurait pas connu grand'chose. Or, Déjazet lui apprit le passé, comme Balzac lui avait révélé le présent. Il n'était que trop enclin à subir la virevolte de l'actualité.

Incapable et n'essayant même pas de construire, comme Dumas fils, des caractères abstraits qui eussent pourtant l'aspect contemporain, ne possédant pas, lui, ce léger méridional, le fond traditionnel bourgeois raisonneur, de bon sens solide et moyen tout ensemble, qui a fait d'Augier et de Labiche les vrais dramaturges de la bourgeoisie, le fantaisiste Sardou s'attacha désormais à découvrir dans la vie nouvelle instaurée par les événements de l'Empire, avec les débuts de la grande industrie, de la grande finance, de la grande publicité, des sujets d'imbroglios. En la prenant, cette existence transformée, par ses petits côtés, les sujets ne lui manquèrent pas. Alors ce furent : *Nos intimes*, *les Ganaches*, *Nos bons Villageois*, *les Pommes du Voisin*, et surtout la fameuse *Famille Benoîton*, toutes pièces dont le ressort moteur est un complot et presque toujours, avec le complot, une poursuite.

L'étude de Balzac avait prouvé à Sardou, suivant d'ailleurs son inclination personnelle, que la conjuration de plusieurs contre un seul ou d'un groupe contre un autre groupe reste, dans les sociétés les plus avancées, le fond même de la lutte des hommes entre eux. Dans la pièce de Sardou, cette conspiration inévitable aboutit naturellement à la poursuite d'un objet ou d'un individu, les imaginatifs aux impulsions

très vives, comme lui, revenant, au théâtre, à ces représentations des émotions primitives de la chasse et de la guerre, de même que chez les rêveurs lents, s'impose surtout le thème scénique de tant de farces et de tragédies : l'erreur sur la personne. Complot, poursuite, tels sont les éléments mécaniques qui, chez Sardou, donnent le branle, et font courir, tourner, pivoter, bondir et se dénouer l'action. *Séraphine*, *Fernande*, pièces de mœurs, pièces psychologiques, discutées à leur apparition, sont surtout des rôles : *Séraphine ou la Dévote*, *Fernande ou la Délaissée*. Là, l'auteur-acteur, avec une inconsciente habileté, offrait aux acteurs pour leurs talents des canevas d'improvisation dramatique admirablement préparés.

Vers 1870, riche, heureux, acclamé, le châtelain de Marly et du Mont-Boron (Sardou vivait à Paris le moins possible) était à l'apogée de sa carrière. On le citait comme le plus joué de tous les dramaturges et dans les genres les plus variés. Il venait de donner un grand drame romantique, *Patrie*, qui contient, dans ses fortes situations, toute la structure d'un livret d'Opéra, après avoir fait représenter, quelques années avant, *les Prés Saint-Gervais*, une opérette. Il a la gloire, la fortune; la curiosité publique l'entoure. C'est un grand personnage de la vie parisienne. C'est un homme heureux, trois fois heureux, en dépit d'une rumeur qui partout l'accompagne.

Cet auteur envahissant, triomphant, qui semble si bien voguer avec les coups de vent de l'actualité et toucher à tout, qui s'assimile tout et paraît ressembler à tout, on l'accuse de prendre son bien partout. Il aurait plagié Mario Uchard, Diderot, Edgar Poë... Tout le monde! A chacune de ses pièces, même lorsqu'il fait un four, ce qui lui arrive de temps en temps, on crie dans les couloirs, les soirs de ses premières, exactement ce que l'on criait aux répétitions générales des comédies de son si spirituel beau-fils, le charmant Robert de Flers : « C'est chipé à Chose! C'est chipé à Machin! »

Et l'on a écrit dans un petit organe satirique, en publiant son portrait : « Sardou (Victorien), démarqueur, rapiéceur et ajusteur dramatique français, vint au monde à Paris le 7 septembre 1831. C'est la seule chose qu'il fit sans l'avoir vu faire à d'autres. »

Cette inévitable accusation de plagiat suivra toute sa vie cet écrivain inspiré par les événements, les livres, les journaux,

les idées, les gens et l'air du temps. Sardou fulmine, bouillonne. Colère du Midi. Il s'apaise vite. Il ne répond guère aux attaques. Sa situation est assise, solide. Son optimisme, sa faculté d'oublier, d'annihiler les tracas et les peines, et qui l'a si bien soutenu dans la mauvaise fortune, ne l'abandonne pas dans la bonne. C'est à cette heure que la guerre éclate....

L'Empire écroulé, la Commune noyée dans le sang, une chancelante République instaurée, Sardou, l'optimiste né, malgré sa constante bonne humeur, a reçu un choc. On ne vit plus dans la même atmosphère. Dumas fils s'est mis à écrire des drames où l'on voit des hommes efféminés aux prises avec des femmes fatales. La manière symbolique et réaliste de l'auteur de *la Dame* s'est accentuée, dans *la Princesse Georges*, dans *Monsieur Alphonse*, et dans *la Femme de Claude*, pour avertir le pays en décadence et mutilé.

Sardou, devant la débâcle, se demande ce qu'il peut faire. Il regarde autour de lui. L'actualité le domine toujours et il lance coup sur coup deux satires violentes : *Rabagas*, un chef-d'œuvre de drôlerie mouvementée, une bouffonne histoire de conjuration politique dans une petite principauté du Midi qui ressemble étrangement à la France, et une féerie satirique, *le Roi Carotte*, inspirée par un des fameux Contes d'Hoffmann, *le Petit Zacharias*. *Rabagas* est un scandale et un succès. Les femmes portent tout de suite les chapeaux Rabagas et un refrain canaille du *Roi Carotte* court les rues, braillé par les voyous avec un accent de gouaille maçante.

Sardou est-il épouvanté par ce tapage ou ravi? On ne sait. Dans *Rabagas*, il a cruellement et injustement satirisé Gambetta, ou du moins on le croit, ce qui est la même chose. Dans *le Roi Carotte*, il a ridiculisé la Commune. Pourtant Sardou est républicain, Gambetta est un grand tribun et trente mille Parisiens sont morts dans la lutte fratricide de Versailles contre Paris...

Cette fois, Sardou, cet homme de théâtre qui est aussi homme de cabinet, ce rêveur a été emporté par ses rêves. Le rêve n'est pas la méditation ou la réflexion. Dans *Rabagas*, que raillait-il? Ses *gens*, les éloquents Provençaux, entraînés par leurs parleries et leur goût invétéré de l'intrigue. Pour *le Roi Carotte*, à qui avait-il emprunté cet auteur accusé de tant d'emprunts, afin de railler les Français? A un Allemand.

Il s'était saisi d'une admirable fable philosophique où l'on retrouve tout le drame de la pensée humaine entre le sujet et l'objet, ramené à une fantasmagorie comico-tragique par le Balzac germanique des imageries hallucinées.

Sardou ne recommencera pas. La satire pourtant, avec sa verve abondante, trépidante, d'un burlesque corrosif et léger tout ensemble, était son réel talent, sa vocation sous-jacente, méconnue. Mais non. Son démon familier ne lui soufflera plus de ces ironies féroces.

La République s'installait. Sagement, Sardou se remit à des comédies bourgeoises, soutenues par une intrigue bien conduite, vivifiées par le souffle de l'actualité et qui réussissent toutes. La meilleure de ces pièces, *Dora*, une histoire d'espionnage et de jalousie (c'est le temps où Bismarck cherche des *casus belli*) a fait dire à Antoine, devant des scènes admirablement menées : « C'est du feu »!

En dépit de cette veine toujours heureuse, il arrive que *Daniel Rochat*, donné aux Français après l'élection à l'Académie de Sardou, tombe à plat. L'auteur, cette fois, n'avait pas eu le choix de ses acteurs. Il était interprété par des comédiens qui ne correspondaient pas à son tempérament d'auteur, Delaunay, merveilleux dans le répertoire, mais horriblement poncif dans le moderne, et Bartet, grand talent, sans fantaisie, dans un rôle dangereux en France où l'on ne peut, malgré un scepticisme profond, et peut-être par un manque de mysticisme total, voir sur le théâtre se débattre, associés, les conflits de l'amour et de la religion.

Mieux inspiré, au Palais-Royal, par les surprises de la nouvelle loi projetée sur le divorce, et joué par des acteurs admirables et dans leur emploi : Céline Chaumont, Daubray, Sardou remporta un éclatant succès avec *Divorçons*, un chef-d'œuvre. *Divorçons*, pièce satirique, légère, était la forme véritable de sa maîtrise. Malheureusement l'auteur de *Rabagas* semblait ne pas vouloir s'attacher à ce genre.

En 1882, d'ailleurs, Sardou rencontrait Sarah Bernhardt, retour d'Amérique, et qui cherchait un auteur. Ils s'abouchèrent et, pendant douze ans, Sardou s'occupa de fournir à l'illustre actrice des canevas, des sujets de pièces admirablement agencés : *Fédora*, *Théodora*, *Cléopâtre*, *Gismonda*, au milieu de quoi *la Tosca* tranche par sa force et son originalité

Art italien, personnage italien, audace dramatique de la scène principale, une tragédie du sadisme. Sardou avait besoin de cet aiguillon d'un sujet risqué, audacieux ou chargé de sarcasmes, pour s'élever au-dessus de lui-même. Mais il se refusait à la pièce satirique et au drame sexuel et la *Tosca* reste une exception comme *Rabagas*, *Thermidor*, joué aux Français, n'était qu'une invention fumeuse et baroque destinée à offrir un rôle à Coquelin, le plus dangereux des conseillers pour un auteur, quelquefois aveuglé par une verve d'acteur excessive.

Avec *Madame Sans-Gêne*, Sardou fut plus heureux. Dernier succès. En 1896, Rostand, autre Provençal, autre auteur-acteur, mais poète, mais douloureux et méditatif malgré l'éclat de sa verve, lui aussi en possession d'un rythme scénique prodigieux, donnait *Cyrano*, qui amuse, raille, complote, satirise, bataille et meurt.

La carrière de Victorien Sardou, malgré l'apparition d'autres pièces comme *l'Affaire des poisons*, par exemple, donnée à l'instigation par Coquelin, aux initiatives malheureuses, était terminée. Cette carrière avait commencé en 1852. Augier, Meilhac, Dumas étaient morts. Sardou continuait de regarder la vie, d'écouter sa voix et d'écrire, de vivre et d'être heureux. Il s'est éteint en 1908. Son règne théâtral s'était prolongé pendant plus d'un demi-siècle.

On a été lourdement injuste envers Sardou, faute d'analyser le mécanisme de son talent qui a longtemps ravi la foule : trois générations. Il avait la logique, la coordination, les caractères, la continuité de l'action et le précieux mouvement à un degré extraordinaire. Certaines scènes ont le rythme du pas, de la course, du galop. Quand il dit qu'en les écrivant il a juré, maudit, pleuré, qu'il les a vécues, on n'en peut pas douter. Il attendait d'ailleurs, pour les jeter sur le papier, après la préparation soigneuse de son scénario, l'heure favorable de la tension d'esprit, le déchaînement des sensations musculaires, du langage intérieur, qui sont l'âme, la vie, l'impulsion motrice et l'identification affective grâce à quoi le dialogueur fait passer les émois de son corps et de son esprit dans ses auditeurs. L'enquête de Binet et Passy là-dessus est admirablement instructive. Don magnifique.

Maintenant, l'ombre au tableau. En face de ces qualités vitales exceptionnelles, Sardou n'avait ni poésie, ni métaphy-

sique et sans l'accent du comédien en scène, et sa présence matérielle, lu, son dialogue est plat. Il y manque ces idées latentes du langage qui laissent « une part énorme aux sous-entendus », c'est-à-dire à la poésie, et le thème émotif qui s'enfonce dans notre activité : Alexandre Dumas fils en cela lui était supérieur.

Sardou, grâce à sa logique et son inlassable entrain, sa faculté de faire ricocher les situations et les personnages, pouvait devenir un grand satirique. *Rabagas, le Roi Carotte, Divorçons,* maints passages de son œuvre, en sont la preuve. Honnête homme et sans fiel, il est probable qu'il a craint d'être injuste. Parleur, il avait le goût de persuader, d'amuser. Il n'aimait pas ironiser. Eût-il jamais consenti à se dire, cet auteur qui, paraît-il, avait emprunté à Poë, en évoquant sa voix, au dedans de lui-même : « Psyché ! mon âme, qui donc allons-nous dévorer aujourd'hui ? »

La passion, quelle qu'elle fût, ne l'habitait pas.

Il lui reste maintenant l'admiration dissimulée des cinégraphes, qui le lisent, le copient, et essaient de capter le secret de l'enchaînement des épisodes, le mystère du mouvement du dialogue, si nécessaire tant que le film parlant demeurera exagérément esclave des sensations visuelles et n'aura, comme Sardou, point de métaphysique.

Becque, de son vivant, a rendu à Sardou le plus éclatant hommage. « Indiquez-moi un théâtre plus spirituel, plus émouvant, plus pathétique. » Si Sardou n'a pas emmené ses auditeurs au delà des causes et vers le souci de leurs origines, s'il n'a pas excité leur fureur joyeuse aux dépens d'un individu, bouc émissaire souvent de la sottise publique, il a été le bon conteur sur la place, tel qu'il parut enfant, parmi les cyprès de Cannet. Avec des mots, il a donné aux hommes la sensation de leur vie dans les combinaisons oscillantes de leurs souvenirs et de leurs espérances. Des soirs et des soirs, il les a fait vivre davantage. Lui-même était parmi eux, devant eux, l'un d'eux. Il y est et il y sera encore, car nul n'a plus d'action sur la foule et en communion avec elle, que l'écrivain, pareil à ce dramaturge d'une ingéniosité puissante, en qui subsistent, équilibrés, dans la parole, le geste et l'émotion, l'auteur, l'acteur, le spectateur.

CLAUDE BERTON

M. LAVAL A BERLIN

Au cours de la visite que MM. Laval et Briand ont rendue à Berlin aux membres du gouvernement allemand, les choses se sont à peu près passées comme je l'avais fait pressentir dans un précédent article[1]. De part et d'autre on a fait preuve de bonne volonté. Des paroles heureuses ont été prononcées, empreintes de courtoisie et de bonnes intentions réciproques. Il en est résulté une détente appréciable dans les rapports des deux pays. Espérons qu'elle durera... Pour marquer le désir de s'entendre, on a recherché les moyens d'établir un plan de coopération dans le domaine économique. Toutefois, la crainte de s'engager sur le terrain mouvant de la politique a conduit à une omission regrettable. Sans entamer la discussion de problèmes politiques qu'on ne peut songer à régler d'un jour à l'autre et surtout dans les circonstances actuelles, les gouvernements français et allemand auraient pu, dans ce tête-à-tête, tomber d'accord sur l'adoption d'une formule stipulant qu'ils « s'engageaient à se consulter chaque fois qu'une question politique ou économique viendrait à se poser devant eux ». On dira qu'une telle formule est sous-entendue. J'eusse préféré qu'on l'entendît. Elle eût donné aux entretiens de Berlin leur conclusion logique et nette. Le jeu de cache-cache politique auquel on continue à se livrer ne mène qu'à l'équivoque, au malentendu, à la querelle. C'est fort bien de mettre le rapprochement franco-allemand sous le signe exclusif de l'économie. Mais qui donc, au bout de treize ans

1. *Les prochains entretiens de Berlin, Revue de Paris* du 15 septembre.

de déceptions, se laisserait encore prendre à ces habiletés? J'ai dit ici-même qu'en dehors d'un examen méthodique où chaque pays déterminerait sa position en regard des questions qui les divisent et où les deux gouvernements se mettraient d'accord pour régler celles qui sont susceptibles de l'être et pour réserver celles qui ne le sont pas, rien de sérieux ne serait fait en matière de politique franco-allemande. L'heure viendra où cette méthode s'imposera.

Qu'adviendra-t-il du fameux comité qui vient de naître? On pourrait en attendre beaucoup si l'expérience n'invitait pas à une certaine réserve. Comment, l'expérience? Ne s'agit-il pas d'une création neuve? — Savoir. Voilà six ans, en effet, qu'il existe déjà un « Comité franco-allemand » sur lequel on aurait voulu calquer l'organisme nouveau qu'on n'aurait pas agi autrement. Le Comité franco-allemand d'information créé en mai 1926 sur l'impulsion du grand industriel luxembourgeois, feu Émile Mayrisch, président du cartel de l'acier, comprenait une section française, une section allemande, un secrétariat permanent; il siégeait à tour de rôle en France et en Allemagne. Dans chacune des sections, à côté de personnalités appartenant aux milieux scientifiques, littéraires, etc., figuraient aussi les princes de l'économie française et allemande — ceux-là mêmes qui se retrouveront demain dans la commission officielle. Sans doute le Comité franco-allemand n'avait pas d'œuvre concrète à réaliser, ni de mandat officiel pour entamer une telle œuvre. Il se bornait à des contacts, à des échanges de vues et, dans ce travail délicat, on peut dire qu'il a souvent rempli une tâche de première importance. Mais, chaque fois qu'il s'est réuni, ses membres ont toujours unanimement senti à quel point il était désirable, nécessaire, que des mesures positives sortissent de leurs entretiens et à quel point un tel vœu restait voué, cependant, à la sérénité platonique. Ce sentiment de disproportion entre ce qu'il serait *utile* de faire et ce qu'il était *possible* de faire, n'offrait, somme toute, qu'un inconvénient tout subjectif puisqu'il s'agissait, je le répète, d'un comité privé n'ayant pas qualité pour traiter les affaires. Je me demande cependant si les choses se passeront très différemment dans la commission officielle qu'on vient de créer. Ne nous le dissimulons

pas, elle se trouvera vite placée devant ce dilemme : ou elle se montrera décidée à agir résolument, à prendre des initiatives, à substituer la politique des actes à la politique des velléités; mais alors elle sera constamment tentée de franchir ses limites et sur plus d'un point elle se heurtera à des résistances de l'opinion, à des positions rigides. Ou bien, pour ne pas s'exposer à ces risques, elle restera prudente, modeste, discrète, elle réduira son effort au minimum. Mais alors c'est à peine si elle accouchera d'une souris. Tout dépend, en fin de compte, de l'autorité qu'elle prendra, de la conception qu'elle se fera de sa tâche et de ses responsabilités, du degré de volonté qu'elle aura de donner le branle à une politique. Elle peut faire beaucoup en osant. Osera-t-elle?...

Pour moi, une pratique déjà longue de la politique franco-allemande m'a conduit, je l'avoue, à un certain scepticisme. Scepticisme, non pas sur le fond, sur le but de cette politique, dont jamais je n'ai davantage ressenti, au contraire, le caractère impératif. Mais scepticisme quant aux méthodes adoptées, quant à la possibilité d'établir une compréhension réciproque entre deux peuples qui vivent sur des plans sociaux, dans des « climats » totalement différents et dont les relations baignent dans une atmosphère de suspicion que les passions entretiennent trop souvent avec excès; scepticisme quant à la possibilité de bâtir quelque chose de solide sur un terrain aussi incertain, aussi mouvant que l'Allemagne; scepticisme quant à notre esprit d'initiative, qui hésite à agir au moment opportun et paye cher ces fautes de perspicacité; scepticisme surtout — et voici qui est mille fois plus grave — sur le sens politique de nos voisins.

***

Car tel est bien le principal obstacle au règlement des difficultés qui nous pressent. L'Allemagne se trouve dans un état de déliquescence intérieure et de désordre moral qui n'offre que des bases fragiles à tout effort constructeur. Certes, elle possède en la personne du chancelier Brüning un homme de premier plan, dont les mérites s'imposent à tout esprit sincère. Mais dans quelle mesure les masses allemandes

sont-elles disposées à suivre le Dr Brüning et dans quelle mesure celui-ci est-il capable de les dominer? En admettant que l'hiver se passe sans incidents sérieux en Allemagne — ce qui n'est pas certain — le printemps prochain y amènera de nouvelles épreuves. En mai, il y aura le renouvellement de la diète prussienne et d'ores et déjà on peut s'attendre à des résultats qui rendront la Prusse à peu près ingouvernable. Il y aura également l'élection présidentielle et si le Maréchal Hindenburg ne se soucie pas d'être réélu, à quelles luttes passionnées et hasardeuses le Reich ne sera-t-il pas exposé? Ces perspectives sont préoccupantes. Elles impliquent, en effet, la persistance de l'agitation et de l'incertitude en Allemagne. Or l'incertitude et l'agitation sont les deux phénomènes les plus contraires au redressement de l'Allemagne et à l'assainissement de sa situation financière et économique. Le malheur, c'est que les masses allemandes n'ont pas assez de sens politique pour le comprendre et que les difficultés qu'elles éprouvent les rendent de plus en plus sensibles à la démagogie des charlatans. Les récentes élections de Hambourg sont là pour le prouver. Pourtant, pour expliquer l'influence sans cesse croissante des partis extrêmes, il ne suffirait pas de s'en tirer en gémissant sur l'inexpérience politique des Allemands. *La vérité est que l'Allemagne, du point de vue intérieur, ressent tous les inconvénients du régime d'autorité, sans en recueillir les avantages.* Chaque matin, l'Allemand moyen se réveille avec un nouveau décret-loi dans son journal et on se demande comment il peut s'y reconnaître dans cette législation désordonnée et improvisée qui ne semble faite que pour boucher des trous et se trouve, en fait, toujours en retard d'un trou. Il se réveille aussi chaque matin, cet Allemand moyen, avec l'annonce d'une nouvelle restriction, d'une nouvelle diminution de ses ressources, sans cependant que ces sacrifices quotidiens arrivent jamais à combler le vide du budget. C'est toute la « machine allemande » elle-même qu'il faudrait, en réalité, que l'on réformât; c'est à la structure archaïque du Reich et des états qu'il faudrait que l'on s'en prît une bonne fois. Une telle entreprise est immense. Pour la mener à bien, il faudrait une période de calme. Or le désarroi est à son comble. Aussi le gouvernement,

débordé par les événements, s'en tire-t-il comme il peut, usant dans un tonneau sans fond, avec le système des petits paquets, la patience et la bonne volonté populaires. Il est curieux de constater combien les dirigeants allemands ont du mal à gouverner. Ce n'est certes pas par paresse d'esprit ou par mollesse, car ce sont de grands imaginatifs et de grands laborieux. Mais, telle qu'elle est constituée, l'Allemagne reste une nation si divisée, si compartimentée et dont les rouages sont si compliqués, qu'elle épuise vite la force gouvernementale. En outre l'esprit allemand est complexe. Il est mobile et inquiet. Il est fait de tant de minutie, de précautions, de défiance — et cependant d'espoir — qu'il craint toujours, en s'engageant dans une voie, de compromettre des « possibilités ». Le fait se vérifie aussi bien dans le domaine de la politique intérieure que dans celui de la politique extérieure. L'Allemagne éprouve toujours la plus grande difficulté à se décider. Mais comme tous les indécis trop précautionneux, il arrive aussi qu'elle prenne subitement des décisions radicales et désespérées. Est-ce vraiment cela le « dynamisme », dont on nous a tant dit qu'il était chose allemande par excellence? Je ne le crois pas. Le dynamisme ne consiste-t-il pas plutôt à poursuivre méthodiquement son effort? Les atermoiements de la politique allemande la conduisent ainsi à de perpétuels compromis. Cela constituerait peut-être le comble de l'habileté en période de calme. Mais en période révolutionnée, comme celle que nous vivons, je crains que cela ne fasse qu'aggraver le mal. Au lendemain du 14 septembre 1930, le chancelier Brüning a montré une souplesse extraordinaire pour se tirer de la difficulté, d'apparence inextricable, dans laquelle la dissolution du Reichstag l'avait jeté. Aujourd'hui, pour sauver l'Allemagne des dangers qui la menacent, la souplesse ne suffit plus. Il faut une volonté inflexible, une énergie farouche, une décision de fer. C'est d'ailleurs ce que pressentent les masses qui, dans leur désarroi, vont instinctivement vers ceux qui leur tiennent un langage radical. Il y a là un phénomène psychologique dont il faut pénétrer les données.

***

Cependant un élément nouveau est intervenu depuis peu dans la politique allemande et cet élément est sain. C'est que, grâce au plan Hoover, les Allemands commencent à comprendre que leurs malheurs ne viennent pas uniquement du payement du « tribut » et que leur effort personnel — et pas seulement celui des autres — est indispensable pour qu'ils surmontent leurs difficultés. Une telle épreuve était indispensable. C'est parce que j'en étais convaincu que j'ai jeté, en février dernier, le cri d'alarme qui suggérait la suspension pendant deux ans de 50 p. 100 des réparations et des dettes. Il fallait que les Allemands touchassent du doigt les réalités. Il était trop commode, en effet, pour la démagogie de rejeter sur les créanciers du Reich toute la responsabilité de la misère publique. Le plus grand inconvénient des réparations est qu'elles ont incité l'Allemagne à pratiquer une politique de facilité. A quoi servait d'administrer sainement, puisqu'on se savait débiteur d'un nombre prodigieux de milliards? Pour payer ses dettes — et vivre largement néanmoins — l'Allemagne a emprunté à tour de bras. Les capitaux étrangers, alléchés par des taux élevés, ont eu le tort d'aller s'investir sans mesure outre-Rhin. De 1924 à 1930 — ce sont les chiffres du Comité de Bâle — la dette allemande a augmenté de 18 200 millions de marks. L'Allemagne a payé 10 300 millions pour les réparations Elle a payé 2 100 millions pour les intérêts de sa dette commerciale. Le reste — soit 5 800 millions — a servi à accroître des moyens de production déjà excessifs, à financer, pour une part, le mortel dumping russe. Une telle gestion devait aboutir à une catastrophe. En se ruinant, l'Allemagne a ruiné les autres. C'est ce que le prélat Kaas annonçait l'an dernier en nous parlant de Samson... Aujourd'hui, pour l'Allemagne et pour ses prêteurs, il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer que de changer radicalement de méthode. Il faut réduire, restreindre, économiser, passer des concordats. Tout le monde est responsable. Chacun doit y mettre du sien. Responsable, la social-démocratie qui a organisé une gabegie sociale. Responsable, la grande industrie qui a organisé une gabegie industrielle. Responsable, la haute

banque qui a organisé une gabegie financière et responsables aussi les prêteurs américains, anglais, hollandais, suisses, etc., qui, pour des gains illusoires, ont eux-mêmes poussé l'Allemagne à « vivre dangereusement », ce qu'elle n'est que trop naturellement portée à faire. L'ère de ces procédés paresseux est close. L'ère des crédits prétendus sauveteurs l'est aussi. L'expérience anglaise est là pour le prouver. En période de crise, les crédits étrangers ne servent qu'à donner une prime aux défaitistes. Il faut que les choses soient nettement dites. Autant il était malheureusement indispensable, dans la tornade actuelle, de soulager provisoirement l'Allemagne de ses payements *politiques*, pour qu'elle prenne conscience de ses responsabilités, autant il serait fou de traiter son mal par la morphine. D'octroyer de nouveaux crédits à l'Allemagne, il ne saurait être question. La crise qui nous étreint tous rend de telles éventualités impossibles. Ce qu'il faut, par exemple, c'est d'ores et déjà savoir ce que l'on fera, dans cinq mois, des crédits « gelés »; ce que l'on fera dans neuf mois du plan Hoover? Car il ne s'agit pas de retomber dans les fautes passées et d'attendre le dernier moment pour improviser, dans une atmosphère d'incertitude et de panique, des combinaisons boiteuses. Assez de ces imprévoyances! Assez de ces légèretés! Nous savons que les troubles dont nous souffrons ne disparaîtront pas par enchantement. Agissons donc en conséquence. Concertons-nous. Plus il y aura de stabilité dans les mesures qu'on prendra, plus on limitera les dégâts. Ce sont bien d'ailleurs ces nécessités qni donnent sa pleine signification à la visite que M. Laval va rendre au Président Hoover. On en arrive ainsi — après huit mois perdus et quels mois! — à cette « coopération nécessaire de la France et des États-Unis » qui était le titre même du plan de redressement que je m'étais permis de suggérer en février[1] et qui souleva alors, dans notre presse, une si belle tempête de sarcasmes!

***

Il semble que quatre questions doivent dominer les entretiens de Washington : 1° le « gel » des crédits en Allemagne; 2° la suspension des réparations et des dettes; 3° le tarif

1. *Europe Nouvelle* du 6 février 1931.

américain et les échanges commerciaux entre l'Europe et les États-Unis; 4° la prochaine conférence du désarmement. Tous ces problèmes sont liés, non en droit, mais en fait. On ne les résoudra ni de façon miraculeuse ni de façon définitive. L'essentiel est que l'on se mette d'accord sur un plan d'action méthodique. Ce plan pourrait se diviser en trois parties.

a) Attitude commune à déterminer vis-à-vis de la question des crédits gelés et de celle des réparations et des dettes. Nul ne peut espérer que les payements reprendront normalement aux échéances fixées. Il y a donc lieu d'envisager *dès maintenant* la prolongation des délais en vigueur. Cette prolongation permettra aux esprits de se reprendre et écartera des préoccupations qui constituent un facteur de crainte et de paralysie. Il y aurait peut-être lieu également d'envisager pour les dettes privées une réduction du taux des intérêts débiteurs.

b) Contrairement aux errements actuels, il faut se décider à coordonner les économies européenne et américaine. Partout — même aux États-Unis — les balances commerciales enregistrent des déficits. Signe que tout est faussé dans le système des échanges. De nouveaux aménagements ne pouvant s'élaborer en quelques jours, il faut charger un organisme technique d'étudier les diverses faces du problème et de préparer des accords.

c) Sans même tenir compte du point de vue psychologique, il est clair que dans l'état de faillite mondiale où nous nous trouvons, tous les pays ont intérêt à réduire leurs dépenses d'armements. Mais la solidarité devant le déficit implique la solidarité devant le risque de guerre. Le pacte Briand-Kellog offre la possibilité d'éliminer ce facteur de crainte. Il faut le compléter par une clause d'assurance mutuelle.

Les Américains sont plus près qu'on ne le croit d'admettre la logique de ces raisonnements. La crise qu'ils subissent leur a fait reviser bien des choses. Au fur et à mesure que les crédits gèlent, les préventions dégèlent. Au surplus, ils ont, s'ils le veulent, un moyen simple et radical de redresser leur situation et, du même coup, d'améliorer considérablement la situation mondiale. C'est de supprimer la prohibition. La soi-disant « répression » de la contrebande coûte 600 mil-

lions de dollars par an aux États-Unis. On calcule, en outre, que les taxes sur les vins et les alcools produiraient 1 milliard de dollars. Ainsi, en supprimant l'hypocrite prohibition, les Américains combleraient le déficit de leur budget et, sans y creuser le moindre trou, ils pourraient même annuler les dettes européennes. Pour ma part, je suis convaincu que tôt ou tard cette mesure s'imposera et qu'elle sera le point de départ d'une reprise générale des affaires.

***

Le monde est malade, bien malade, certes oui. Et pourtant, malgré tant de difficultés et de motifs d'inquiétude, il faudrait peu de chose pour le remettre sur ses pattes. Ce qu'il faudrait surtout — cela tient en un mot — c'est du *caractère*. Reprenez les quelques sujets que nous venons d'effleurer : Comité franco-allemand; situation du Reich; coopération franco-américaine; redressement américain; tous ils appellent la même conclusion : du caractère. Et l'on pourrait multiplier les exemples, en les prenant partout, même chez nous. Avec du caractère, chacun des problèmes qui nous embarrassent est soluble. Sans caractère, l'on s'enlisera de plus en plus dans la confusion et la misère. Le mal dont nous souffrons n'est certes pas un manque d'intelligence. Il y a inflation d'intelligence. Mais il y a presque partout faillite, faillite noire du caractère. On parle sans arrêt. Mais qui agit? Personne n'ose rien. Les gouvernements ont peur des parlements. Les parlements ont peur des opinions. Les opinions ont peur de l'avenir, comme si l'on ne forgeait pas l'avenir de ses mains! On attend que les difficultés imposent les solutions; mais alors elles ne sont plus efficaces. On préfère subir plutôt que prévoir; être agi plutôt qu'agir. Je prétends que quelques hommes sachant ce qu'ils veulent, ayant des idées nettes, une conscience forte, le sens des responsabilités et du commandement pourraient, en peu de temps, redonner au monde, qui crève du contraire, l'impression qu'il est dirigé. Qu'on ne me dise pas qu'il y a des événements qui conduisent les hommes. Il n'y a que des hommes qui se laissent conduire par les événements.

WLADIMIR D'ORMESSON

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Stève Passeur : *Défense d'afficher.* — M. Claude-André Puget : *la Ligne de cœur.* — M. George Frœschel : *Papavert,* adaptation de MM. Chas K. Gordon et Loïc de Gouriadec. — M. Jacques Natanson : *Fabienne.* — M. Georges Berr : *les Autres.* — M. W. Somerset Maugham : *le Cyclone,* adaptation de M. H. de Carbuccia.

La pièce de M. Stève Passeur représentée, au début de la saison, au Gymnase : *Défense d'afficher,* n'est pas, dans l'ordre chronologique, la dernière de l'auteur. Elle fut écrite avant *l'Acheteuse* et même avant *Suzanne,* donc voici quelques années. Mais, encore qu'il ait affirmé sa maîtrise à un âge qui confère à celle-ci un caractère de précocité surprenante, M. Passeur n'est cependant pas un jouvenceau, à tel point qu'il suffise de ce court laps de temps, écoulé depuis la composition de *Défense d'afficher,* pour que cette petite comédie, brillante et taillée à facettes comme une pierre dure, puisse être appelée proprement une œuvre de jeunesse. N'est-elle pas en effet postérieure à *la Maison ouverte* et à *Pas encore,* deux pièces où faisait mieux déjà que s'annoncer l'âpre tempérament dramatique dont la force éclate dans *l'Acheteuse*? *Défense d'afficher* s'apparenterait plutôt à *Suzanne.* D'où il faut conclure qu'il y a, dans le théâtre de M. Passeur, deux manières de serrer de près la vérité : l'une directe, violente, éruptive, qui se précipite à ses fins par les voies du pathétique, l'autre plus détournée, plus légère, qui progresse par pointes comiques et ressemble davantage à un jeu.

Trois actes brefs, à quatre personnages : deux hommes et deux femmes. Personne d'autre, ni valet, ni soubrette, aucune « utilité ». Aucune scène épisodique, pas le moindre remplissage, une exposition réduite elle-même au minimum, et elle-même lancée, dès les premières répliques, dans le rythme du *match* qui commence. Les quatre personnages, pendant toute la durée du spectacle, demeurent vêtus de blanc, tels des joueurs de tennis. Ce parti pris du metteur en scène (en l'espèce madame Simone) souligne l'intention de l'auteur. Le drame, nous dit-on, se passe en Corse, mais on n'insiste pas pour nous le faire croire, car il importe peu : nulle couleur locale, un seul décor, lequel, comme lieu scénique, n'a guère plus de valeur qu'un tréteau.

De même, la situation sociale des êtres en présence nous est bien indiquée, mais vite et comme algébriquement, parce que la recherche de l'individuel n'est pas ce qui préoccupe ici M. Passeur : il n'a souci que du général. Certes, chaque personnage a son caractère, et celui-ci est nettement posé, mais c'est justement la netteté de cette position, sa forme dès l'abord tranchée, qui marque, chez le dramaturge, la volonté de ne pas s'attarder, cette fois, à ce qu'il peut y avoir de particulier, d'incomparable, d'unique en tout être humain. Ce qui, au contraire, est commun à beaucoup d'hommes, à beaucoup de femmes, voilà ce qu'on veut nous montrer. De plus, chaque joueur, étant en posture de combat, ne nous livre de soi que ce que ses attaques et défenses nous révèlent, au cours de la partie engagée. En dehors de cette partie, que sont les quatre héros? Quelles âmes ont-ils? Quels sentiments? Quelles idées? Nous l'ignorons et ne demandons pas à le savoir. Que nous fait la vie du joueur, passé la ligne blanche qui délimite le *court*? Tout l'intérêt se concentre à l'intérieur de ce rectangle, quand le premier *play* a résonné.

Un vague romancier, Roger, s'est retiré aux environs de Calvi, dans le dessein d'y travailler à loisir. Il a présentement chez lui comme invitées, pour un séjour de quelques semaines, deux jeunes femmes qu'il a naguère rencontrées dans un de ses voyages : l'une, Jacqueline, est une veuve riche, indépendante; l'autre, Hélène, est l'amie de Jacqueline, sa demoiselle de compagnie, mais est aussi graphologue et donne des consulta-

tions par correspondance. Impossible d'imaginer une profession plus en l'air. Jacqueline est tout ensemble une femme facile et sensible, de ces cœurs (et corps) qui se donnent souvent, mais chaque fois sincèrement : le corps pour commencer, puis le cœur, tout de suite après, inévitablement. Quant à Hélène, c'est une fille passionnée, qui a décidé de mettre son expérience de rouée au service d'un sentiment profond.

Roger, homme sentimental, tendre, et de bonnes manières, (dernier trait qui, à notre époque, semble une faiblesse de plus) s'est épris de Jacqueline. Désireux de la courtiser plus à son aise, il a eu l'idée de mander en Corse un de ses vieux amis de Paris, Henri, dans l'espoir que celui-ci s'occuperait d'Hélène, dont la présence en tiers dans tous les entretiens était un peu gênante. Henri est un type amusant d'égoïste, sensuel et cynique, infidèle en amour, exigeant et indiscret en amitié, mais franc, vivant, d'une muflerie si naturelle qu'on ne peut lui en tenir rigueur. Dès le lendemain de son arrivée, resté seul avec Jacqueline, il engage une offensive brusquée, et, du premier coup, réussit là où les travaux d'approche de l'homme délicat avaient échoué. Roger laisse éclater son dépit devant Hélène, mais il se trouve qu'Hélène aimait Roger en secret, et n'attendait qu'une occasion de se déclarer : elle la saisit aussitôt et s'offre à lui comme une compensation toute chaude. Roger se dérobe. Hélène continue de pousser sa pointe hardiment, sans se laisser rebuter par rien. La tactique de l'offensive amoureuse, qui, dans la scène précédente, était suivie par un homme, est maintenant reprise par une femme. Renversement des rôles, manquement à la tradition. C'est peut-être là l'un des signes des mœurs actuelles, qui ne sont pas très jolies, mais j'y vois l'un des meilleurs moments de la pièce, à cause de l'extrême justesse avec laquelle le cynisme féminin s'y oppose au cynisme masculin : celui-ci bien naïf encore, et tout en grosse fatuité, celui-là si extraordinairement humble, en son effronterie, qu'il fait de l'humilité même la plus dangereuse des armes. La peur du ridicule aidant, Roger, à la fin, cède avec maussaderie.

Mais indiquons brièvement la suite, qui est le centre de la

péripétie. Jacqueline a le tort d'avouer, « d'afficher » ses sentiments pour Henri, car Henri est déjà las de ces expansions qui lui semblent autant d'atteintes à sa liberté. Cependant, comme Roger n'a cessé d'aimer Jacqueline, l'intérêt d'Hélène c'est que la bonne entente dure entre Henri et sa maîtresse. Hélène enseignera donc à Jacqueline comment il faut s'y prendre pour retenir un homme, pour en jouer, selon son expression, « comme on joue de la harpe ». Cette leçon d'amour est une leçon de perpétuelle feintise. Mais Hélène, dira-t-on, n'a guère adapté ses théories à son propre cas; ne l'avons-nous pas vue « afficher » dans ses rapports avec Roger une franchise poussée jusqu'à l'impudeur? Elle-même a prévu l'objection. « Hélas! murmure-t-elle, la feinte n'est bonne que pour garder un amant qui n'aime pas ailleurs. » Sans doute entend-elle par là que la ruse, alors, est un expédient trop bénin : il faut faire appel à une sorte d'intimidation, de fascination, et à d'autres ressources plus cachées, qui ne déploient tous leurs sortilèges que le verrou tiré.

Quand le spectacle prend fin, les conseils d'Hélène ont porté leurs fruits : le lien s'est resserré entre Henri et Jacqueline, et l'amour d'Hélène triomphe, parce que, comme dit le poète,

> Son courage est grand et sa lèvre
> Communique une exquise fièvre.

Roger, tout à coup, s'avise que la compagne de ses nuits lui est devenue indispensable.

La rare valeur de cette comédie réside principalement dans la qualité d'un dialogue tout en arêtes vives, en oppositions brusques. Ici, comme toujours chez M. Passeur, les personnages expriment les pensées que la bienséance ordonne de taire. Cette stricte crudité n'est autre que le langage de l'âme et de la chair, lorsqu'elles parlent sans retenue.

C'est madame Simone, je l'ai dit, qui a mis la pièce en scène, et c'est elle qui joue le rôle d'Hélène. Je m'abstiendrai de la juger dans ce double emploi, par un scrupule facile à comprendre. Mais je ne regrette qu'à demi mon silence, me réservant d'écrire un jour un livre entier sur cette dame.

Mademoiselle Yolande Laffon est une Jacqueline délicieuse. Longue et souple, elle a physiquement la grâce d'une nymphe

de Jean Goujon. Sa voix, dans l'émotion fait entendre une note sincère, et dans la bouffonnerie garde je ne sais quelle candeur enfantine.

MM. Jean Worms et Ch. Dechamps sont deux comédiens excellents : l'un sait rester un gentleman jusque dans la colère et possède une élégance mâle, une mesure sans froideur qui atteint au style; l'autre a des dons de vérité étonnants, des effets comiques qui semblent tout naturels, tant ils jaillissent spontanément.

M. Claude-André Puget a fait d'aimables débuts d'auteur dramatique avec *la Ligne de cœur*, au Théâtre Michel. La fable qu'il imagine rappelle un peu ces fameux désirs *d'évasion* dont notre jeune littérature, au lendemain de la guerre, parut obsédée. Mais nous sommes loin ici des outrances surréalistes de 1920. La tendance s'est assagie, pour ne pas dire affadie; elle a renoué, dans l'intervalle, avec Banville, avec Musset, et le reproche que nous lui ferions plutôt, aujourd'hui, c'est de reparaître, aux chandelles, sous un masque un peu trop convenu.

Jean-Jacques lui aussi souffre du mal de l'époque et rêve de « partir », mais ne pouvant s'absenter de Paris, faute de pécune, il a fondé près du ciel, au cinquième, une agence de voyages, — voyages d'ailleurs imaginaires pour sa clientèle elle-même. Il s'agit uniquement de fournir des alibis lointains aux amants qui désirent se rejoindre dans la paix et le secret. Tandis qu'ils cachent leur bonheur en banlieue, voire à Auteuil, Jean-Jacques, grâce à un ingénieux système de correspondants établis sous toutes les latitudes, fait parvenir aux familles des amoureux, à leurs conjoints jaloux, des lettres écrites d'avance et pleines, mensongèrement, de descriptions authentiques sur tel ou tel pays que les absents ont choisi. Mais Jean-Jacques est jeune, il est beau, il est ardent, puisque Jean-Jacques, c'est M. Pierre Fresnay. L'étrange profession qu'il exerce lui est un aphrodisiaque de toutes les heures, mieux que cela : un excitant à rêver d'amour, d'amour-sentiment, d'amour-passion; ce garçon, en effet, a un cœur, et le réveil de ce muscle est apparu, en 1931, comme une manière de nouveauté. Un banal accident d'ascenseur est le coup du sort qui

amène chez cet autre « enfant du siècle » celle qu'il aimera, que dis-je! qu'il aime déjà, car il s'enflamme à sa vue : elle se nomme Nicole, porte un costume vénitien, et se rend chez une amie qui habite la maison et donne ce soir un bal costumé.

Ce premier acte m'a semblé le mieux venu. Le second est plus incertain. Jean-Jacques, déguisé en Arlequin, s'est glissé dans la fête. Mais Nicole a fait échange de costumes avec son amie, et celle-ci déconcerte par son impudeur l'amoureux romantique. De quoi cet arrière-petit-fils de Célio conçoit un grand dépit.

Tout s'arrange au dernier acte, mais, à la vérité, trop bien : le jeu de plus en plus s'édulcore. Et surtout, d'un domino qui tombe, surgit, horreur! un vieux mari complaisant, que M. Claude-André Puget a dû trouver au Théâtre Michel, assoupi dans le magasin d'accessoires. Il eût mieux fait de l'y laisser dormir.

L'œuvre est rédigée avec soin, elle est un peu verbeuse. Elle a des amplifications, des mouvements oratoires. Bref, elle ressuscite le « couplet » — et en prose! Diantre!

M. Fresnay sauve tout par sa fougue, son charme et les moyens multiples d'un art prestigieux. Que la Comédie-Française a perdu en le perdant! Mais la Comédie-Française en est arrivée à un degré de décadence où elle ne peut plus s'apercevoir elle-même des fautes qu'elle commet.

M. Alerme joue magistralement le rôle artificiel du vieux mari. Il prête sa carrure puissante à un fantôme et de l'autorité à un fantoche. C'est le comble de la malice.

M. Jean Wahl dessine avec esprit une silhouette amusante de rapin nouveau genre. Mademoiselle Perdrière est, à coup sûr, moins expérimentée que M. Alerme, mais sa ravissante jeunesse n'a-t-elle pas tout l'avenir devant soi? Mademoiselle Lambert, dans le rôle de l'amie effrontée, évoque assez bien une héroïne d'un roman de Crébillon fils. C'est qu'il y a un grain de polissonnerie aussi, dans ce vieux lyrisme recuit. Un plat très composite, comme on voit.

Si pour se défendre contre le marxisme intégral, la société bourgeoise ne brandit que le fouet satirique de *Papavert*, je crains bien que ses jours ne soient comptés. L'œuvre originale

est allemande. Cette nationalité a de quoi surprendre. Le film d'outre-Rhin nous avait habitués à des intentions plus appuyées. L'auteur, M. George Frœschel, doit être un excellent homme qui garde pour les traditions petites-bourgeoises, y compris le café au lait du matin et les tartines beurrées, des sentiments attendris.

Papavert est le nom du protagoniste, modeste artisan qui, arrêté par erreur dans une échauffourée, devient, au cours d'une longue détention, le symbole de toutes les injustices dont la classe ouvrière est victime sous la tyrannie du Capital. Par parenthèse, l'artisanat et le prolétariat sont deux choses : cette confusion commise par l'auteur (volontairement peut-être) suffit à fausser la situation, qui repose tout entière sur une équivoque. La transformation de Papavert s'opère à l'insu du héros, grâce à Max, le chef du Parti. C'est Max qui, de toutes pièces, a créé le mythe Papavert. Il est épatant, ce Max. Il a, de surcroît, fasciné la fille du prisonnier, attelé la maman elle-même à l'œuvre de propagande et transporté ses pénates, ou, comme il dit, son quartier général privé, au domicile du vieux relieur, toujours sous les verrous. Et, avec cela, si bien habillé, le beau Max! Fi du pantalon marqué aux genoux! Que la société bourgeoise s'effondre, mais que seul, sur les ruines, le pli soit maintenu, vertical, le pli essentiel! C'est M. Jacques Varennes qui joue Max, et la jolie Solange, sa compagne, c'est mademoiselle Alice Field. Ces deux interprètes ont leur part dans l'adaptation. Ils y ont ajouté les élégances parisiennes du tailleur et de la couturière.

Pendant que le Parti poursuit la révision de son procès, Papavert, dans sa geôle, fait la grève de la faim — oh! simplement pour protester, avec ses codétenus, contre les filouteries du cantinier qui vend le saucisson à faux poids. Max, informé de ce qui se passe, maquille cette innocente révolte toute individualiste en sacrifice pour la Cause, et voilà Papavert promu au rang des martyrs. On lui dépêche même, pour l'engager à tenir bon, sa fille, délicieusement vêtue d'un « ensemble » plein de tact et de psychologie. C'est au cours de cette entrevue que Papavert apprend l'union libre de Solange avec l'irrésistible Max. Il s'en indigne bourgeoisement.

Mais ce conservateur en casquette n'est pas au bout de ses surprises : celles-ci remplissent les tableaux suivants, après que le gouvernement, intimidé par le pantalon inflexible de Max, a mis Papavert en liberté. De la convention la plus fausse émergent quelques moments sincères : la visite que fait au vieux relieur un client inattendu, puis l'arrivée hoquetante et larmoyante d'un ancien copain de Papavert, lequel copain vient solliciter, de la part de ses camarades en grève, l'appui du nouvel apôtre. M. Rognoni compose avec vérité cette amusante enluminure d'ivrogne.

Le spectacle, à la fin, accentue les saccades de sa vieille enfance vaudevillesque. Il y a même, outre les grosses ficelles, une corde à laquelle, en coulisse, Papavert, désespéré, se pend. Mais elle casse, et le héros, les yeux dessillés, déclare : « Ah! c'est comme ça! Eh bien, moi aussi je ferai de la politique! » Il a, comme on dit vulgairement, trouvé le filon.

Il faut louer M. Constant-Rémy d'avoir soutenu de traits authentiques un personnage factice. Tâche ardue, que de donner une apparence de vie à un pâle ectoplasme. Tel est pourtant le miracle, souvent, qu'on requiert du comédien. Ou de la comédienne : madame Jeanne Loury, par exemple, dans madame Papavert, montre une fois de plus son rare mérite : un comique franc, établi sur une observation fidèle. Ses intonations, ses mines eussent ravi Henry Monnier.

La rue Caumartin est décidément une rue hantée. Tous les fantômes de la vieille comédie « boulevardière » semblent s'y être donné rendez-vous en ces premiers jours d'automne. Non, pas tous; on en rencontre hélas! aussi ailleurs. Mais, l'autre semaine, au Théâtre Michel, nous retrouvions le vieux mari complaisant, évoqué par M. Puget, qui est jeune, et voici maintenant qu'à la porte à côté, au Théâtre des Mathurins, nous nous heurtons au père fêtard que sa fille indulgente couve d'un œil attendri, au décavé philosophe! Et, cette fois, le thaumaturge responsable de la réapparition, c'est M. Jacques Natanson, qui n'est cependant pas beaucoup plus âgé que son nouveau confrère. Voyons! voyons! à quoi pensent ces jeunes gens? Passons condamnation sur le cas de M. C.-A. Puget. Il est encore novice. Il a cru, peut-être,

qu'il devait donner des gages de sa soumission aux divinités du « Boulevard », aux dieux lares des « Petits Théâtres », à ce qui flotte de traditions vétustes dans les salles élégantes, les « bonbonnières », comme disaient nos parents. Mais, M. Jacques Natanson qui, lui, dès ses brillants débuts, nous avait tant séduits par un air de liberté, un mélange sincère de tendresse et de lucidité, un si vif désir d'être heureux et une si vive crainte d'être dupe, le voilà qui, tout à coup, semble renoncer à ses propres dons, se répudier lui-même, et qui cuisine une pièce! Ah! les recettes! Ah! l'habileté, la sinistre habileté, nous sommes las de tout cela! Que M. Georges Berr, avec *les Autres*, au théâtre Saint-Georges, continue le jeu qui lui a valu maint triomphe. C'est parfait. Et même nous applaudissons cette verte vieillesse qui ne désarme point, nous respectons d'autant plus volontiers son alacrité que, précisément, dans *les Autres*, le sympathique auteur a tenté, du moins par le choix du sujet, qui est une satire de la fausse philanthropie, un renouvellement de sa manière, effort méritoire, passé la soixantaine. Mais M. Jacques Natanson!... Je me refuse à vous raconter *Fabienne*. Pourquoi irais-je, par une analyse, donner un semblant d'importance à ce qui n'en a pas une ombre? Ce serait tromper le lecteur.

Mais là encore, je louerai les comédiens. Il y a de très bons comédiens à Paris. Dommage qu'il y ait si peu de bonnes pièces! Pourquoi quelque comédien ne s'instituerait-il pas critique à son tour? Nous avons des critiques-auteurs, un critique-comédien nous manque. Il aurait pourtant mainte occasion de montrer que, sans les prestiges de l'interprétation, nombre d'ouvrages, même parmi ceux qui tiennent l'affiche, n'existeraient absolument pas, ou si peu!

Et qu'on n'aille pas croire que nous voulions rejeter le théâtre français tout entier vers l'austérité, encore moins vers le pédantisme. Certes, un théâtre grave, qui ne serait ni pédantesque ni ennuyeux, est, en France comme ailleurs, éminemment souhaitable; mais la comédie légère, la comédie gaie, la satire, la farce, autant de genres que nous prisons fort. *Topaze* et surtout *Marius* sont des œuvres qui marquent dans une époque. Nous ne sommes pas de ces esthètes auxquels il suffit que des ouvrages aient obtenu un prodigieux succès

pour qu'ils s'en détournent avec dégoût. Pas plus que le succès, à lui seul, ne pourrait modifier nos jugements. Mais la comédie légère elle-même, pour mériter son titre, a besoin de se renouveler sans cesse. Faute de quoi l'on aboutit à cette absurdité que ce qu'on nomme la comédie gaie est un genre lugubre.

Donc, M. Harry Baur fait merveille dans *les Autres*, et, dans *Fabienne*, j'ai applaudi madame Dermoz, sa beauté, sa passion contenue, sa pudeur; madame Christiane Jean et sa grâce frémissante; M. Debucourt enfin, riche de savoureuses nuances dans une humeur qui lui est propre : le flegme tendre et drolatique.

La personnalité de M. W. Somerset Maugham est forte et diverse. Si nous cédions au petit jeu des analogies, nous démêlerions d'abord en lui un Maupassant exotique. Le nouvelliste a l'art de restituer en quelques pages une atmosphère et d'y concentrer une action, le plus souvent violente. M. Maugham fait encore songer à Kipling, mais peut-être seulement parce que nous avons tous, depuis l'école, la vaine manie des rapprochements.

Du nouvelliste, ainsi qu'il advint à M. Pirandello, le dramaturge est sorti. Chez l'homme de théâtre la tendance morale qui, chez le conteur, demeurait constamment diffuse à l'arrière-plan, se montre parfois davantage. L'étroit conformisme de ses concitoyens, et des Anglo-Saxons en général, répugne à M. Maugham : de cette empreinte puritaine il aspire à les délivrer.

C'est un cas de conscience que l'auteur a posé dans *le Cyclone*. Le drame, cette fois, se déroule en Angleterre, dans le milieu de la haute bourgeoisie. Maurice Tabret, ancien officier aviateur, a épousé, à son retour de la guerre, une jeune fille de son monde, Stella. Un an après cette union, qui fut un mariage d'amour, Maurice est victime d'un accident d'aviation auquel le cinéma nous fait assister, en manière de prologue.

Quand le rideau se lève (Oh! quelle figure brutale ont, pendant une seconde, les personnages vivants, comparés aux images fondues de l'écran!), Maurice est infirme depuis cinq ans. Stella est devenue la maîtresse de son beau-frère et elle

est enceinte. Situation qui risque de faire éclater sa faute aux yeux de tous, car l'état physique de Maurice ne lui permet plus d'échanger avec Stella que de tendres et chastes baisers.

Au matin du lendemain, l'infirme est trouvé mort dans son lit. La *nurse*, qui était amoureuse de son malade et jalouse des sentiments d'adoration que celui-ci avait gardés pour sa jeune femme, accuse formellement Stella d'assassinat. Stella est la dernière personne qui soit entrée la veille au soir dans la chambre de Maurice. Or, sur une étagère de la salle de bains, la *nurse* avait placé dans un flacon cinq comprimés de chloraline. Ces comprimés ont disparu, et l'hypothèse d'un suicide se heurte à une impossibilité matérielle, l'infirme étant incapable de bouger seul de son lit.

Au troisième acte, l'énigme est résolue par une confession publique : c'est la mère de Maurice qui a tué son fils, par amour pour lui, afin d'épargner à cet incurable la douleur de l'horrible désillusion que n'eût pas manqué de lui causer, lorsqu'il l'eût apprise, la trahison, pourtant excusable, de sa femme.

Puisque thèse il y a, on regrette un peu que celle-ci n'apparaisse qu'à la fin, et que le mystère policier occupe tout le centre de la pièce. Mais il faut reconnaître que ce mystère est fort adroitement ménagé et conduit par degrés de l'ombre à la lumière. M. Somerset Maugham a eu la chance de trouver en M. H. de Carbuccia un adaptateur excellent.

C'est madame Suzanne Desprès qui interprète le rôle de la mère. Elle y est admirable : élévation de la pensée, générosité du cœur, souffrance d'une âme déchirée, complète maîtrise de soi, indulgence infinie, résolution farouche, nobles manières, tout cela est exprimé par un maniement délicat des moyens les plus sobres. Cette composition n'est point formée de moments distincts artificiellement marqués par les répliques : elle réalise l'identité d'un être vivant. Dès que le personnage est en scène, il existe organiquement, et les silences non moins que les mots, l'immobilité tragique du visage et du corps non moins que les gestes, les regards et les demi-sourires, contribuent à l'évocation. Voilà une grande comédienne.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

GENRES ET ESPÈCES

III

Nous avons dit, dans un autre article, que le roman à la manière de Balzac est une synthèse, dont les trois ou quatre principales espèces de roman moderne sont pareillement issues. Nous avons vu que le roman balzacien était encore celui de M. Bourget et de M. Bordeaux. Parmi les écrivains ultérieurs, je ne vois guère que M. Martin du Gard qui ait tracé un grand tableau des passions et des caractères. Encore cette vaste composition est-elle faite de tableaux particuliers, fort divers par le sujet et par le sentiment, et dont chacun est complet, mais restreint : c'est seulement par son ensemble que cet ouvrage manifeste sa vraie nature. Je le dis parce que je m'y suis autrefois complètement trompé, et que sur la foi du premier volume, j'ai cru reconnaître un roman social, où deux mondes étaient affrontés, l'un d'une rigueur janséniste, l'autre plus souple et plus généreux. L'auteur, qui n'avait rien voulu de pareil, s'est étonné, et je me suis à mon tour étonné de son étonnement. Puis, à mesure que la fresque se dévoilait, il est devenu évident pour tout le monde que l'écrivain avait simplement suivi et décrit le cours et le mouvement de la vie.

Le roman complet, tel que nous venons de le décrire, assemble en un faisceau toutes les forces de la vie. Si l'on vient à l'analyse, on constate que ces forces se décomposent en trois

groupes. Les unes sont les passions de l'individu, déterminées elles-mêmes par son caractère. Si vous faites de ces passions le principal ressort du drame, vous obtiendrez une espèce de roman particulière, roman sentimental ou roman d'analyse, comme vous voudrez le nommer. En tout cas le propre de ce roman sera de nous démasquer l'homme invisible. — D'autres forces au contraire, au lieu d'avoir pour champ l'âme secrète, résultent des conditions où vit l'homme en société. La description de cette société, des cellules qui la composent, des conflits qui s'y développent, des lois qui la gouvernent, constituera une seconde classe de romans, que nous appellerons provisoirement romans sociaux. — Enfin une dernière catégorie de forces est celle qui appartient en propre au romancier en tant que créateur, cinéaste et dieu absolu. Il se creuse la tête, il distribue les catastrophes, il aiguille les rencontres, il ménage les surprises, il oriente les revirements, il détourne les dénouements prématurés, il tempère l'économie du destin : d'où une troisième sorte de roman, que nous appellerons roman d'imagination ou d'aventures. Il se connaît à ceci que les événements n'y obéissent point à des lois.

Nous avons montré comment dans *La Rechute* ou dans *Murder-party* ces trois genres de roman se combinaient. Mais il est assez connu qu'ils peuvent exister séparément.

Le roman sentimental, ou d'analyse, a été, on peut le dire, ressuscité par M. Bourget vers 1880, et il a connu pendant une vingtaine d'années une fortune extraordinaire. Il a été pendant un temps la forme presque unique de la production littéraire. Redevenu un genre parmi les autres, il reste le plus conforme au génie de la race, le plus séduisant par les mirages qui y chatoient et par les souffrances qui s'y chantent. S'il fallait le représenter par un seul écrivain, ce rôle appartiendrait à M. Mauriac. Dans chacun de ses livres, il y a une sorte de temps plané, cent pages d'une perfection pathétique, qui sont assurées de ne pas périr : le début de *Thérèse Desqueyroux*, le drame de l'amour sénile dans le *Désert de l'amour*.

Or nous avons reconnu encore, comme un signe de notre temps, que tous les genres littéraires tendaient depuis quelques années à franchir les limites de la fiction et à s'épanouir dans le domaine de la vérité historique. M. Mauriac vient à

son tour de vérifier cette loi. Son dernier roman, qui, avec de grandes qualités, n'était pas entièrement réussi parce que le sujet n'était peut-être pas traité à fond, mettait en scène un frère et une sœur. Le romancier, devenu historien, vient de parler encore d'un frère et d'une sœur : drame étonnant de passion et de complexité, rendu plus émouvant par la grandeur des âmes. Il nous a donné une histoire de Blaise et de Jacqueline Pascal[1].

Le système qu'il a employé a été de citer largement les sources et de les éclairer par des analyses de la plus pénétrante finesse. L'imagination du romancier, accoutumée à résoudre cette sorte d'énigmes, devenait l'instrument de recherche le plus sûr et le plus délicat. Aucune trace ici de cette ineffable sottise qu'on appelle l'histoire romancée. La passion de voir clairement ces âmes peu communes ne peut être satisfaite que par une exactitude rigoureuse. C'est par l'interprétation la plus scrupuleuse des textes qu'on peut espérer trouver l'être vivant. Loin de vouloir compléter ces textes, il faut les ramener à l'essentiel, à la cause, au sentiment qui les anime. C'est encore un art de romancier, changé très heureusement en art d'historien. Un petit nombre de ces sentiments, mais bien personnels et bien clairs, livrent l'homme tout entier. Tel est le livre de M. Mauriac. Blaise et Jacqueline y apparaissent dans une suite de circonstances où nous les voyons à plein, et l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes est saisissante.

Quand M. Pascal vendit sa charge de président de la cour des Aides de Montferrand et vint vivre à Paris, il y avait dans sa maison non pas un, mais deux enfants prodiges : un petit garçon de sept ans et une petite fille de cinq, nommée Jacquette. Cinq ans plus tard, en 1636, M. Pascal surprend son fils à réinventer avec des ronds et des barres la géométrie d'Euclide. L'adolescent, *admirabilis nec potius incomparabilis*, comme dit Gassendi, fait l'étonnement des savants illustres qui se réunissent chez son père : « M. Roberval, si rogue et qui enseignait les mathématiques au Collège de France, M. Le Pailleur, si facétieux, le fameux Père Mersenne, le Lyonnais M. Desargues ne pouvaient échanger leurs vues qu'avec peu de personnes en Europe. Les étonner, c'était étonner l'Europe. »

1. François Mauriac, *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline* (Hachette).

M. Mauriac, sans se laisser éblouir, a noté les dégâts que cette adulation peut faire dans une âme encore tendre. Pascal les a notés lui-même. « L'admiration gâte tout dès l'enfance. Oh! que cela est bien dit! Oh! que cela est bien fait! Qu'il est sage! » — « Ce garçon de treize ans, ajoute M. Mauriac, s'établit dès lors dans une sécurité, dans une confiance en soi, dans une certitude d'avoir toujours raison qui, quelques années plus tard, à Rouen, lorsqu'il se croira converti, éclatera jusqu'à l'odieux... L'habitude d'exceller est prise une fois pour toutes et à jamais, et en même temps cette dangereuse assurance que c'est toujours l'adversaire qui a tort. »

Jacquette ne surprenait pas moins. A sept ans, comme elle témoignait d'une grande aversion pour la lecture, il advint que sa sœur aînée Gilberte lut des vers tout haut. La cadence en plut si fort à l'enfant qu'elle dit : « Quand vous voudrez me faire lire, faites-moi lire dans un livre de vers, je lirai ma leçon tant que vous voudrez. » Elle ne tarda pas à rimer. A onze ans, avec ses amies les petites Saintot, elle fit une pièce en cinq actes, qui fut l'entretien de Paris. Deux ans plus tard, madame de Morangis l'ayant conduite à Saint-Germain, Jacqueline Pascal offrit à Anne d'Autriche, qui était enceinte, un sonnet sur sa grossesse et une épigramme « sur le mouvement que la Reine a senti de son enfant ».

Cet invincible enfant d'un invincible père
Déjà nous fait tout espérer;
Et quoiqu'il soit encore au ventre de sa mère,
Il se fait craindre et désirer.
Il sera plus vaillant que le Dieu de la guerre,
Puisqu'avant que son œil ait vu le firmament,
S'il remue un peu seulement,
C'est à nos ennemis un tremblement de terre.

M. Mauriac trouve ces vers ridicules : il est sévère. Ils sont fort dans le goût de Benserade ou de Voiture, et la Reine les trouva de petites merveilles. Un autre jour de cette année, Jacqueline fit sur l'ordre de Mademoiselle, nièce du Roi, deux impromptus. « Cette circonstance, dit sa sœur Gilberte, augmenta l'admiration de tout le monde et depuis ce jour-là elle fut souvent à la Cour, et toujours caressée du Roi, de la Reine, de Mademoiselle et de tous ceux qui la voyaient. Elle

eut même l'honneur de servir la Reine quand elle mangeait en particulier ».

Entre ces deux enfants, Blaise et Jacqueline, M. Mauriac conjecture une sorte d'alliance. « Ce frère et cette sœur, de l'espèce de ceux que dans toutes les familles on appelle les inséparables, feraient route ensemble, ils avaient dû le décider. Le génie de l'un ne pourrait l'éloigner de l'antre : ils excelleraient côte à côte. Jacqueline monterait aussi haut que Blaise. » Les épreuves ne tardèrent pas. La santé de Blaise se perdit pour toujours, et Gilberte Poirier ne nous cache point que la faute en fut au président Pascal : « Mon père, dit-elle, prenait un plaisir tel qu'on peut le croire de ce grand progrès que mon frère faisait dans toutes les sciences, mais il ne s'aperçut pas que les grandes et continuelles applications d'esprit dans un âge si tendre pouvaient beaucoup intéresser sa santé. » On n'a que trop d'exemples de ces parents qui, avec les meilleurs desseins du monde, changent les enfants prodiges en enfants martyrs. — Quant à Jacqueline, à treize ans elle fut défigurée par la petite vérole. Avec cette certitude d'appartenir à l'élite, qui sera l'esprit de Port-Royal, elle conclut qu'elle était marquée par Dieu. Parlant des « creux » de de son visage :

> Je les prends pour sacrés témoins,
> Suivant votre sainte parole,
> Que je ne suis de ceux que vous aimez le moins.

Elle resta d'ailleurs charmante. La même année, elle joua devant Richelieu l'*Amour tyrannique* de Scudéry, et emporta du coup la grâce de son père, qui s'était laissé entraîner à une démarche séditieuse au sujet de la conversion des rentes. M. Pascal alla remercier le cardinal, lequel ne voulut le recevoir que s'il amenait Blaise.

M. Pascal était si bien pardonné, qu'il reçut la mission délicate de réviser les rôles d'impôts de la généralité de Rouen, où la misère et les exactions avaient produit une émeute. C'était en 1639. Blaise, à dix-sept ans, venait d'écrire l'*Essai pour les coniques*, où il complétait les travaux de Désargues, et dont tout le monde avait été ébloui, sauf Descartes. C'est pour aider son père dans son labeur écrasant qu'il

commença à penser à la Machine Arithmétique. Elle fut finie, après l'essai de plus de cinquante modèles, en 1645, et dédiée au chancelier. Le prince de Condé voulut voir la roue et son auteur. Deux ans plus tard, Pascal renouvelait triomphalement l'expérience de Torricelli. Quant à Jacqueline, elle remporta à Rouen, en 1640, le prix des Palinods, pour des stances sur la Conception de la Vierge, et comme elle ne vint pas chercher son prix, ce fut le grand Corneille qui remercia à sa place. Elle devenait une jeune fille et, choisissant un des deux ou trois grands rôles que pouvait jouer une précieuse, elle se déclarait ennemie de l'amour : l'Aricie de Racine sera le dernier exemple de cet illustre emploi; mais en 1640, il était encore fort commun, au roman, au théâtre et à la ville. Jacqueline défiait l'amour en vers qui ne sont pas sans force :

Imprudent ennemi, vainqueur de faibles âmes,
Qui n'a pour nous dompter que d'impuissantes flammes,
Déité sans pouvoir comme sans jugement,
Amour, quitte cet arc dont tu nous veux combattre :
Son usage inutile, en ton aveuglement,
Ne peut blesser que ceux qui se laissent abattre.

C'est sur ces deux jeunes gens, si célèbres et qui semblaient promis à une vie si brillante, que la grâce va fondre en 1646. Le président Pascal s'étant démis la cuisse, et se défiant des médecins, fit quérir à dix lieues MM. Deslandes et de la Boutaillerie, connus pour la sainteté de leur vie et leur adresse dans l'art des rebouteux. Ils introduisirent dans la maison l'*Augustinus* de Jansenius, les *Lettres chrétiennes et spirituelles* de Saint-Gran et le *Traité de la Fréquente communion* d'Antoine Arnauld : bref, la quintessence de la doctrine janséniste.

Comment Pascal céda-t-il à cette doctrine effrayante? Géomètre, il fut peut-être attiré par ces logiciens aussi rigoureux que lui-même. Il constatait comme eux la corruption de la nature. Il sentait vivement l'appel divin, et il a parlé plus tard des grâces que Dieu lui faisait alors et des mouvements qu'il lui donnait. Enfin, plus terrible est une doctrine et plus le fidèle est ingénieux à se rassurer. M. Mauriac adopte cette vue de l'abbé Bremond. Voilà Pascal converti et pour toujours. Mais il n'en a pas fini avec les passions. Le premier signe de

son nouveau zèle fut une guerre féroce et dépourvue de toute charité qu'il fit à un ancien capucin, nommé Jacques Forton, lequel enseignait qu'on peut découvrir les mystères de la Foi par la seule raison. Doctrine très opposée à celle de Port-Royal et, à vrai dire, pélagienne. Pascal et deux de ses amis prirent feu, harcelèrent le coadjuteur qui gouvernait le diocèse, le doux Camus, le disciple de Saint-François de Sales, et contraignirent le pauvre Forton à rétracter douze de ses propositions.

Ce Pascal orgueilleux et intraitable, qui s'irrite d'être contredit et qui fait la leçon à son évêque, est aussi un malade. Il est torturé de maux de tête et de brûlures d'entrailles, à quoi s'ajoutera la paralysie des jambes. Il n'est pas douteux que la souffrance a joué un rôle dans la conversion de 1646. « La maladie, dit M. Mauriac, ouvrait déjà à cet orgueilleux l'accès du mystère de Jésus... Il a vu un signe, une preuve éblouissante là où les charnels trouvent leur pierre d'achoppement. » C'est vers ce temps, semble-t-il, qu'il compose la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Enfin il revient à Paris pour se soigner.

La conversion ne l'a nullement fait renoncer aux plaisirs de la connaissance et à la passion des mathématiques. Ces années qui suivent son retour à Paris sont celles de ses grands travaux et de ses principales découvertes. Enfin il a avec lui Jacqueline, qui est sa secrétaire, sa garde-malade, sa confidente; ils vivent dans la plus étroite union spirituelle. Naturellement, ils sont allés à Port-Royal. Mais ils y ont reçu un accueil très différent. La superbe du jeune géomètre a été percée à jour et ces messieurs se tiennent sur la réserve. Au contraire Jacqueline est considérée par la mère Angélique et la mère Agnès comme une fille très chère. Convertie par son frère, elle l'a devancé sur les chemins de la perfection. Elle n'aspire plus qu'à se réfugier au couvent. Blaise sait que leur père, loin d'y consentir, a interdit à sa fille tout commerce avec Port-Royal, de sorte que Jacqueline se cache pour voir M. Singlin. Blaise ne craint donc point de perdre sa sœur, mais, dit M. Mauriac, « Jacqueline le blessait déjà par cela seulement qu'elle aspirait à le quitter... N'éprouvait-il pas déjà de l'aigreur contre ceux qui lui ravissaient son unique amie? »

En 1648, toute la famille se réunit à Clermont, où elle passa deux ans. Mais Jacqueline, quoiqu'elle vécût auprès des siens, était déjà comme absente : « Ce n'est pas, écrit Gilberte, qu'elle refusât l'entrée de sa chambre ni à moi, ni à personne, ni qu'elle refusât son entretien; mais c'est que quand on la détournait pour lui parler de choses qui n'étaient pas tout à fait nécessaires, on s'apercevait que cela la contraignait et l'ennuyait si fort qu'on évitait tant qu'on pouvait de lui faire cette peine. » On imagine quelle amertume un cœur si passionné peut ressentir, en voyant l'être qu'il préfère au monde lui devenir étranger. Jacqueline obéit aux moindres avis de la mère Angélique. Un pieux oratorien lui a conseillé de traduire en vers l'hymme de l'Ascension. Mais M. Singlin désapprouve et pense qu'il vaut mieux cacher un talent « dont Dieu ne lui demandera pas compte, puisque c'est le partage du sexe que l'humilité et le silence ». Et Jacqueline suspend son travail.

Quand la famille fut revenue à Paris, en 1650, Jacqueline vécut chez elle comme prisonnière. La mère Agnès lui écrivait que cet état était comparable au Purgatoire. On peut croire que si Blaise a eu connaissance de cette image, il a été exaspéré. Et quel déchirement ne souffrit-il pas quand, leur père étant mort à l'automne de 1651, Jacqueline entra à Port-Royal! Il avait espéré qu'elle resterait avec lui au moins un an, « pour ui aider à se résoudre dans le malheur. Il lui en parla, mais d'une manière qui faisait tellement voir qu'il s'en tenait assuré, qu'elle n'osa le contredire de crainte de redoubler sa douleur ». Elle dissimula donc; cependant, n'y tenant plus, elle fit du 2 au 5 novembre une visite à Port-Royal. Revenue à la maison, elle ne put se résoudre à avertir son frère. La veille seulement de son départ, le 3 janvier 1652, elle chargea Gilberte de porter le coup : « Je le fis, dit Gilberte, avec le plus de précautions que je pus : mais quoique je lui dise que ce n'était qu'une retraite pour connaître un peu cette sorte de vie, il ne laissa pas d'en être fort touché. Il se retira donc fort triste dans sa chambre, sans voir ma sœur qui était lors dans un petit cabinet où elle avait accoutumé de faire sa prière. Elle n'en sortit qu'après que mon frère fut hors de la chambre, parce qu'elle craignait que sa vue lui donnât au cœur. »

La voilà donc évadée sous prétexte de retraite, en réalité pour toujours. Bien mieux; contre tous les usages, elle fut appelée à la vêture dès le mois de mars. La lettre par laquelle elle réclame le consentement de son frère est d'une hauteur cornélienne : « Ne vous opposez pas à cette lumière divine; n'empêchez pas ceux qui font bien, et faites bien vous-même; ou si vous n'avez pas la force de me suivre, au moins ne me retenez pas. » Il aurait voulu qu'elle attendît au moins jusqu'à la Toussaint. Il vint au couvent, « avec un grand mal de tête que cela lui causait ». Ils paraissaient obstinés tous les deux, lui à vouloir un délai, elle à passer outre. Ce fut lui qui faiblit. Il eut pitié, dit Jacqueline, « de la peine que cela me faisait de différer encore une chose que je souhaite depuis si longtemps ».

Il était outré. La lettre qu'il écrit à la reine Christine pour lui dédier sa machine arithmétique a l'air d'une revanche. En face de Port-Royal, il proclame la royauté des esprits supérieurs. Son dégoût de l'humilité et de la pénitence sont sensibles à chaque ligne. Avec cela, la hâte que montrent les religieuses d'admettre Jacqueline à prononcer ses grands vœux, en la dispensant des quatre ans de noviciat, met Pascal, et d'ailleurs les Périer, dans un extrême embarras. Car ils doivent verser sur-le-champ la dot qu'ils comptaient verser quatre ans plus tard. Port-Royal montra de la grandeur d'âme et accepta Jacqueline sans argent, non sans marquer que les Carmélites n'en auraient pas fait autant. Mais Jacqueline fut offensée et affligée. Une fois de plus Blaise céda. Le 4 juin, il fit donation à sa sœur d'une rente de 1 500 livres et s'engagea encore à verser 5 000 livres dans les six mois. Mais ce qu'il considérait comme l'ingratitude de Port-Royal l'exaspérait. « Voilà de quoi ils m'ont payé », écrit-il.

Représentez-vous cet homme si malade qu'il ne peut boire que des liquides bouillants et goutte à goutte, en proie à des médecins imbéciles, abandonné par sa sœur, qui est tout son bien, tenu pour rien par des dévots, gêné dans ses intérêts. Comme dit M. Mauriac, « il en avait assez de ces femmes parfaites, de ces messieurs parmi lesquels les valeurs du monde n'avaient pas cours. Pascal, souffrant et abandonné, allait

du côté d'où lui venaient les applaudissements, l'admiration, l'amitié. » — Et c'est ainsi qu'il rentre dans le monde.

Dans ce monde il avait un ami, dont il était aimé et qu'il aimait tendrement, le duc de Roannez. C'est par lui, semble-t-il, qu'il connut le chevalier de Méré. Il faisait figure dans le monde, avec quelques ennuis d'argent. Mais cette vie à contre-courant si peu faite pour lui, et qui ne saurait le divertir, doit le ramener aux choses éternelles. A la fin de septembre 1654, il va voir Jacqueline et s'ouvre à elle d'une manière qui lui fit pitié. Il lui avoua qu'au milieu des choses qui pouvaient lui faire aimer le monde, il se sentait sollicité de les quitter. « Par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, il se trouvait détaché de toutes choses d'une manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant; mais d'ailleurs il était dans un si grand abandonnement de Dieu qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là; il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir. »

La grâce éclata comme la foudre le 23 novembre 1654. Tout le monde sait que Pascal portait cousu dans son pourpoint une sorte de compte rendu de ces deux heures d'exaltation. La méditation connue sous le nom de *Mystère de Jésus* est du même temps et de la même veine. Ici se passe le dernier épisode de ce long drame fraternel. Revenu à la vie chrétienne, Pascal inclinait à se remettre aux mains de son pasteur naturel, c'est-à-dire, je pense, du curé de sa paroisse ou de tout autre prêtre séculier. C'est Jacqueline qui agit fortement pour le remettre aux mains de Port-Royal. « Je remarque en lui une humilité, et une soumission même envers moi, qui me surprend », écrit-elle le 8 décembre. Elle balaie ses scrupules et le remet à M. Singlin, qui le repasse à M. de Saci.

Si j'ai analysé cette aventure avec quelque détail, c'est qu'elle offrait à M. Mauriac une vraie matière de roman. Un frère et une sœur, pareillement orgueilleux et brillants; le frère amène la sœur à Port-Royal, qui la lui prend; déchirement, aversion pour ce qui est religieux et vie mondaine embrassée par colère et par dépit; puis, nécessairement, retour à Dieu et remise de l'âme du frère entre les mains de la sœur, qui la cueille à son tour pour Port-Royal. On ne peut guère

trouver un plus beau sujet, et la vie, quand elle s'en mêle, fabrique des drames d'une puissance où les écrivains n'atteignent point. La sagesse de M. Mauriac a été de le comprendre, et de se faire l'historien le plus scrupuleux et le plus simple, justement pour rester grand romancier.

Je souhaiterais que son exemple fût suivi par les fabricants de biographies qui nous inondent de livres misérables; mais c'est un sujet qu'il faudra traiter à part.

***

La seconde espèce de roman, issue de la forme commune, est une description des conditions de la vie. Nous l'appelons, faute d'un nom meilleur, le roman social, ou, si l'on veut, le roman de mœurs. Il faut bien reconnaître qu'il est dans une décadence très profonde. Ni les tableaux obscènes qui prétendent réformer les mœurs, ni les pauvretés des humoristes ne méritent d'être citées. La seule variété de cette espèce qui vaille mention est ce qu'on appelle le roman de terroir. C'est un genre capricieux, qui fleurit ici et là, sans qu'il soit aisé d'en dire la raison. On a vu une littérature normande au temps de Maupassant. La Bretagne, la Bourgogne, le Berry, après avoir donné leur récolte, sont aujourd'hui en jachère. Mais l'Auvergne paraît dans les romans de M. Pourrat. La haute Provence a donné de façon imprévue toute une lignée d'écrivains, singulièrement savoureux. On a parlé ici même de M. Marchon. Et les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien M. Giono. Ils ont pu lire ici *Regain*, qui est un très beau livre. Ils se rappellent comment sur un plateau désert où le dernier village est mort, la vie renaît, parce qu'un homme, redevenu presque sauvage, et qui a manqué se noyer en guettant une femme, a plu à cette femme. Ce couple retrouve lentement la civilisation. La scène où l'homme descend chez le vieux forgeron qui lui confie un soc est d'une grandeur épique. Cette simplicité est à peine gâtée par un langage que les paysans des Basses-Alpes reconnaissent difficilement, mais sur lequel M. Ramuz étend son ombre vaudoise.

Enfin la troisième forme du roman est ce que nous avons appelé le roman d'imagination. Il a connu au lendemain de

la guerre une vogue qui a beaucoup décru. L'Académie vient de lui rendre hommage en appelant M. Pierre Benoit. J'étonnerai sans doute les admirateurs de cet écrivain en disant que la qualité dont il me semble le plus dépourvu est justement l'invention. On le voit à l'extrême monotonie de ses fictions, qui étaient déjà usées du temps de Sardou. L'histoire de la femme fatale qui entraîne et qui perd l'homme faible, ou encore le drame des ennemis qui s'adorent, sont des banalités assez misérables. Et pourtant la seconde est le sujet d'*Axelle*, et la première est le sujet du *Soleil de minuit*. Ce n'est point dans ces fables qu'il faut chercher le talent très réel de M. Pierre Benoit. C'est dans le récit lui-même. On le lit, quoi qu'on pense de ce qu'il écrit. Et il est malaisé de ne pas se laisser prendre à l'intérêt d'aventures qu'on juge d'ailleurs absurdes. Il a le don merveilleux de tenir le lecteur dans une certaine fièvre de curiosité anxieuse. Il réussit à nous faire lire avec émotion une aussi pauvre histoire que le *Déjeuner de Sousceyrac*[1], où la convention et le mauvais langage éclatent partout. « A mesure qu'elle avançait, il sentait son cœur se gonfler de l'émoi le plus délicieux... Elle réfléchissait et l'on sentait bien que ce n'était pas la crainte de faire hurler le malade en portant sur sa hideuse plaie une main trop brutale qui la retardait, mais le seul souci d'accomplir avec toute l'efficacité désirable sa besogne de débrideuse. » Il y a des perles de cet orient à chaque page. Et l'on s'est moqué de Georges Ohnet!

Le roman d'aventures n'est que la forme la plus banale du roman d'imagination. Nous avons vu le roman d'analyse rejoindre l'histoire pure. Le récit pittoresque s'est transformé en souvenirs de voyage. Les romanciers ont commencé à parcourir la terre, que quelques-uns avaient déjà décrite avant de la connaître. M. de Lacretelle nous a montré la Grèce, M. André Gide l'Afrique, M. Morand l'Amérique. Ou bien, par une démarche opposée, le romancier s'est hasardé non seulement hors du vraisemblable, mais hors du monde. Le surnaturel, l'inexpliqué ont toute une littérature. Mais ce n'est là qu'un cas particulier d'un phénomène très général, signe véritable de notre temps : le goût de l'évasion, qui sous

1. Albin Michel.

mille formes, tente les écrivains. Les uns, dans leur propre pensée, hors des régions de la conscience claire, se dérobent dans le chaos des données immédiates. Les autres, errant sur les confins de la vie et de la mort, font communiquer leurs personnages de part et d'autre de la frontière. D'autres développent des allégories et des mythes. D'autres font danser des marionnettes. D'autres explorent le passé. M. Rosny, dans *Hergvor du Fleuve Bleu*, se donne l'illusion d'avoir vécu il y a cent mille ans, quand les tribus brachycéphales venaient d'arriver d'Asie sur notre sol qui tremblait encore. Les voyages même sont moins un enrichissement qu'une fuite. Cette désertion des écrivains devant la vie commune est un symptôme très significatif. Mais il faut l'interpréter. Est-ce une simple mode littéraire, une revanche de l'imagination sur l'esprit d'observation, une pulsation de plus dans l'éternelle alternance du génie décoratif et du génie imitateur? Ou la figure de notre temps nous fait-elle horreur?

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1931

		Pages.
PAUL MORAND	Retour à Richard Wagner?	5
ÉLIE HALÉVY	L'Angleterre sur le seuil de la guerre	14
PRINCESSE BIBESCO	Croisade pour l'Anémone. — III	45
★★★	Les Armées alliées de l'Est	66
JEAN MISTLER	L'Ami des Pauvres	85
P. LECOMTE DU NOÜY	Les Cultures de Tissus	117
JACQUES CHARDONNE	Claire. — II	136
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Du Jeu de Paume à l'Orangerie	171
ANDRÉ SAVIGNON	Corsaires malouins au XVIIe siècle. — II	181
MARCEL THIÉBAUT	A propos de Charles Nodier	209
JOSUÉ JEHOUDA	Le Congrès sioniste	230

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1931

HENRY BREMOND	Une Guerre de religion	241
PRINCESSE BIBESCO	Croisade pour l'Anémone (*fin*)	261
J.-E. BLANCHE	Tableaux d'une Existence	281
JACQUES CHARDONNE	Claire. — III	318
G.-JEAN AUBRY	Beckford, ou l'Ermite de Fonthill	348
LOUIS HAUTECŒUR	Formes méditerranéennes. — I	372
FRANÇOIS PORCHÉ	Jacques Copeau ou le Législateur	388
JEAN MISTLER	L'Ami des Pauvres. — II	407
JEAN ALLARY	De MacDonald à MacDonald	423
RENÉ ARNAUD	Empire State Building	436
WLADIMIR D'ORMESSON	Les prochains Entretiens de Berlin	452
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	468

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1931

		Pa
PIERRE DE NOLHAC	La Nuit de Pie XII	481
ROBERT DE TRAZ	A la Poursuite du Vent. — I	490
LESLIE HOTSON	Lettres perdues de Shelley à Harriet	518
LOUIS HAUTECŒUR	Formes méditerranéennes. — II	564
E. DE GRAMONT	Une Passion malheureuse	592
JACQUES CHARDONNE	Claire (*fin*)	619
BERNARD GRASSET	Lettre à l'auteur de Claire	651
LÉON KOCHNITZKY	Fiume, ou la dernière Croisade. — I	657
B. FAVRE	Révolutions chinoises et sociétés secrètes	679
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	698
JEAN ALLARY	La Crise de la Livre	712

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1931

GEORGES GOYAU	Origines de l'École française de Rome	721
GÉNÉRAL MORDACQ	Souvenirs sur Joffre et Clemenceau	735
ÉMILE HENRIOT	La Veuve des Gladiateurs	765
LÉON KOCHNITZKY	Fiume, ou la dernière Croisade (*fin*)	780
RAYMOND ISAY	Art et Colonies	818
ROBERT DE TRAZ	A la poursuite du Vent. — II	849
JEAN WEELEN	Rochambeau avant Yorktown	889
CLAUDE BERTON	Victorien Sardou, l'auteur-acteur	911
WLADIMIR D'ORMESSON	M. Laval à Berlin	926
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Mouvement dramatique	935
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	946

Formule :

DUNLOP FORT / ROUTE GLISSANTE × VIRAGES DANGEREUX

= SÉCURITÉ

R.C. SEINE. 37.633 ren

239 R

CUSENIER

LIQUEURS DE LUXE

PRUNELLIA

NULLE LIQUEUR N'EST PLUS DÉLECTABLE

25A

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

EAU - PÂTE POUDRE SAVON

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

FOUQUET

CONFISEUR,

36, RUE LAFFITTE

22, RUE FRANÇOIS-Ier

1, AVENUE DE MESSINE

« RIEN N'EST PLUS PRÉCIEUX AU MONDE QUE L'IMAGE DE CEUX QUI NOUS SONT CHERS »

SI VOUS DESIREZ UN VRAI PORTRAIT SINCÈRE, CARACTÉRISTIQUE ET AGREABLE :

Nadar

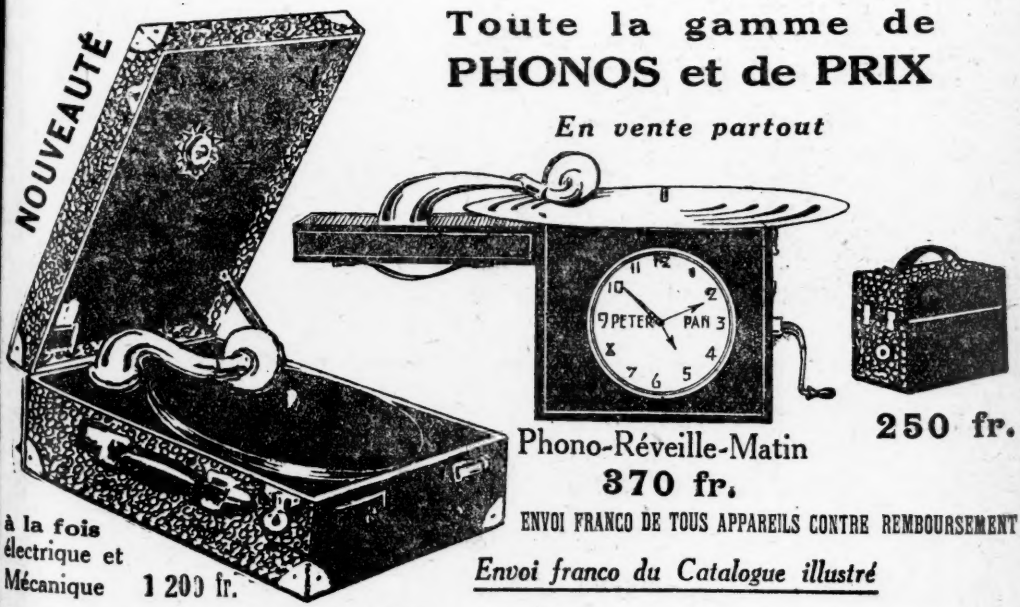
PARIS

Tél. : ÉLYSÉES 76-54 48, RUE BASSANO

NOUVEAUTÉ

Toute la gamme de
PHONOS et de PRIX

En vente partout



Phono-Réveille-Matin
370 fr.

250 fr.

à la fois électrique et Mécanique 1 200 fr.

ENVOI FRANCO DE TOUS APPAREILS CONTRE REMBOURSEMENT

Envoi franco du Catalogue illustré

PETER PAN, 9, rue Pasquier
LEVALLOIS-PERRET (Seine)

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL **75** MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1930, ses opérations ont porté sur

7 milliards 553 millions 147.425 francs
de Capitaux assurés

142 millions 804.575 francs
de Rentes Viagères

Assurances en cas de décès — Mixtes

ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES

avec participation dans les bénéfices et couverture du risque d'invalidité

Assurances Familiales — d'Éducation et de Dot

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et **constitue le plus sûr des placements.**

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en Province.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

LES GRANDS CLASSIQUES DE FRANCE

Complétant La "COLLECTION FRANÇAISE" cette édition est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française classique. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, et Rives, est limité à 1000 exemplaires au maximum. (Format 15 × 20.)

POUR PARAITRE LE 20 OCTOBRE :

ROMANS & CONTES DE VOLTAIRE

Le monde comme il va. — Memnon. — Voyages de Scarmentado. — Zadig. — Micromégas. — Candide. — Le Blanc et le Noir. — Jeannot et Colin. — L'homme aux 40 écus. — L'ingénu. — La Princesse de Babylone. — Le Taureau Blanc; etc.

Deux volumes avec 120 aquarelles et de nombreuses vignettes de DANIEL-GIRARD

Il sera tiré :

N°s 1 à 20 — 20 exemplaires sur madagascar avec trois dessins originaux. Les deux tomes ensemble. . . . . 600 fr.

N°s 21 à 50. — 30 exemplaires sur annam avec deux dessins originaux. Les deux tomes ensemble. . . . . 500 fr.

N°s 51 à 850. — 800 exemplaires sur vélin de Rives. Les 2 tomes ensemble. . . . . 300 fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

La nuit... vous serez mieux en couchettes !

N'oubliez pas, si vous voyagez de nuit sur le Réseau de l'État, que de nombreux trains comportent des voitures couchettes de toutes classes.

Voilà bien le confort à portée de tous puisque, pour les plus longs parcours, vous n'avez à acquitter qu'un supplément de :

EN HIVER	EN ÉTÉ
33 fr. **80** en 1re classe.	**42** fr. **80** en 1re classe.
27 fr. **05** en 2e classe.	**36** fr. **05** en 2e classe.
22 fr. **55** en 3e classe.	**31** fr. **55** en 3e classe.

En outre, si vous revenez d'Angleterre par le service de nuit Newhaven-Dieppe, vous avez la faculté de rester dans votre couchette jusqu'à 7 h. 30 bien que votre train entre en gare de Paris-Saint-Lazare à 5 h. 23.

Tous renseignements désirables vous seront donnés dans les gares du Réseau de l'État.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX ET BURIN, *34, rue Richer, Paris 9e.* -:- Téléph. Prov. 84-54.

VENTE AU PALAIS A PARIS, *le 21 octobre 1931, à 2 heures.* **En 2 lots.**

1° GRANDE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT

dénommée " VILLA PAULINE "

SISE A JUAN-LES-PINS

ROUTE NATIONALE, N° 7, AVENUE PAULINE et CHEMIN DE LA COLLE

comprenant : Grande villa et dépendances, Parc d'agrément, Jardin potager.

Contenance : 16.300 mètres carrés environ

Mise à prix : **1.150.000** francs.

2° TERRAIN PLANTÉ EN VIGNES ET CULTURES FLORALES sis à JUAN-LES-PINS

ROUTE NATIONALE, N° 7, et RUE BRICKA.

Contenance : **7.140** m² environ. Mise à prix : **500.000** francs.

S'adresser à Me **LE COINTE,** avoué à Paris, 4, rue d'Argenson; Mes MUSNIER et FERTÉ, avoués à Paris; Me **BRUNEL,** notaire à Paris, 4, rue de la Paix.

Les Éditions de France, 20, avenue Rapp
PARIS VIIe SÉGUR 83-24 95-21

Vient de paraître :

Raymond RECOULY

L'Angleterre est-elle en décadence?

Pourquoi l'Angleterre si riche est-elle menacée de la ruine ?
- Ce livre vous l'expliquera -

Un volume in-16, 15 francs.

GRANDS RÉSEAUX DE CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Exposition Coloniale Internationale de Paris

(Mai à Novembre 1931)

Billets spéciaux d'aller et retour à prix réduit

A l'occasion de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931, il est délivré aux porteurs de bons à lots de cette Exposition pendant la période comprise entre l'avant-veille de l'ouverture de cette manifestation et la veille de sa fermeture et dans la limite de deux voyages par bon, des billets d'aller et retour à prix réduit, au départ d'une gare quelconque des Grands Réseaux français à destination de Paris, sous réserve d'un parcours simple de 200 kilomètres.

RÉDUCTION sur le prix doublé des billets ordinaires simples à plein tarif : 30 % de 200 à 500 kilomètres; 33 % au-dessus de 500 kilomètres.

VALIDITÉ : 10 jours de 200 à 500 kilomètres; 15 jours au-dessus de 500 kilomètres, sans faculté de prolongation.

Ces billets ne permettent l'enregistrement comme bagages que des objets à l'usage personnel des voyageurs.

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, rue Bonaparte — PARIS (VIe)

Ct LEFEBVRE des NOËTTES

L'ATTELAGE

Le Cheval de Selle

A TRAVERS LES AGES

Contribution à l'histoire de l'Esclavage

PRÉFACE DE J. CARCOPINO, DE L'INSTITUT

Deux volumes in-8°, 500 illustrations. Broché. **60 fr.**

.... le livre sensationnel du Ct Lefebvre des Noëttes.
Camille JULLIAN (*Revue des Études Anciennes*).

L'homme, de très bonne heure, a cherché à utiliser le cheval comme animal de trait ou de selle et il peut sembler stupéfiant que durant des millénaires il n'ait, en aucun pays, trouvé la méthode permettant de tirer plein parti de la force motrice de cet auxiliaire. C'est cependant une vérité qu'ont rendue évidente les recherches du Ct LEFEBVRE des NOËTTES, et cela explique que l'esclavage n'ait commencé à disparaître qu'à partir du XIe siècle, époque où l'on remplaça la traction par la gorge, qui étranglait l'animal, par le harnachement moderne. Les conséquences économiques et sociales de cette découverte furent prodigieuses et toute notre civilisation actuelle en découle.

Les 500 illustrations documentaires qui enrichissent cet ouvrage sont empruntées à l'art de tous les pays et de toutes les époques, elles forment une véritable iconographie du cheval de trait et de selle.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Modifications au service des trains, consécutives à l'application de l'heure d'hiver à partir du 4 octobre

LIGNE DE PARIS A STRASBOURG

Le rapide (1re et 2e classes) pour Strasbourg, partant de Paris à 9 h., aura son départ avancé à 8 h. 50 : l'arrivée à Nancy sera fixée à 12 h. 56 et à Strasbourg à 14 h. 38.

Le rapide (1re, 2e et 3e classes) pour Metz et Strasbourg, partant de Paris à 9 h. 5, sera avancé à 8 h. 50 : il desservira Châlons à 10 h. 46, Bar-le-Duc à 11 h. 48; il arrivera à Metz à 13 h. 35, à Nancy à 13 h. 45, à Strasbourg à 15 h. 45.

LIGNE DES ARDENNES

Le rapide de nuit toutes classes, pour Francfort et la Rhénanie, partant de Paris à 22 h. 53, sera avancé et quittera Paris à 21 h. 42. Il desservira Reims à 23 h. 24, Charleville à 0 h. 39, Sedan à 1 h. 10, et arrivera à Francfort comme actuellement à 10 h.

En sens inverse, le rapide de nuit partant de Francfort à 19 h. 52 desservira Sedan à 3 h. 13, Charleville à 3 h. 43, Reims à 4 h. 58 et arrivera à Paris à 7 h. 2.

LIGNE DE PARIS A BALE

Les rapides de jour pour Bâle, la Suisse, l'Italie et l'Autriche, partant de Paris à 7 h. 30 et à 14 h., seront avancés respectivement à 7 h. et 13 h. Les rapides de nuit partant à 22 h. et 22 h. 50 quitteront Paris respectivement à 21 h. 15 et 22 h.

L'express partant de Paris à 8 h. 5 pour Longueville, Romilly et Troyes sera légèrement avancé (Paris, départ 8 h.) et comportera dans sa composition des voitures de 1re, 2e et 3e classes, se détachant à Longueville pour former un nouveau train semi-direct desservant Nogent-sur-Seine à 9 h. 25, Romilly à 9 h. 42, Mesgrigny à 9 h. 56, et arrivant à Troyes à 10 h. 19. Ce nouveau semi-direct remplacera, entre Longueville et Troyes, l'express partant de Paris à 8 h. 50, qui sera rendu omnibus sur ce parcours.

L'ŒUVRE DE PAUL VALERY

12 volumes au format in-octavo couronne (19,5 × 25).

M. Paul VALERY a revu minutieusement lui-même et complété les textes de cette présente édition. **Elle constitue réellement l'œuvre définitive de Paul Valery,** digne de figurer auprès des grandes éditions de nos classiques. On y trouvera, réunis pour la première fois sous un même format et dans une même et luxueuse typographie, non seulement des ouvrages publiés, à tirage limité et devenus introuvables, mais encore deux volumes **d'ŒUVRES DIVERSES, - INÉDITS.** En outre, dans presque tous les autres tomes figureront des textes n'ayant jamais paru en librairie.

VIENT DE PARAITRE

TOME I

EUPALINOS OU L'ARCHITECTE
L'AME ET LA DANSE

Suivi d'un fragment datant de la jeunesse de l'Auteur

PARADOXE SUR L'ARCHITECTE

Inédit en Librairie

POUR PARAITRE EN OCTOBRE

TOME II

MONSIEUR TESTE

Comprenant LE CYCLE TESTE suivi de QUELQUES ÉPITRES (Lettre d'un Ami, Lettre du Temps de Charmes, Lettre à Paul Souday, Lettres à Pierre Louys (toutes inédites ou introuvables en librairie)

POUR PARAITRE EN DÉCEMBRE

TOME II

POÉSIES

Comprenant l'ALBUM DE VERS ANCIENS, LA JEUNE PARQUE, CHARMES, et suivi du CALEPIN DU POÈTE.

JUSTIFICATION DU TIRAGE : 1225 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

25 ex.	sur papier Impérial du Japon,	num. de 1 à 25.	le volume.	400	»
50 ex.	— Hollande Van Gelder.	— 26 à 75.	—	300	»
150 ex.	— Vergé blanc d'Arches.	— 76 à 225.	—	200	»
1000 ex.	— Vélin blanc de Rives.	— 226 à 1225.	—	100	»

La typographie en Caslon Elzévir corps seize est établie par Maurice DARANTIÈRE

Il ne sera accepté de souscription qu'à la collection complète. Les souscriptions seront notées dans leur ordre d'arrivée.

ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

(*Anciennes ÉDITIONS KRA*)

PARIS — 20, Rue Henri-Regnault, XIVe

Librairie VALOIS - 7, Place du Panthéon - PARIS Ve

Ch. Post. : Paris 31-55

● BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE

Georges VALOIS

Économique

15 fr. sur alfa.

Résumé de trente ans de travaux et d'expérience, un livre qui fait faire un bond à la science économique.

Joseph V. STALINE

Discours sur le plan quinquennal

15 fr.

Deuxième édition, augmentée du discours de juin 1931 : **Les nouvelles tâches de l'économie soviétique.** Préface de Georges VALOIS.

● ENQUÊTES

Lydia BACH

Orient soviétique

15 fr.

Reportage à travers l'Asie Centrale au milieu des vestiges d'un passé magnifique et des « sovkhoses » du plan quinquennal.

Jean PERRIGAULT

Bandits d'Orient

12 fr.

Révélations sur les agissements de l'organisation révolutionnaire macédonienne,... des exploits qui font pâlir ceux des gangters de Chicago.

● SOUVENIRS ET RÉCITS

Sammy BERACHA

A la recherche d'une patrie

20 fr.

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.
LAMARTINE.

CHEZ PLON

" FEUX CROISÉS "
Ames et Terres étrangères

ROSAMOND LEHMANN

UNE NOTE DE MUSIQUE

Traduit de l'anglais par Jean Talva

In-16 . . . . . **15** fr.

VIOLETTE TRÉFUSIS

ÉCHO

Roman in-16 . . . . . **12** fr.

PAUL ARÈNE

VERS LA CALANQUE

Contes inédits avec une lettre liminaire de Hubert Dhumez

In-16 . . . . . **12** fr.

" LA PALATINE "
Collection d'éditions originales
— 17 —

LETTRES DE MÉRIMÉE A LA FAMILLE DELESSERT

Publiées avec une introduction et des notes par Maurice Parturier
Préface d'Émile HENRIOT

In-8° écu sur alfa avec une gravure hors texte et 3 croquis dans le texte, tiré à 1.100 exemplaires numérotés. . . . . **25** fr.
Édition ordinaire in-16. . . . . **15** fr.

PIERRE DE LUZ

HENRI V

In-8° carré avec une gravure en frontispice et la reproduction de 3 tableaux hors texte. . . . . **36** fr.

JEAN D'ELBÉE

LE SOURD ET LE MUET

Notes parallèles sur Goya et Delacroix

In-16 . . . . . **15** fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Vient de paraître

" Les Grandes Études Historiques "

JACQUES BAINVILLE

NAPOLÉON

Ce nouvel ouvrage de l'auteur de *l'Histoire de France*, si connue, parue dans cette même collection, est une étude des plus attrayantes et des plus documentées de cette grande épopée que fut la vie de Napoléon. Un livre lumineux comme tous ceux de M. Jacques Bainville.

Un fort volume in-18 de 592 pages. Prix. **16 fr. 50**

A. FAYARD et Cie, Éditeurs, 18-20, Rue du St-Gothard, PARIS-14e

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de paraître :

MARION GILBERT

L'UNIQUE OBJET
OU LE REFLET DE ROME

— ROMAN —

Une aventure d'amour qui modernise, à Rome, l'*Horace* de Corneille.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . **12** fr.

MAURICE MAGRE

LE SANG DE TOULOUSE

Histoire Albigeoise du XIIIe Siècle

— ROMAN —

Le drame inouï, ignoré, d'une civilisation et d'une religion perdues.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . **12** fr.

JEAN ROSTAND

JOURNAL D'UN CARACTÈRE

" Un homme qui cherche à se connaître...."

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . **12** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 fr. en sus pour le port et l'emballage)

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

CHATEAUX, DÉCORS DE L'HISTOIRE
Collection publiée sous la direction de MARCEL THIÉBAUT

Ouvrages déjà parus dans cette collection :

G. LENOTRE
LE CHATEAU DE RAMBOUILLET
SIX SIÈCLES D'HISTOIRE

La Vie d'une belle demeure. — Vie brillante, curieuse et remplie d'anecdotes, racontée par un grand historien

Un volume **15 fr.** Il a été tiré 200 ex. num. sur vélin du Marais à **30 fr.** (épuisés)

LOUIS DIMIER
LE CHATEAU DE FONTAINEBLEAU
ET LA COUR DE FRANÇOIS Ier

La Vie amoureuse, les fêtes, les arts...

Un volume **15 fr.** Il a été tiré 100 ex. sur vélin du Marais à **30 fr.** (épuisés)

LOUIS BATIFFOL
LE LOUVRE
SOUS HENRI IV ET LOUIS XIII
La vie de la Cour de France au XVIIe siècle
Avec une gravure et trois plans en hors texte
Un volume **15 fr.** Il a été tiré 200 ex. numérotés sur vélin du Marais **30 fr.** (épuisés)

Pour paraître prochainement :

HENRY BIDOU
LE CHATEAU DE BLOIS
AU TEMPS DE HENRI III

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

A. FAYARD ET Cie

Vient de paraître :

COMTE DE FELS

DESTIN FRANÇAIS

Cet ouvrage, synthèse de l'œuvre considérable de M. de Fels, met en évidence la grande souplesse d'invention de cet esprit original, qui a étudié tous les grands problèmes qui agitent l'Europe et la France depuis vingt ans.

C'est une série de vues profondes qui nous est ouverte sur tout ce qui fait la grandeur et parfois la misère du Destin français.

Un fort volume in-8 carré sur alfa . . . . . 25 fr.

A. FAYARD & Cie, Editeurs, 18-20, rue du St-Gothard, Paris-14e

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50-*Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.